

LETTRES

A

UN SCEPTIQUE

EN MATIÈRE DE RELIGION,

Par **J. BALMÈS,**

OUVRAGE TRADUIT DE L'ESPAGNOL, AVEC UNE INTRODUCTION,

PAR J. BAREILLE.



PARIS,
LOUIS VIVÈS, LIBRAIRE-ÉDITEUR,
RUE CASSETTE, 23.

—
1855.

LETTRES

A

UN SCEPTIQUE

EN MATIÈRE DE RELIGION.

BEAUGENCY. — IMPRIMERIE DE GASNIER.

INTRODUCTION.



Les *Lettres à un Sceptique en matière de Religion* ont paru pour la première fois dans la Revue scientifique et littéraire intitulée *la Société*. Balmès publiait cette Revue à Barcelonne, dans les années 1841 et 42, comme nous l'avons dit ailleurs. Ces lettres ont été réunies plus tard en corps d'ouvrage ; et le succès des premières éditions a été si rapide, qu'il est assez difficile aujourd'hui de se les procurer en Espagne. Les révolutions qui, plus que jamais, travaillent ce malheureux pays, lui donnent autre chose à faire vraiment qu'à propager les idées des hommes qui font le plus d'honneur à sa littérature nationale.

Nous ne prétendons pas que les *Lettres à un sceptique* doivent être rangées parmi les principaux ouvrages de Balmès ; mais nous croyons sincèrement que l'illustre écrivain n'en a donné aucun de plus utile. Il a développé ailleurs, dans *le Protestantisme comparé au Catholicisme*, par exemple,

ou même dans sa *Philosophie fondamentale*, des théories plus larges et, dans un sens, plus élevées ; mais, ni dans l'un ni dans l'autre de ces deux grands travaux, il n'a traité une question plus pratique et qui répondît mieux au caractère général de notre temps.

Le savant espagnol se montre surtout préoccupé, dans les deux ouvrages que nous venons de nommer, des intérêts et des dangers de sa patrie ; c'est là du moins la cause première et le but ultérieur qui les lui firent entreprendre. C'est ce qu'il est aisé de voir d'après les inspirations qui dominent assez souvent dans ces pages remarquables ; c'est de plus ce que les documents biographiques ne nous permettent pas d'ignorer. Si la question s'agrandit ensuite et prit de si magnifiques proportions sous la plume de l'auteur, le point de vue n'en reste pas moins un peu restreint. Il l'est encore sous un autre rapport : c'est que les sujets traités dans ces grands ouvrages ne conviennent qu'à un certain nombre d'esprits spécialement cultivés, ou n'embrassent qu'un point déterminé du mouvement intellectuel et moral qui se fait sentir à notre époque. Le sujet traité dans les *Lettres à un Sceptique* présente, d'une part, un intérêt plus étendu, et descend, de l'autre, à de plus grandes profondeurs dans nos maladies sociales. On peut même dire que les nécessités auxquelles répond ce remar-

quable travail ne sont pas avant tout celles du peuple espagnol.

Sans doute le scepticisme contemporain a maintenant pénétré dans ce pays d'un catholicisme autrefois si positif et si rigoureux ; mais ce n'est pas là que le mal exerce ses plus grands ravages : la France et l'Allemagne en sont encore le foyer, comme elles en ont été la source. Le bien qui peut résulter de cet ouvrage trouvera donc parmi nous, comme il trouverait chez nos voisins d'outre-Rhin, son application la plus large et la plus immédiate. C'est là le principal motif qui nous détermine à le donner dans notre langue. Un autre motif moins important que celui-là, mais qui n'est ni sans intérêt ni sans utilité réelle, c'est de compléter, pour les lecteurs français, les publications d'un auteur qu'ils apprécient désormais, qu'ils aiment même à certains égards comme une gloire nationale, et qui semble, dès lors, avoir acquis chez nous le droit de cité.

Balmès a pris rang, dans nos idées et notre estime, à la suite de ces grands défenseurs de la philosophie chrétienne, de Maistre, de Bonald, Lamennais (la fin à jamais déplorable de ce dernier n'est pas une raison de renoncer à ce qu'il y a de glorieux et de fécond dans la plus belle période de sa vie). Balmès est mort bien jeune, comme on le sait, et la place qu'il a prise immédiatement après

ces trois célèbres penseurs n'en est que plus honorable et plus belle. Il ne possède pas, à notre avis, la force d'intuition, ces mots heureux et puissants, cette invariable rigueur de principes qui distinguent le premier ; il n'égale pas le second dans la profondeur de son induction, dans la marche lumineuse et féconde de sa logique ; il est évidemment au-dessous du troisième quant à la vigueur de la pensée, à l'entrain du raisonnement, à la magnificence du style ; mais il possède toutes ces différentes qualités à un degré tellement élevé, que cet ensemble fait de lui l'un des esprits les plus éminents et les plus satisfaisants de notre siècle. Il a de plus une lucidité d'expression tellement transparente, un ordre si parfait dans l'exposition de ses idées, dans le développement de sa discussion, une si grande habileté pour résumer les doctrines qu'il examine, un tact si sûr pour les juger, qu'on serait tenté de le placer sous ces rapports au-dessus de ceux qui lui furent réellement supérieurs sous plusieurs autres.

Une autre qualité, bien rare de nos jours et d'autant plus précieuse, nous paraît distinguer cet immense talent : c'est un sens religieux, inaltérable et profond, une sorte de sève chrétienne, qu'on nous permette cette expression, qui ne l'abandonne jamais dans ses discussions philosophiques ou dans ses théories sociales, et qui ne cesse par conséquent d'animer les diverses parties de ses créations intellectuelles.

Cet esprit chrétien qui, selon nous, caractérise le philosophe espagnol, constitue, avec la lucidité de ses exposés, la solidité de son jugement et son application constante à ramener les sujets les plus élevés à des idées simples et naturelles, l'utilité spéciale qu'on peut retirer, dans notre temps et dans notre pays surtout, de la lecture de ses ouvrages.

Nous ne disons pas, certes, et nous sommes bien loin de penser que nos philosophes chrétiens du commencement de ce siècle ne manifestent pas à un haut degré le sens religieux que nous remarquons dans Balmès ; mais on voit que chez eux la pensée, presque à son réveil, dans son éducation première, a dû lutter contre les influences de l'irrégion et de l'impénétration. Ce sont là de grands et vigoureux athlètes dont l'enfance a grandi, dont les forces se sont développées dans l'exercice continuel de la lutte ; le spectacle de l'incrédulité date du même jour que l'existence de la foi dans leur vie morale ; ils ont, comme ce héros de l'antiquité, étouffé des serpents dans leur berceau. De même qu'ils recueillaient les graves enseignements de la religion, ils avaient sous les yeux le spectacle de l'incrédulité ; les arguments des encyclopédistes et la froide raillerie de Voltaire leur étaient souvent répétés par les échos du monde extérieur. L'enfance de Balmès se trouva placée dans un autre milieu, se développa sous d'autres influences.

Les croyances et les mœurs qui régnaient autour de lui étaient aussi profondément chrétiennes que s'il était né deux siècles auparavant. Certaines contrées de l'Espagne, et le peuple espagnol en général, n'avaient jusque-là que bien peu senti l'influence des idées françaises; ces idées introduites dans la péninsule par les livres et quelques courtisans, n'avaient encore agi que sur une partie fort restreinte de la haute société; le peuple s'en défendait par l'absence de ce qu'on est convenu d'appeler instruction, et par son vieil attachement à la foi. Les montagnes de la Catalogne, quoique placées aux frontières de l'esprit moderne, en avaient surtout garanti leurs habitants. Et dans ces dernières contrées encore, la petite ville qui a l'honneur de compter Balmès au nombre de ses enfants, est regardée, même de nos jours, comme exceptionnellement morale et religieuse. Ce qui nous donne à penser qu'à l'époque de la naissance de Balmès le scepticisme et l'impiété du siècle étaient choses parfaitement inconnues dans cette sorte de sanctuaire.

Or, ce n'est pas là, dans notre opinion, une circonstance indifférente par rapport à l'avenir de nobles et généreux esprits, par rapport au caractère même qu'il devra garder dans ses études les plus hardies et les plus actuelles. La seconde éducation de Balmès, celle qui se puise en dehors de la fa-

mille et dans les écoles publiques, se fit en grande partie dans sa ville natale ; et tout nous porte à penser qu'elle fut, aussi bien que la première, totalement exclusive des idées et des méthodes contemporaines. Une circonstance toute personnelle nous paraît avoir achevé dans cette jeune intelligence l'œuvre de cette double éducation : c'est l'ardeur avec laquelle Balmès se mit à étudier de bonne heure la Somme Théologique de saint Thomas d'Aquin. Le jeune écolier de Vich et de Cervera se fit en quelque sorte le disciple du grand docteur catholique. Les leçons de théologie qu'il suivait d'ailleurs dans l'université de cette dernière ville, n'étaient à proprement parler que la répétition ou le commentaire de son maître favori.

Quand ce jeune homme, obéissant à l'impulsion qui présageait et déterminait sa vocation intellectuelle, voulut considérer la situation actuelle des esprits, osa se mettre en rapport avec son siècle, il avait l'immense avantage de posséder une doctrine parfaitement arrêtée, des croyances intactes et profondes, il était entièrement chrétien par l'intelligence et par le cœur : et dès lors il pouvait entrer avec sécurité dans ce monde contemporain d'où la philosophie semblait avoir exclu le christianisme ; il pouvait aborder toutes les idées, pénétrer dans tous les systèmes ; car il portait en lui-même un flambeau divin pour éclairer sa mar-

che, un *criterium* supérieur dans tous ses jugements.

Cette pensée chrétienne dont le philosophe espagnol se montre profondément nourri, ne devait ni pâlir, ni chanceler au contact de la pensée philosophique, sous quelque forme que celle-ci pût se présenter, quelque puissant que fût l'esprit qui s'en était fait le défenseur ou l'organe. On pourrait prendre au hasard une page de Balmès, dans les sujets mêmes qui sont en apparence les plus étrangers à la religion, et je suis convaincu qu'on y distinguerait, sans trop d'efforts, l'empreinte du théologien et du prêtre. Quand on descend dans les profondeurs de la science, quand on examine la valeur des idées, quand on touche en un mot au domaine de la vérité intellectuelle, il y a dans une âme qui s'est de bonne heure abreuvée aux sources pures de cette vérité, une sûreté de vue, une délicatesse de tact, une ardeur même de sentiments qui se font remarquer dans presque toutes les idées émises et jusque dans l'expression même de ces idées.

Le travail fait par une âme ainsi trempée, dans une partie quelconque de la science philosophique, porte dès lors un caractère spécial qui le distingue de tout autre travail du même genre. La force de la conviction pourra se rencontrer au même degré chez un philosophe chrétien dont l'adoles-

conce a dû lutter contre les dangereuses influences du siècle, la puissance du raisonnement pourra même s'y déployer avec plus d'éclat ; mais soyez persuadé que la douce et pénétrante chaleur de la persuasion se fera mieux sentir dans les œuvres d'un esprit chez qui la religion a précédé la philosophie, de manière à le pénétrer entièrement de sa vivifiante lumière, avant qu'il se livrât à des études ou qu'il connût même des pensées différentes de ce premier objet. Ce caractère spécial et les conséquences spéciales aussi qui doivent en découler se feront d'autant plus fortement sentir que l'éducation de cet esprit par la religion aura été plus longue et plus complète. Mais il faut avouer que c'est là ce qui a lieu d'une manière éminente, quand à une première éducation exclusivement religieuse succèdent des études théologiques non moins exclusives d'une part et puisées de l'autre aux sources les plus élevées par une pensée pleine d'ardeur et d'énergie.

Il est vrai de dire, au moral aussi bien et mieux peut-être qu'au physique, qu'une organisation parvenue à son dernier degré de développement, à ce que l'Écriture nomme si bien la plénitude de l'homme parfait, conserve mieux dans les combats incessants et parmi les influences contraires de la vie, les traits distinctifs et la pureté de sa nature. C'est à cela surtout que tient l'utilité, et nous le

croyons du moins, la popularité des ouvrages de Balmès.

La clarté de sa méthode et la lucidité de son expression constituent en outre, comme nous l'avons observé plus haut, un autre mérite spécial de ces mêmes ouvrages, un mérite d'autant plus précieux qu'il était de nos jours devenu plus rare. La philosophie s'était jetée dans de telles abstractions, elle avait émis des théories si compliquées et si subtiles, embrassé des systèmes si nuageux, qu'on avait soif de naturel et de simplicité, et sous ce rapport le philosophe catalan procurait à la fois une satisfaction réelle et rendait d'éminents services à tous ceux que les aberrations contemporaines n'avaient pas dégoûtés du culte de la philosophie.

Lorsque Balmès résume un système philosophique et le discute, il y a tant de lucidité dans son exposition, une logique si naturelle dans son raisonnement, qu'il semble réveiller en nous des idées connues, alors même qu'on était étranger à de semblables études. Ce qui fait qu'on ne saurait trouver nulle part, pas même dans les ouvrages spéciaux sur cette matière, un moyen plus facile et moins dangereux de connaître les diverses écoles de philosophie qui ont exercé ou qui exercent encore quelque influence sur la marche générale de l'esprit humain. Sous la conduite d'un tel guide, on apprend en même temps et les doctrines plus ou

moins répandues, plus ou moins accréditées en dehors du christianisme, et le jugement qu'un chrétien doit en porter ; on reconnaît aisément ce qu'elles ont de faux et ce qu'elles renferment de vrai, c'est-à-dire de conforme à l'esprit du christianisme lui-même.

Balmès est un maître dont l'enseignement est à la fois accessible aux intelligences les moins exercées et supérieure aux contradictions les plus habiles. Il y a chez lui la simplicité qui fait le charme de l'étude et l'autorité qui en fait la noblesse et la sécurité. Un enseignement de ce caractère n'est ni moins agréable, ni moins utile aux hommes déjà versés dans les études philosophiques et dans la connaissance des systèmes contemporains. Dans les conditions que je viens de déterminer, on revoit avec bonheur ce que l'on avait déjà parcouru, ce que l'on avait même sérieusement étudié ; on ravive, on classe dans un ordre plus parfait, on établit d'une manière plus durable les connaissances acquises ; les idées apparaissent mieux délimitées et par conséquent plus vraies, l'ensemble se coordonne et tend à devenir un tout harmonieux et fécond, les préjugés se dissipent, les erreurs sont rejetées ; on a du moins entre les mains un instrument puissant pour procéder à ce noble travail de l'intelligence, pour s'élever à cette haute maturité de la raison qui forme assurément le trait distinctif

de la philosophie véritable; et si déjà l'on était entré dans cette grande voie de la vérité, on se sent affermi dans sa marche, encouragé dans le bien, et ce magnifique progrès se régularise en même temps et s'accélère par l'impulsion qu'on a reçue, par la direction sous laquelle on se trouve placé. C'est là, comme on le voit, une étude nouvelle d'une science connue; il n'est de la sorte aucun esprit qui ne trouve en elle, à un degré quelconque, le mérite et l'attrait de la nouveauté.

Dans les ouvrages du même auteur qui ont un but plus spécialement religieux, dans les ouvrages de polémiques chrétiennes, tel que celui dont nous publions la traduction, on peut appliquer aux erreurs qui s'y trouvent combattues et à la réfutation de ces mêmes erreurs les considérations que nous venons d'émettre. L'objection est toujours formulée par Balmès de la manière la plus franche et la plus complète; de telle sorte que l'incrédule ne puisse jamais prétexter qu'on affaiblit à dessein, et pour en avoir plus aisément raison, la force de ses arguments; mais aussi la réponse donnée par le philosophe chrétien est-elle toujours satisfaisante et décisive. Et cela tient surtout aux qualités signalées plus haut dans son exposition et sa discussion. De là dépend également l'intérêt qu'il ne cesse d'exciter, soit que l'on connaisse déjà, soit que l'on ignore les arguments qu'il attaque ou fait valoir.

C'est surtout dans des ouvrages de cette nature qu'on remarque ou, pour mieux dire, que l'on sent le zèle religieux, la foi vive et profonde dont sa polémique est constamment imprégnée ; là le prêtre apparaît toujours derrière le philosophe. Au fond, qu'on ne s'y trompe pas, c'est là le feu sacré qui pénètre une âme, la réchauffe et la vivifie quand cette âme doit revenir au bien. La puissance du raisonnement n'est rien ou presque rien sans la force de la conviction et l'ardeur de la charité. Balmès l'a souvent remarqué lui-même : ce n'est jamais parce qu'on a triomphé dans la discussion, parce qu'on aura même réduit au silence un ennemi de la foi, qu'on triomphe, en définitive de ses répugnances et de ses préjugés. Trop heureux même s'il n'arrive qu'on les ait corroborés en les irritant.

Non, ce n'est presque jamais sous l'autorité de la science seule, sous le nombre et le poids des preuves données en faveur de la religion, sous la puissance même du génie qui la défend, qu'une âme égarée rentre dans son sein. C'est autre chose qui l'a émue, ébranlée, et qui la fait tomber enfin aux pieds de cette même religion : elle y voit sans doute une source intarissable de lumière ; mais elle compte surtout y trouver un foyer divin de miséricorde et d'amour. Saint François de Sales, et cette observation est encore de Balmès, a ramené beau-

coup plus d'hérétiques à l'Église que l'immortel auteur de l'Histoire des Variations. La science est utile sans doute, et dans un sens elle est même nécessaire, la logique est un auxiliaire puissant, le génie est un sublime défenseur de la vérité, mais la charité de Jésus-Christ brûlant au fond d'une âme est plus éclairée que la science, plus irrésistible que la logique, plus sublime que le génie.

Nous disons tout cela sans prétendre amoindrir en aucune sorte l'importance de l'élément scientifique et rationnel dans un travail de propagande ou d'apologie chrétienne ; la force de ce travail ne réside ni dans la lumière seule, ni dans la chaleur isolée de la lumière, elle consiste évidemment dans l'action de ces deux principes réunis. De tous les ouvrages de Balmès il n'en est aucun, peut-être, qui manifeste à un plus haut degré le résultat de cette heureuse combinaison que les *Lettres à un Sceptique*. La forme même adoptée par l'auteur pour défendre et prouver la religion, lui permet de s'adresser au sentiment aussi bien qu'à la pensée ; il peut, à la faveur de cette forme naturellement plus saisissante et plus personnelle, individualiser en quelque sorte le sentiment et la pensée, les poursuivre jusque dans les réalités de la vie, mettre en scène une âme travaillée par le doute moderne et par toutes les maladies morales de notre temps, parler enfin à chacun de nous en particulier un lan-

gage d'autant plus propre à le rendre meilleur, que ce langage ressemble d'une manière plus frappante aux communications intimes d'un ami non moins éclairé que fidèle.

Ce n'est pas là un médiocre avantage du livre que nous publions ; mais il en possède un autre supérieur encore à celui-là , et c'est la nature même du sujet qui s'y trouve développée. Malgré les efforts des esprits les plus éminents, malgré le zèle chaque jour renouvelé des ministres de la religion, malgré les prodiges mêmes de la charité, un froid et déplorable scepticisme par rapport aux choses surnaturelles et divines, est bien toujours en effet le vice capital de notre époque.

Il est vrai que la foi s'est ranimée de nos jours et se ranime de plus en plus, au moment même où nous écrivons, dans un grand nombre d'âmes ; il est encore vrai que ce mouvement religieux, ce retour plus ou moins prononcé des croyances pures et solidement chrétiennes se fait surtout remarquer dans les plus hautes régions de l'intelligence et souvent, il faut le dire, dans les positions sociales qui laissent un plus libre cours, une plus large place aux choses de l'âme et de la pensée ; il est vrai enfin que les dévouements religieux sont maintenant embrassés avec plus d'ardeur et d'ensemble qu'ils ne l'étaient il y a à peine quelques années, ce qui accuse bien certainement des convictions mieux assises et

plus vivantes ; mais s'il est juste, s'il est bon de reconnaître et de proclamer ces vérités de fait, il serait dangereux, il serait funeste de s'en exagérer la portée et de croire avoir atteint le but quand on n'a fait que marcher dans la voie qui peut y conduire.

Il reste de grandes fluctuations, beaucoup de vague et d'incertitude dans la plupart des esprits qui ont maintenant les yeux tournés vers le christianisme et qui aspirent à un état moral différent de celui que leur avait fait l'incrédulité du dernier siècle. Y en a-t-il beaucoup qui seraient en état de formuler un acte de foi net et précis sur chacun des points que le christianisme enseigne ? Ce ne serait pas même sans danger, nous le croyons, qu'on demanderait ce même acte de foi à beaucoup de chrétiens qui ne sont jamais formellement éloignés de leur religion. Les âmes religieuses elles-mêmes se sentent parfois aux prises avec le scepticisme contemporain. Il n'est donc pas à nos yeux d'ouvrage plus approprié aux nécessités actuelles, soit en dehors, soit au sein du christianisme, que celui qui a pour but de combattre *le scepticisme en matière de religion*.

Un tel ouvrage, avec l'autorité qui s'attache désormais au nom de son immortel auteur, a déjà produit et peut produire encore le plus grand bien. Puissions-nous n'en avoir pas trop altéré la force et

diminué les résultats en le faisant passer dans notre langue ! Du reste, n'aurait-il pour effet que de ressusciter une énergie éteinte, de provoquer un seul élan vers le vrai et le bien dans une pauvre âme isolée, c'est assez pour notre récompense, c'est plus que nous n'avons le droit d'espérer.

Toulouse, le 23 janvier 1855.

PRÉAMBULE DE L'AUTEUR.

Notre but est de donner, sous forme de lettres, une suite d'études sur la religion, pour fournir des armes à ses défenseurs, n'importe sous quel rapport, dans quel genre de combat, contre quels ennemis ils aient à la défendre. Tout en nous efforçant de rendre notre travail utile aux différentes classes de lecteurs, nous avons principalement en vue de venir en aide au clergé dans les circonstances actuelles ; ce qui s'applique non-seulement à la situation lamentable de l'Espagne, mais encore à la marche générale des idées dans notre siècle.

Nous ne prétendons pas assurément donner au clergé des leçons qu'il n'a pas à recevoir de nous. Son érudition et ses lumières, surtout en matière de religion, sont trop profondes pour que nous ayons l'idée de lui rien apprendre de nouveau. Mais il arrive souvent que les hommes les plus versés dans une science aiment à se rappeler ce qu'ils savent déjà, et

voient avec plaisir les efforts sincères que d'autres font pour l'exposition et la défense des vérités à l'étude et à la gloire desquelles ils ont consacré leur vie.

Il n'est pas impossible, d'ailleurs, que de jeunes ecclésiastiques à qui leur position ou leur âge même n'a pas permis d'étudier les controverses religieuses avec tous les développements ou dans la direction spéciale que peuvent exiger les sciences contemporaines, soient par là même hors d'état de lutter avec succès contre les infatigables ennemis du catholicisme. N'est-ce pas dès lors un avantage pour eux de trouver réunis dans un petit nombre de pages, des documents et des arguments qu'ils devraient aller puiser dans des ouvrages volumineux, dont l'acquisition ne leur serait pas moins difficile que la lecture. Tel est notre projet, et, pour mieux en assurer la réalisation, nous croyons devoir tracer d'avance les principales lignes du plan que nous voulons suivre.

La religion a plusieurs sortes d'ennemis ; il serait bien difficile de les classer d'une manière convenable. On peut dire sans doute qu'ils ont tous entre eux deux points de contact, l'erreur et le vice. Mais tout incontestable que soit cette proposition, elle est trop générale pour servir à déterminer les différentes attaques dont la religion est l'objet. L'erreur peut exister sur une infinité de points, le vice peut se présenter sous mille formes diverses. La vérité est une, un

seul chemin y conduit ; celui qui s'en écarte se jette dans un sentier qui ne peut que l'égarer, et le nombre de ces sentiers funestes ne saurait être déterminé. La loi éternelle est une, et celui qui s'éloigne de ses prescriptions entre, par là même, dans la voie du mal, voie large et spacieuse qui se subdivise en un nombre infini de chemins détournés, tous commodes, tous semés de plaisirs temporels, ayant en apparence les directions les plus opposées, mais aboutissant tous au même terme, l'éternelle damnation.

Il faut donc en venir à signaler les principales sortes d'ennemis que la religion doit combattre, par les plus importantes modifications que l'erreur et le vice peuvent offrir. Nous croyons pouvoir les classer comme il suit : les incrédules, les indifférents, les sceptiques, les hérétiques. L'hérétique dit : Je crois ce qui me fait plaisir ; le sceptique : Je ne sais, je doute, que sais-je ? l'indifférent : Que m'importe ? l'incrédule : Je ne crois à rien.

L'hérétique prétend avoir la foi ; mais il ne prend la règle de cette foi que dans sa raison ou sa volonté. Il n'admet pas l'autorité en matière de religion ; car s'il reconnaît la Bible, il se réserve de l'expliquer par lui-même, ou bien avec le secours de ce qu'il nomme l'inspiration privée, ou bien en appliquant au texte sacré divers systèmes philosophiques, mais toujours en soumettant évidemment la doctrine religieuse à la décision d'un tribunal incompétent. Il

parle de foi, tandis que la foi ne peut se concevoir en dehors de l'autorité ; il fait valoir la solidité de ses croyances, quand elles ne reposent sur aucun fondement, quand elles varient d'un moment à l'autre ; il prétend s'appuyer sur la parole de Dieu, lui qui la dénature par des interprétations orgueilleuses et mensongères ; il s'obstine à ne reconnaître d'autre guide que sa propre raison, cette raison si faible et si vacillante jusque dans les choses humaines, combien plus par conséquent touchant les sublimes vérités, les ineffables mystères, que le Très-Haut, dans les admirables desseins de sa sagesse, a voulu cacher à nos regards.

Avant le XVIII^e siècle, si l'Église eut parfois à combattre contre ces différentes espèces d'ennemis, c'est contre l'hérésie cependant qu'eurent lieu ses principales luttes. De temps en temps, c'était sans doute la divinité même de la religion qui était attaquée ; on essayait d'ébranler les antiques fondements de l'édifice ; mais, le plus souvent, on attaquait tel ou tel dogme en particulier, soit par quelque texte mal interprété de l'Écriture sainte, soit par des arguments purement philosophiques. Sabellius, Arius, Macédonius et Pélage dans les premiers siècles de l'Église ; Abailard et Béranger dans le moyen-âge ; Luther et Calvin dans les derniers temps, comme un grand nombre d'autres hérésiarques, n'ont point nié la divinité du christianisme, ni regardé la religion comme

une chose indifférente; ils ne se sont pas renfermés dans un doute général, en appliquant à la religion le scepticisme absolu professé par certains philosophes. C'est contre un ou plusieurs points de la doctrine catholique qu'ils ont dirigé leurs efforts; leur but était de prouver que sur ces points l'Église était tombée dans l'erreur; et quand l'Église leur opposait son irréfragable autorité, en invoquant le témoignage des livres saints et la tradition de tous les siècles, ils avaient recours à leurs subterfuges accoutumés et s'obstinaient dans la fausse voie où ils étaient entrés. On voyait bien parfois des incrédules, des indifférents, des sceptiques; mais en général ce n'était pas là la plaie de la société; les hommes sans religion et sans Dieu étaient encore regardés comme des exceptions monstrueuses.

C'est à partir du dernier siècle que les choses ont changé : l'irréligion eut dès lors des chaires ouvertes; l'indifférentisme a été publiquement adopté, comme le système le plus commode, afin de jouir des plaisirs de la vie et d'étouffer les remords de la conscience. Le scepticisme n'a plus été réduit à se couvrir de l'enseignement de telle ou telle école; il a, sans détour et sans pudeur, affiché son principe: Je doute de tout. Et c'est de la même manière que l'incrédule outrage tout à son aise les dogmes les plus sacrés et que l'indifférent déclare ne se préoccuper en aucune façon de la vérité ou de la fausseté des enseignements religieux.

Quand il s'agit de défendre la religion, il importe essentiellement de savoir à quel genre d'ennemis on a affaire ; car enfin le choix des arguments ou la manière de les présenter dépendent des idées, des opinions, des erreurs spéciales de ceux qu'on veut persuader ou confondre. Il pourra sembler à quelques personnes que les incrédules, les indifférents et les sceptiques ne sauraient être distingués les uns des autres ; ce serait là une grave erreur. Il suffit d'un coup d'œil jeté sur le monde pour constater l'existence de ces trois catégories distinctes et pour reconnaître que par leur état intellectuel elles diffèrent entre elles, comme elles diffèrent toutes de la religion. Cela tient, en grande partie, à l'instruction, à l'éducation, au naturel, à mille autres causes moins importantes et qui modifient néanmoins une intelligence privée de la foi.

Les sceptiques sont, pour la plupart, des hommes d'un esprit assez cultivé ; ils ont parfois médité sur des questions sérieuses et se sont laissé entraîner par le fatal vertige d'une époque où rien n'est assis sur des bases solides, où tout est ébranlé, discuté et définitivement laissé dans le domaine du doute. Le scepticisme religieux, dans le plus grand nombre, est une application particulière du scepticisme absolu ; ils sont sceptiques en religion comme ils le sont en philosophie, en politique, et généralement sur toutes les branches des connaissances humaines.

Les incroyables proprement dits, c'est-à-dire ceux qui, non-seulement n'ont pas la foi, mais de plus la combattent, qui regardent la religion, non comme douteuse, mais bien comme erronée, diffèrent des sceptiques en ce que l'état intellectuel de ces derniers est l'absence de toute conviction, tandis que leur état, à eux, est une opposition formelle, une hostilité déclarée contre toutes les croyances. Les philosophes du siècle passé étaient de véritables incroyables ; ils ne se contentaient pas de repousser la foi, ils la repoussaient avec mépris, avec colère, avec préméditation ; ils s'efforçaient de la faire perdre à ceux qui l'avaient heureusement conservée. Certains philosophes de notre temps n'ont pas la foi sans doute, mais il n'y a chez eux ni haine, ni antipathie contre la religion ; ils vont même jusqu'à dissimuler ce défaut, qu'ils déplorent souvent avec amertume. Égarés et perdus dans l'océan du doute, ils demandent en vain à la science humaine une lumière qu'elle ne possède pas ; ils attendent de la créature ce qui ne peut venir que du Créateur. Mais ils ne laissent pas que de reconnaître de temps en temps la faiblesse de leurs théories, la stérilité de leurs connaissances, l'inutilité des efforts tentés par l'orgueil pour résoudre, avec les seules forces de la raison, les grands problèmes de l'origine et de la destinée de l'homme.

Les indifférents sont en réalité les sceptiques et les incroyables pratiques. Ceux-là, comme leur nom le

dit assez, tâchent de se tromper eux-mêmes en se persuadant que la question de savoir si la religion est vraie ou non, un fait divin ou une invention humaine, est inutile et ne mérite pas de fixer notre attention. Ici, comme il est aisé de le voir, il n'y a pas précisément de système philosophique, ni une doctrine quelconque : c'est une négation absolue de tout système et de toute doctrine. Un froid et stupide *que m'importe?* tranche les plus grandes questions et résout les plus difficiles problèmes. Au fond, cette manière de considérer les choses se réduit à peu près à ceci : Je veux du plaisir, et je ne veux pas du remords ; j'arrangerai donc en conséquence tous les instants de ma vie ; et quand l'heure de la mort aura sonné, je me jetterai les yeux fermés dans l'abîme, sans savoir si c'est le néant ou bien un malheur éternel que j'y rencontrerai.

Notre dessein n'est pas de tracer en détail la méthode d'argumentation la plus propre à convaincre ou réfuter les quatre sortes d'ennemis énumérées plus haut. Nous ferons seulement ici une réflexion que les catholiques ne doivent jamais perdre de vue. Il en est parmi eux qui, sous l'impulsion d'un zèle ardent et sincère, animés du généreux désir d'arracher l'âme de leurs frères aux ténèbres de l'erreur, s'engagent volontiers dans des discussions religieuses, tantôt sur l'ensemble même de la religion, tantôt sur un dogme en particulier, espérant de la sorte faire une

conquête précieuse et ramener au bercail une brebis égarée. Nous aimons, sans doute, cette charité expansive qui, se trouvant trop à l'étroit dans l'âme où elle réside, cherche à se répandre au dehors, soit en défendant la religion, soit en s'efforçant de lui gagner ceux qui ont eu le malheur de s'en éloigner. La prudence néanmoins fait un devoir de fuir ces discussions à tous ceux qui ne possèdent pas sur la religion les lumières nécessaires pour la défendre avec succès. La prudence nous défend également d'aborder des discussions aussi délicates, quand on ne peut en espérer aucun fruit ; car, dans ce cas, elles ne sont pas seulement stériles, elles ont le plus souvent pour effet de nuire aux âmes droites et simples. Une objection spécieuse, une subtilité, un sophisme bien présenté, un fait dénaturé, peuvent pénétrer comme un éclair sinistre dans un faible entendement et détruire d'un seul coup la foi qu'on avait reçue avec la vie, et qui, sans cette occasion déplorable, eût été conservée jusqu'au tombeau.

Le catholique ne doit jamais oublier que la foi est un don de Dieu, qu'on ne la produit pas dans l'esprit de ses semblables avec de simples raisonnements, et qu'il faut pour cela un prodige de la grâce. Ce n'est donc pas sur les ressources de l'intelligence humaine qu'on doit principalement chercher son point d'appui, quand il s'agit de combattre les ennemis de la vérité. Le jeune David triompha du géant Goliath ; mais

ce fut en obéissant à l'inspiration divine, et quand l'orgueilleux Philistin eut plusieurs fois insulté le peuple de Dieu.

Nous savons combien est vaste le champ de la discussion, surtout à la manière dont le comprend l'esprit de notre siècle. Il s'étend à toutes sortes de sujets, et dans les pays civilisés on ne cesse en particulier d'écrire sur les matières religieuses, on les soumet à l'examen le plus rigoureux et sous tous les aspects imaginables. Loin de nous la pensée de restreindre la lice, et certes on ne nous accusera pas de donner l'exemple de la désertion ou de l'inertie. Nous avons seulement voulu signaler un abus d'autant plus funeste, que c'est presque toujours l'ignorance ou la présomption qui s'en rendent coupables sous l'influence d'un zèle indiscret. La défense des vérités de la religion est sans doute l'un des devoirs les plus nobles et les plus saints qu'un chrétien puisse accomplir ; mais la sagesse veut que l'apologie de la foi ne constitue pas un danger pour les âmes droites et simples.

Les défenseurs de la religion ont pour eux, il est vrai, les avantages inhérents à la cause de la justice et de la vérité ; mais les adversaires possèdent au plus haut degré le talent de dénaturer les faits, d'éblouir les yeux par de brillants sophismes et de couvrir des voiles les plus séduisants des doctrines aussi repoussantes que dangereuses. Dans une lutte qui compte déjà

dix-huit siècles de durée, ils ont acquis une grande expérience, une incontestable dextérité dans le maniement des armes qui leur sont propres ; et, par malheur, ils rencontrent toujours dans l'homme des dispositions qui leur sont favorables ; ils trouvent de fidèles alliés, de puissants auxiliaires dans l'orgueil humain, dans l'amour de la nouveauté, dans chacune de nos inclinations perverses.

La foi est aujourd'hui, comme elle fut dans tous les temps, un sacrifice et un sacrifice toujours pénible ; mais il l'est maintenant beaucoup plus qu'il ne l'aït jamais été, tant sont nombreuses et puissantes les causes qui nous poussent au scepticisme et à l'incrédulité. La manie d'exagérer de plus en plus les facultés et les attributions de l'intelligence humaine, le besoin de tout soumettre à sa décision, l'habitude enracinée de méconnaître les notions les plus élémentaires du sens commun, en faisant trancher des questions aussi graves que délicates par des juges d'une incompetence et d'une incapacité radicales, une nuée de sophismes, d'impostures et de calomnies, armes dangereuses à la fois et déloyales que les ennemis de la religion ne cessent de diriger contre elle dans l'espoir de l'anéantir ; ce froid scepticisme et cette indifférence mortelle qui se sont infiltrés de nos jours dans toutes les veines du corps social ; toutes ces causes réunies ont créé pour les fidèles un imminent danger de perversion et d'erreur, si l'on ne prend

tous les moyens pour fortifier leur esprit contre les attaques auxquelles il est sans cesse exposé.

Il fut un temps où il suffisait d'apprendre la religion ; il est maintenant indispensable de bien connaître aussi les inébranlables fondements sur lesquels elle repose, de posséder la science qui nous met en état de rendre raison de notre foi et d'établir ses titres au tribunal même de la philosophie. C'est là un fait certain, incontestable, patent ; c'est en vain que nous essaierions de le méconnaître ; notre aveuglement obstiné tournerait à la ruine de la religion en laissant à ses ennemis une supériorité qui ne leur appartient en aucune sorte. Ne nous jetons pas, à la bonne heure, dans de périlleuses nouveautés ; mais, s'il le faut, sachons présenter sous un nouveau jour des preuves anciennes, sachons même trouver des raisonnements nouveaux dans les progrès des sciences. La vérité est une, sans doute ; mais les arguments par lesquels on peut la défendre ne sauraient être limités ni dans leur nombre, ni dans leur forme. La vérité émane de Dieu et se lie par conséquent d'une manière intime à tout ce qui existe au ciel et sur la terre. Ce n'est donc pas seulement dans la révélation, dans la parole divine, mais c'est aussi dans la nature, l'histoire et la philosophie que nous trouverons des armes redoutables pour combattre les ennemis de la vérité.

Les cioux racontent la gloire de leur auteur, et le

firmament proclame sa puissance. La créature a gardé l’empreinte du Créateur. En vain l’impie a-t-il voulu la faire mentir, en vain le sceptique a-t-il refusé de l’entendre ; elle ne pouvait ni dissimuler, ni taire la vérité ; elle ne pouvait se nier elle-même. Interrogeons-la à notre tour, bien persuadés que plus nous pénétrons ses secrets, plus nous découvrirons et comprendrons l’admirable harmonie qui règne entre la nature et la grâce, la raison et la foi, l’histoire de l’humanité et celle de la religion, l’avenir enfin des sociétés humaines et celui de l’Église catholique.



LETTRES

A

UN SCEPTIQUE.

PREMIÈRE LETTRE.

Aperçu général sur le scepticisme.

Mon respectable ami, c'est une bien rude tâche que celle dont vous m'avez chargé dans votre dernière lettre, en soulevant la question du scepticisme. Le scepticisme résume l'esprit de notre temps; c'est le grand problème des sociétés modernes; l'œil de l'observateur voit ce problème surpasser et dominer tous les autres, comme le cyprès, pour employer une comparaison classique, surpasse les humbles arbrisseaux.

Ce que je pense du scepticisme? Quelle idée l'on doit se former, sous ce rapport, de l'état actuel de l'esprit humain? Quels peuvent être les résultats d'une telle infirmité pour la marche du christianisme? Autant de questions que vous me posez, en me demandant une réponse complète et satisfaisante. « De cette manière,

« ajoutez-vous, il est possible que les ténèbres de vo-
« tre entendement viennent à se dissiper, et que vous
« soyez ainsi amené à rentrer sous le joug de la
« foi. »

Vous craignez, à ce que je vois aussi, que mes réponses ne soient empreintes d'un ton trop dogmatique et trop décisif. Vous avez même l'extrême complaisance de m'avertir que « je dois me dépouiller pour un
« moment de mes convictions propres, afin d'établir
« une discussion philosophique dont les aperçus et les
« arguments s'éloignent, autant que possible, de ceux
« qui sont exclusivement fournis par les doctrines re-
« ligieuses. » J'avoue qu'en lisant ces paroles, je souriais en moi-même de voir à quel point vous vous méprenez sur mes idées et mes sentiments, quand vous m'attribuez en philosophie la conduite que j'ai dû tenir en fait de religion.

On voit bien qu'à force de déclamations sur l'esclavage de l'entendement humain dans le catholicisme, les incrédules et les protestants ont en grande partie réalisé leur funeste plan ; ils ont réussi à persuader aux esprits sans défiance que notre soumission à l'autorité de l'Église en matière de foi brise l'essor de notre pensée, enchaîne tellement notre liberté individuelle que, même dans les choses indépendantes de la religion, nous sommes incapables d'une philosophie libre et sérieuse. C'est ainsi que, presque toujours, on nous juge sans nous connaître, on nous condamne sans nous

avoir entendus. L'autorité exercée par l'Église catholique sur l'entendement des fidèles ne restreint nullement l'exercice d'une liberté sage et raisonnable; cette liberté se trouve consacrée dans plusieurs passages des livres saints, comme par exemple dans ces mots : *Il a livré le monde à leurs disputes.*

Je puis même ajouter que le catholique, sûr de posséder la vérité sur les questions qui l'intéressent de la manière la plus essentielle, peut s'appliquer aux discussions purement philosophiques avec un esprit plus tranquille et par là même plus serein que le sceptique et l'incrédule. Il existe entre eux la même différence que celle qui se trouverait entre deux observateurs dont l'un, pour étudier les phénomènes célestes ou terrestres, est placé sur un point ferme et à l'abri de tout danger, tandis que l'autre a sous ses pieds une planche fragile et ballottée par les flots de la mer. Quand est-ce enfin que les ennemis de la religion voudront comprendre que la soumission à l'autorité légitime n'implique en rien une idée de servilisme; que la foi aux dogmes révélés de Dieu, bien loin d'être un acte d'esclavage, est le plus noble usage que nous puissions faire de notre liberté? Et nous aussi, nous examinons, nous doutons, nous avançons dans la haute mer des investigations intellectuelles; mais, en entreprenant ces explorations hardies, nous ne croyons pas devoir abandonner la boussole, c'est-à-dire notre foi; car à la lumière du jour ou dans les ténèbres de

la nuit, nous voulons pouvoir nous orienter, afin de diriger notre course.

Vous me parlez de la faiblesse de notre esprit, du vague et de l'incertitude des connaissances humaines, de la nécessité de discuter avec la réserve et la modestie qui conviennent à notre débile science; mais ne voyez-vous pas que ces mêmes réflexions sont la plus éloquente apologie de notre conduite? N'est-ce pas le principe que nous ne cessons de mettre en lumière, qui est la cause et le but de tous nos raisonnements, quand nous établissons avec tant de force qu'il est utile, qu'il est prudent, qu'il est indispensable de se soumettre à une autorité? Et s'il faut dire mon opinion en toute franchise et liberté, je crois, mon cher ami, que mettant de côté les dogmes de la foi, vous êtes bien loin d'égaliser en scepticisme celui que vous accusez d'un dogmatisme si tranchant. Il fut un temps où le prestige de certains noms, la radieuse auréole qui ceignait le front de ceux qu'on proclamait les rois de la pensée, le défaut d'expérience du monde scientifique, et par-dessus tout le feu de l'âge et cet ardent désir de repaître son esprit d'une doctrine nouvelle et brillante, me faisaient saluer avec transport le jour heureux qui m'ouvrirait les portes du temple de la science et me permettrait d'en étudier tous les secrets, ne fût-ce que comme le dernier de ses adeptes. Oh! c'était là, sans doute, la plus belle illusion où l'âme humaine ait pu s'abandonner; la vie des philosophes et des savants

me paraissait celle des demi-dieux sur la terre, et je me souviens d'avoir plus d'une fois, dans les naïves admirations de mon enfance, porté un regard d'envie sur d'honnêtes médiocrités que je me représentais avec des proportions gigantesques.

Découvrir les principes de toutes les choses, lever d'une main hardie les sombres voiles qui couvrent les secrets de la nature, s'élançer dans des régions supérieures pour y contempler des mondes nouveaux qui se dérobent aux regards du vulgaire, respirer une atmosphère mille fois plus subtile que l'air épais dont s'enveloppe le globe terrestre, se dépouiller en quelque sorte des entraves du corps, remonter à la source même de la lumière, devancer les générations sur la route de l'avenir, tels étaient, à mes yeux, les privilèges et les bienfaits de la science ; c'est au sein d'une telle félicité que j'aimais à considérer les sages ; les applaudissements et la gloire dont ils étaient entourés, je les regardais comme un faible dédommagement que la terre s'empressait de leur offrir dans les rares instants où, suspendant le cours de leurs sublimes excursions, ils daignaient fouler encore ce triste séjour de bruit et de ténèbres.

La littérature, me disais-je à moi-même, avec ses admirables recherches sur la nature et les sources du beau, du sublime, du vrai, sur les lois du bon goût, sur l'art de remuer les passions, fournit à ces hommes privilégiés des moyens infailibles pour subjuguier

l'esprit de leurs lecteurs ou de leurs auditeurs. La logique et l'idéologie leur révèlent les intimes opérations de l'entendement humain et les procédés qui peuvent le conduire à la connaissance de la vérité en toutes sortes de matières. Les mathématiques et la physique les initient aux lois générales et particulières de la création : l'univers déroule sans doute à leurs yeux ses trésors et ses merveilles ; ils ont seuls le droit de contempler ce sublime tableau. La psychologie leur donne une idée complète de l'âme humaine, de son essence, de ses facultés, de ses relations avec le corps, du mode de son action sur lui et des sensations qu'elle en reçoit. Les sciences morales, sociales et politiques leur montrent comme dans un cadre lumineux les lois du monde moral, celles du progrès et de la perfection des sociétés, avec la manière de les bien gouverner. En un mot, la science était, dans ma pensée, un merveilleux talisman qui ne connaissait pas de limites à sa puissance ; et celui qui parvenait à s'en emparer se trouvait par là même à une hauteur incalculable au-dessus de la triste humanité. Décevante illusion, qui ne tarda pas à se flétrir dans mon âme, pour tomber ensuite en poussière, comme une fleur brûlée par les ardeurs de l'été !

Plus mes rêves avaient été séduisants et m'avaient dès lors inspiré un ardent désir d'en connaître la réalité, plus fut pénible à mon cœur la déception dont ils furent suivis et féconde la leçon qu'ils me donnaient

en s'évanouissant. A peine m'étais-je introduit dans une de ces écoles où se débattent des questions d'une haute importance, que mon esprit ressentit aussitôt une indicible inquiétude, tant il trouvait d'incertitude et d'obscurité dans la parole ou les écrits des Maîtres. Je refoulais incessamment au fond de mon âme les pensées qui ne cessaient de s'élever contre une telle doctrine, mais sans pouvoir les étouffer; je voulais donner le change à mon esprit en tâchant de me persuader que je trouverais plus tard, en avançant dans la voie, une satisfaction pleine et entière. Il faudra, sans nul doute, me disais-je alors, avoir d'abord embrassé le corps entier de la science, pour arriver ensuite à posséder cette lumière et cette certitude qui me font actuellement défaut.

Il m'eût été bien difficile de penser, à l'époque dont je parle, qu'il pût y avoir des hommes qui, après avoir consumé leur vie dans les plus rudes labeurs, quand on les voit dogmatiser avec tant d'assurance, n'ont guère appris autre chose dans leurs veilles savantes et prolongées, qu'à soutenir le pour et le contre sur un sujet donné et à remplacer le vide de leur esprit par quelques mots sonores et des discours pompeux. Toutes mes difficultés, tous mes doutes, toutes mes répugnances, je les attribuais uniquement à mon défaut d'instruction et de talent; c'était ma faute, après tout, si je ne comprenais pas mieux ce que m'enseignaient des Maîtres aussi respectables. De là le désir encore

plus impétueux qui me saisit d'apprendre ce que j'ignorais. Ni les alchimistes du moyen-âge, ni les modernes publicistes ne déployèrent autant d'ardeur, les uns à la recherche de la pierre philosophale, les autres à la recherche de l'équilibre des pouvoirs, que j'en montrais à l'étude de la science. Aristote, avec ses innombrables commentateurs et ses disciples, Raymond Lulle, Descartes, Mallebranche, Locke, Condillac, et mille autres dont le nom m'échappe, ne suffisaient pas à mon insatiable avidité. L'un m'absorbait et jetait la confusion dans mon esprit avec ses fameuses règles sur le syllogisme; l'autre appelait à son tour toute mon attention sur les propositions et les axiômes; celui-ci m'accablait de préceptes sur la méthode, tandis que celui-là me faisait remonter à la source des idées; mais tous me laissaient plongé dans une obscurité plus profonde que celle où j'étais avant de les avoir lus. Je ne tardai pas à m'apercevoir, en un mot, que chacun ne se préoccupe que d'entraîner l'esprit humain de son côté; et qu'essayer de les suivre tous serait une chose non moins absurde qu'impossible.

Ces philosophes qui se sont posés en directeurs suprêmes de l'entendement humain, me disais-je encore, ne s'entendent pas entre eux : c'est ici la tour de Babel, où chacun parle sa langue, avec cette différence toutefois que dans la première l'orgueil fut puni par la confusion, tandis que dans celle-ci la confusion fournit un nouvel aliment à l'orgueil. Chacun de ces ouvriers

intellectuels se donne, en effet, comme le seul Maître légitime, et tous les autres n'ont, à ses yeux, que des titres apocryphes à l'enseignement de l'humanité. Je voyais en même temps que toutes les branches de la science présentaient, ou peu s'en faut, le même phénomène, et j'en conclus que je devais, sans trop de regret et le plus tôt possible, faire justice de mes illusions à l'endroit des sciences humaines. Ces mécomptes perpétuels avaient préparé mon esprit à une sorte de révolution; et malgré quelques hésitations de courte durée, malgré les protestations de ma faiblesse naturelle, je résolus de m'insurger contre tous les pouvoirs de la science, contre de prétendues sommités intellectuelles, et j'inscrivis sur mon drapeau cette parole hardie : *A bas l'autorité scientifique !*

Je n'avais rien à mettre cependant à la place du pouvoir renversé; car si ces respectables philosophes savaient bien peu de chose touchant les grands problèmes dont je cherchais la solution, je savais encore moins, puisque je ne savais rien. Vous pouvez sans peine vous représenter, mon cher ami, l'état douloureux où m'avait jeté la révolution que je venais d'inaugurer, en essayant de la pousser à ses dernières conséquences; souvent je frémissais, parfois je m'accusais même d'ingratitude; cela se comprend, puisque je devais chasser de ma pensée des personnages aussi vénérables que Platon, Aristote, Descartes, Mallebranche, Leibnitz, Locke et Condillac. L'anarchie était le résul-

tat inévitable d'une pareille tentative, mais je m'y résignais avec plaisir, plutôt que de placer de nouveau sur le trône de mon intelligence des maîtres qui m'avaient tellement induit en erreur. Et comme j'avais en outre goûté le plaisir de la liberté, je ne voulais pas ternir l'éclat de mon triomphe, ni courber un front humilié sous les Fourches Caudines.

Entraîné par une soif ardente de lumière et de vérité, je ne pouvais me condamner à l'inertie : je me mis donc avec courage à la recherche de ce trésor sacré, dans la persuasion que l'homme ne saurait être ici-bas la victime d'une irrémédiable ignorance. Vous allez croire sans doute qu'un scepticisme complet fut le résultat de ma révolution intérieure; vous penserez que, concentré au dedans de moi-même, je me mis à douter de l'existence du monde extérieur, de l'existence même de mon propre corps ; que redoutant alors peut-être la destruction de toute croyance et mon propre anéantissement, je me saisis avec une inquiète ardeur du fameux raisonnement de Descartes : *Je pense, donc j'existe ; ego cogito, ergo sum*. Eh bien ! rien de tout cela, mon cher ami ! Si je professais quelque admiration pour le système de philosophie, je n'étais nullement fanatique de l'auteur. Je n'avais pas besoin de beaucoup de réflexions pour comprendre que douter de tout c'est blesser la raison humaine dans son essence, c'est aller contre le sens commun. Fallait-il pour cela connaître l'axiôme ou l'enthymème de

Descartes? Fallait-il tout cet appareil de formules et d'érudition?

J'ai toujours pensé que j'étais aussi certain de mon existence que de ma pensée elle-même, de mon corps, du mouvement, des impressions des sens, du monde enfin où nous vivons; me réservant donc le droit de simuler le doute méthodique pour mes moments de loisir et quand mon humeur m'y porterait, je demeurai avec toutes mes convictions et mes croyances, moins celles qui avaient pour objet ces vaines combinaisons philosophiques. Pour ces dernières j'ai été et je serai toujours sans pitié. La philosophie ne cesse de mettre en avant le libre examen, l'évidence, la démonstration. A la bonne heure! mais qu'elle sache au moins qu'en notre qualité d'hommes, nous usons du droit de former nos convictions d'après les simples lumières du bon sens: dans les moments, nécessairement courts et rares, où l'envie nous prendra d'être philosophes, nous en appellerons avec autant de rigueur que qui que ce soit à l'examen, à la démonstration, à l'évidence. Celui qui pose solennellement un principe doit se résigner aux inconvénients qui peuvent résulter des conséquences.

Il est évident que ce naufrage universel des convictions philosophiques dans mon esprit n'entraîna point celui de mes croyances religieuses. Celles-ci m'étaient venues par une autre voie, elles s'offraient à mon entendement avec bien d'autres titres; de plus, elles s'ap-

pliquaient directement à ma conduite et tendaient à me rendre meilleur ; elles n'avaient rien à craindre par conséquent de mon nouveau pyrrhonisme. Bien loin au contraire d'avoir la pensée d'abjurer la foi de mon enfance, je me convainquis chaque jour davantage de la nécessité où j'étais, de l'intérêt que j'avais à ne point la perdre ; car elle m'apparut alors, plus que jamais, comme l'unique planche de salut au milieu de cette mer sans fond de l'erreur et du vice. Le désir de m'enraciner dans la foi catholique s'accrut tout naturellement de la vue des épaisses ténèbres où mon esprit s'enfonçait, en se livrant à l'examen des graves questions que la philosophie prétend résoudre ; je compris l'indispensable nécessité d'un flambeau divin, quand je fus plongé dans cette nuit orageuse à peine sillonnée par de sinistres éclairs qui ne peuvent nous montrer autre chose que l'horreur même de la tourmente et la profondeur des abîmes ouverts sous nos pas. Voilà pourquoi je gardais la foi catholique au fond de mon âme, comme un trésor d'un prix infini ; voilà pourquoi, dans les angoisses que me causait le néant de la science humaine, quand je sentais que le doute m'envahissait de toutes parts et que l'univers allait m'échapper et s'évanouir à mes yeux, comme s'évanouissent aux yeux des spectateurs les fantômes créés par l'art du physicien, je tournais mes regards vers la foi, et son aspect suffisait seul à me redonner la force et le courage.

Parfois, en sondant les mystérieux fondements de

toute morale, les inextricables problèmes de la métaphysique et de l'idéologie, les ténèbres de l'histoire et les difficultés de la critique, quand je considérais l'humanité dans son existence actuelle ou dans les secrets de son avenir, de sombres pensées traversaient mon esprit, semblables à des monstres inconnus qui viennent tout à coup assaillir le voyageur sur une plage déserte. Mais j'avais foi dans la Providence, et la Providence me sauva. Voici comment je raisonnais pour fortifier mon âme, laissant du reste au secours divin le soin de rendre mes efforts constants et efficaces :

« Si tu cesses d'être catholique, tu ne seras à coup
« sûr ni protestant, ni juif, ni musulman, ni même
« idolâtre; tu tomberas incontinent dans le déisme.
« Alors tu possèderas peut-être un Dieu; mais tu
« ne sauras rien sur ton origine et ta destinée, rien
« sur les profonds mystères que tu sens en toi-même
« et dans l'humanité, rien sur les peines et les récom-
« penses de l'autre vie, sur la réalité de cette vie même
« et sur l'immortalité de l'âme, rien touchant les vues
« de la Providence dans la malheureuse destinée
« qu'elle impose à l'homme; s'il ignore qu'il y ait
« pour lui un meilleur avenir, jamais tu ne pourras
« rien comprendre aux effrayantes calamités dont le
« genre humain a toujours été et sera toujours accablé
« sur la terre; c'est dire que tu ne pourras retrouver
« nulle part l'action de la Providence, que Dieu par
« là même te fera défaut, que tu seras amené par con-

« séquent à douter de son existence, si même tu n'em-
« brasses un athéisme absolu. Une fois Dieu chassé de
« l'univers, l'univers n'est plus que le résultat du ha-
« sard ; mais le hasard n'est qu'un mot vide de
« sens, la nature dès lors est une énigme, l'âme hu-
« maine une illusion, le devoir une duperie, la morale
« un mensonge ; conséquence logique, naturelle, iné-
« vitable ; terme fatal où tout vient aboutir, et que
« l'homme ne saurait considérer sans effroi ; noir abî-
« me, gouffre sans fond, dont on n'approche pas sans
« une indicible horreur. »

Là conduirait cependant le chemin que j'aurais pris et qu'il me fallait suivre, en abandonnant la foi catholique ; c'est ainsi que je devais conclure, si j'étais résolu à pratiquer l'examen philosophique, si je voulais tirer les conséquences des principes que j'aurais moi-même posés au moment de ma défection. Or, je ne voulais pas en venir à cet excès de folie ; je ne voulais pas me suicider intellectuellement et moralement, éteindre d'un seul coup l'unique flambeau qui pouvait éclairer mes pas dans le périlleux voyage de la vie. Je demeurai de la sorte avec une grande défiance pour la science humaine, avec une grande foi en la science divine. Appelez cela faiblesse d'esprit ou comme il vous plaira, mais je ne crois pas que cette résolution me cause un regret à l'heure de la mort.

Il y a dans l'usage de la science, comme dans la pratique de la vie, certaines règles de prudence et de bon

sens dont l'homme ne doit jamais s'écarter. Lutter contre la voix du sens intime, contre la nature elle-même, pour se jeter dans de vaines subtilités, ce n'est pas force d'esprit, c'est pure déraison. C'est à ce titre qu'il faut condamner un scepticisme universel, même en matière de philosophie, sans que pour cela on soit obligé d'adopter aveuglément les opinions de telle ou telle école. Mais c'est en matière de religion surtout qu'il convient de raisonner avec sagesse et sobriété; car, comme les doctrines religieuses sont d'abord d'un ordre extrêmement relevé, comme elles froissent ensuite en bien des points les penchants de notre cœur, aussitôt que la raison commence à subtiliser et à pointiller là-dessus, l'homme se trouve engagé dans un labyrinthe qui lui fait cruellement expier sa présomption et son orgueil. L'entendement humain ressent une fatigue, un dégoût, une prostration indicibles, quand il s'est élevé contre le Ciel : les historiens sacrés nous racontent que la main dirigée par l'impie contre le temple du Seigneur fut aussitôt frappée de paralysie.

Chose remarquable ! le scepticisme religieux ne trouve guère de place qu'au sein du bonheur ; il naît et se corrobore dans le cœur de l'homme au moment où celui-ci, plein de force et de santé, s'imagine être bien loin de l'heure terrible qui doit arracher son âme aux liens du corps, pour lui ouvrir les mystères de l'éternité. Du moment, au contraire, que l'existence est en péril ; quand les infirmités arrivent, comme les avant-

coureurs de la mort, et nous disent que l'heure ne saurait plus être éloignée ; quand un danger imprévu nous avertit que nous sommes comme suspendus par un fil sur l'abîme éternel, le scepticisme ne peut plus nous satisfaire ; la trompeuse sécurité qu'il nous avait d'abord inspirée se change en une incertitude pleine de remords, d'angoisses et de terreurs. De commode qu'il semblait, le scepticisme devient alors intolérable ; plongé dans les horreurs de la nuit, l'homme cherche la lumière et ne la trouve point ; il appelle la foi, et le doute seul lui répond ; il invoque Dieu, et Dieu reste sourd à des invocations aussi tardives.

Et pour que le scepticisme produise en nous ces funestes effets, il n'est pas nécessaire que nous soyons placés dans cette redoutable impasse où l'homme porte un regard effrayé sur les ténèbres de l'avenir ; dans le cours ordinaire de la vie, au milieu des événements les plus communs, l'homme sent tomber sur son cœur, lentement et goutte à goutte, le venin mortel du serpent qui réside en son âme. Il est des moments où le plaisir tourmente, où le monde fatigue et dégoûte, où la vie se fait lourde à porter et se traîne avec une lenteur désespérante sur des impressions de tristesse et d'ennui ; un vide immense, un malaise profond pèsent sur notre âme, comme un fardeau qu'elle ne peut soulever. Ce n'est pas là un chagrin cuisant qui nous dévore, une poignante douleur qui nous abat, un pénible souvenir qui nous ar-

rache des gémissements et des larmes ; c'est un accablement universel qui n'a rien de vif ni d'aigu, une langueur mortelle, un invincible rebut de tout ce qui nous entoure, un étrange engourdissement de toutes les facultés, semblable à cette torpeur physique propre à certaines maladies et qui présage une crise fatale.

Pourquoi suis-je donc au monde, se dit-on alors à soi-même ? Quel bien, quel avantage résulte-t-il pour moi d'être sorti du néant ? Que perdrai-je en repoussant l'existence, en fuyant une terre pour moi stérile et desséchée, un soleil qui pour mes yeux a perdu son éclat ? Le jour présent m'est insipide comme le fut celui d'hier, comme le sera bien certainement celui qui va suivre. Mon âme a soif de plaisir et ne trouve que peine ; elle est avide de bonheur, et le bonheur la fuit ; elle se consume comme une torche funèbre qui n'éclaire que la mort et le deuil, et qui bientôt va s'éteindre. N'avez-vous pas éprouvé cent fois, mon cher ami, ce tourment affreux des heureux du monde ? N'avez-vous pas senti ce ver rongeur qui s'attache, en dehors de la foi, aux intelligences même supérieures ? Ne vous êtes-vous jamais trouvé en butte à ces horribles tentations du désespoir qui semblent nous offrir l'unique solution possible au drame morne et froid de notre pensée ? Sachez donc que la cause principale d'un tel mal c'est le scepticisme, ce vide incommensurable d'une âme inquiète et blasée, cette absence désolante de toute foi, de toute espérance, cette incertitude accablante sur Dieu, l'uni-

vers et soi-même : vide d'autant horrible et d'autant mieux senti, qu'il se creuse dans des âmes dont les sensations et la perception sont exercées et comme agrandies par l'étude de la science, dont toutes les facultés se trouvent surexcitées par une littérature immorale et qui n'a d'autre souci que de produire de l'effet, serait-ce un effet purement physique et nerveux, comme la secousse imprimée par une machine électrique : âmes infortunées qui n'ont de force et de vie que pour travailler à satisfaire des passions que le monde flatte et réveille par tous les moyens, sans pouvoir calmer un instant leur faim dévorante.

Voilà, mon cher ami, ce que je pense du scepticisme et de ses effets sur l'esprit humain. Je le considère comme une des maladies les plus terribles de notre époque, comme l'un des traits qui la distingueront aux yeux de la postérité, comme l'un des châtimens les plus effrayants dont Dieu puisse accabler la terre.

Quel remède serait capable de guérir un mal aussi désastreux ? Je l'ignore ; j'ose dire seulement qu'il n'est pas impossible d'en arrêter un peu les progrès et les ravages. Et c'est ce à quoi l'on travaillera, je l'espère, ne fût-ce que pour le salut de la société, pour le bonheur de la famille, pour la tranquillité même de l'individu. Le scepticisme n'est pas un fléau qui soit tombé tout d'un coup sur les peuples civilisés ; c'est une gangrène qui a couvé lentement dans leur sein. Le remède sera lent comme le mal et plus que le mal peut-être ; et ce

serait l'un des plus étonnants prodiges de la puissance et de la miséricorde infinie, si les nations étaient guéries avant que plusieurs générations se soient écoulées.

Vous verrez par là, mon cher ami, que je ne me fais point illusion sur le véritable état des choses, et que, tout en voguant à travers des écueils sans nombre, sur la barque mystérieuse qui me garantit le salut, je ne ferme pas les yeux sur les désastres qui m'entourent, je ne perds pas de vue le déplorable naufrage que tant d'intelligences ont fait dans la foi, parmi les événements et les idées funestes qui ont signalé le cours de ces trois derniers siècles.

Comment Dieu peut-il permettre, me dites-vous, que l'humanité flotte ainsi au hasard, exposée sans cesse aux plus grandes erreurs touchant les objets qu'il lui importe le plus de connaître? Cette difficulté ne s'applique pas seulement aux sectes séparées de l'Église catholique, elle s'étend à toutes les religions autres que le christianisme. Or, comme ces religions ont été aussi nombreuses qu'extravagantes, à partir du moment où les nations se furent éloignées des traditions primitives, la difficulté embrasse l'histoire du genre humain dans toute son étendue, et résoudre ce problème, ce serait expliquer tous les secrets dont l'histoire est semée.

C'est là une question qui ne peut être éclaircie dans quelques lignes, si même on doit appeler éclaircisse-

ment ce que la faible intelligence de l'homme peut expliquer de ces profonds mystères. Quoi qu'il en soit, je traiterai ce sujet dans ma prochaine lettre, vu que celle-ci est peut-être déjà trop longue. Mon opinion sur le scepticisme religieux vous est maintenant connue; vous comprenez également comment je puis allier une foi sincère dans la révélation avec une grande défiance envers tout système de philosophie. Il en est beaucoup, sans doute, qui n'acceptent pas cette manière de voir les choses : l'expérience démontre néanmoins que cet état intellectuel convient éminemment au repos de l'homme, et qu'une certaine dose de scepticisme philosophique facilite et soutient la foi religieuse. Si je n'étais affermi dans cette foi par l'autorité d'une Église qui compte déjà plus de dix-huit siècles de durée, qui présente à l'appui de sa divinité cette même conservation malgré tous les ennemis, à travers tous les obstacles, le sang de ses innombrables martyrs, l'accomplissement des prophéties, des miracles sans nombre, la sainteté de sa doctrine, la sublimité de ses enseignements et la pureté de sa morale, ses ineffables harmonies avec tout ce qui existe de beau, de grand, de généreux et d'élevé, les innombrables bienfaits qu'elle n'a cessé de répandre dans le monde, le merveilleux changement qu'elle a opéré pour le bonheur du genre humain partout où elle s'est établie, rapproché de l'état de misère et de dégradation où sont plongés les peuples qui ne l'ont pas reçue ; si

tout cela, dis-je, si la réunion de ces preuves éclatantes ne m'attachait pas indissolublement à la foi, je l'embrasserais encore d'une étreinte invincible, comme l'unique moyen de posséder la tranquillité de l'âme. Jetez un regard autour de vous, mon cher ami, et vous ne verrez de toutes parts que régions désertes, plages inhospitalières, horribles écueils : la foi est l'unique asile ouvert à la malheureuse humanité. Que d'autres s'abandonnent à la fureur des flots ; pour moi, je ne m'éloignerai pas de cette terre de bénédiction où la Providence m'a placé. Si jamais, las de lutter contre les tempêtes, épuisé de fatigues et de combats, vous venez chercher un refuge sur ces heureux bords, soyez sûr que vous y trouverez un homme qui se félicitera de pouvoir vous être utile et de vous tendre une main amie.

Recevez, en attendant, l'expression, etc.

SECONDE LETTRE.

Sur la pluralité des religions.

Je viens, mon cher ami, remplir l'engagement que j'ai contracté dans ma dernière lettre, de répondre à la difficulté tirée de ce grand nombre de religions diverses qui se partagent le monde. C'est ici l'un des arguments que les ennemis de la religion reproduisent contre elle avec le plus de confiance et de sécurité; comme s'il suffisait seul à la réduire en poussière. Ne vous imaginez pas que je veuille amoindrir l'objection, en évitant de l'envisager en face, ou bien en la déguisant sous des voiles mensongers; car mon opinion est que le meilleur moyen de la détruire, c'est de la présenter dans toute sa force et dans toute son étendue. J'ajouterai même que, dans mon sens, il y a là un mystère insondable, l'un des plus terribles secrets de la Providence; je ne me flatte donc pas d'éclairer de tout point une question qui par sa nature est placée au-dessus de notre intelligence. Il me semble, toutefois, qu'elle ne devrait pas susciter dans l'esprit de l'homme les nuages dont il aime trop souvent à l'envelopper. Bien loin même de pouvoir me persuader qu'elle ruine ou débi-

lite la vérité du catholicisme, ma conviction est que la grandeur de cette difficulté doit tourner à la gloire de notre foi.

Il est certain que l'existence de plusieurs religions est un mal très-grave ; c'est ce que les catholiques reconnaissent et sentent plus que personne, puisqu'ils soutiennent, eux, qu'il n'y a qu'une vraie religion, que la foi en Jésus-Christ est indispensable pour le salut éternel, qu'il est absurde de prétendre que toutes les religions sont également agréables à Dieu ; puisqu'eux seuls enfin attachent assez d'importance à l'unité de la doctrine religieuse pour regarder comme une grande calamité l'altération d'un article quelconque de leur symbole. Il vous est facile de voir par là que mon intention n'est nullement d'atténuer la force de l'objection en déguisant le mal sur lequel elle s'appuie, mal beaucoup plus grand à mes yeux, sans nul doute, qu'aux yeux de ceux qui s'en font une arme contre nous. Nul ne peut, en effet, concevoir de ce mal moral une idée aussi forte, une horreur aussi profonde que celui qui doit le considérer par religion comme le plus grand malheur dont la nature humaine puisse être affligée.

Ceux qui considèrent toutes les religions comme fausses, ou bien ceux qui pensent qu'on peut être agréable à Dieu et se sauver dans une religion quelconque, ou bien encore ceux qui, professant une religion regardée par eux comme la seule vraie, ne pro-

fessent pas en même temps le principe de la charité universelle, sans distinction de nationalités et de races, peuvent considérer avec moins de douleur les tristes égarements de l'humanité; mais cela n'est pas possible pour des hommes qui professent que hors de leur Église il n'y a ni vérité, ni salut, qui doivent voir des frères dans tous les hommes sans distinction et sans exception, qui sont rigoureusement obligés par là même à désirer, du plus intime de leur cœur, que tous ouvrent les yeux à la lumière de la foi et prennent la seule voie qui conduit à l'immortalité bienheureuse. Je viens de nommer les catholiques. Non, je ne veux pas éluder la difficulté; je cherche au contraire à la représenter sous son jour véritable. Et maintenant je vais tâcher d'en apprécier la valeur, en l'examinant sous un point de vue dont on n'a pas tenu malheureusement assez de compte.

Il est de principe en logique que ce qui prouve trop ne prouve rien, *quod nimis probat nihil probat*; ce qui veut dire que, lorsque d'un argument il résulte non-seulement ce que nous voulons démontrer, mais en outre une chose évidemment fausse, cet argument ne prouve pas même ce que nous prétendons lui faire prouver. Et la raison en est bien simple: ce qui conduit logiquement à une fausse conclusion doit nécessairement être faux; pour spécieux donc qu'un argument puisse être, quelque apparence de solidité qu'il puisse offrir, par cela seul qu'il nous conduit à une fausse

conséquence, nous devons en conclure qu'il renferme une erreur ou dans les propositions dont il se compose, ou dans l'enchaînement de ces propositions, et par suite dans celle qu'on en déduit. Si je veux, par exemple, démontrer que la somme des angles d'un triangle est plus grande qu'un angle droit, et que mon raisonnement aille à prouver qu'elle est plus grande que deux droits, ma démonstration sera nulle parce qu'elle aura trop prouvé; ce résultat sera d'ailleurs un signe infailible qu'il existe un vice dans l'argument et que par conséquent il ne peut être d'aucune utilité.

Donnons encore d'autres exemples. J'examine un vieux manuscrit et je prétends le condamner comme apocryphe : si pour cela je donne une raison qui enveloppe dans la même condamnation des manuscrits dont l'authenticité ne peut pas être mise en doute, il est certain que je dois abandonner mon argument, bien assuré qu'il est défectueux; il prouve trop, et par là même il ne prouve rien. Je pèse l'autorité d'une relation de voyage, et voulant prouver qu'elle mérite toute confiance, je donne des raisons qui tendent également à montrer comme vraies des relations notoirement fausses : ces raisons sont nulles et de nulle valeur, parce qu'elles prouvaient trop.

Pardonnez-moi, mon cher ami, si j'ai aussi longuement développé ce principe dont l'usage, du reste, est si fréquent, et que je vais appliquer à notre thèse actuelle. Cela vous fait voir, en passant, que je ne re-

garde pas comme inutiles les règles établies dans la logique, et que mon scepticisme envers les philosophes ne s'étend pas à tout ce qui se trouve dans la philosophie.

Faisons maintenant l'application du principe. C'est aux catholiques, et à peu près aux catholiques seuls qu'on objecte la pluralité des religions, comme si nous étions les seuls que cette difficulté dût embarrasser, comme si tous ceux qui professent un culte, n'importe lequel, ne devaient pas supporter solidairement l'échec qui pourrait résulter d'une telle objection. Car enfin, si la multiplicité des religions prouve quelque chose contre le catholicisme, elle prouve la même chose contre une religion quelconque ; ce n'est donc pas le catholicisme seul qui succombe, toutes sont renversées du même coup. Ajoutons que si la difficulté tirée de ce fait est réelle, elle implique une négation absolue de la Providence, c'est-à-dire la négation même de Dieu, l'athéisme. Il est aisé de le prouver : la multiplicité des religions est un mal qu'on ne saurait révoquer en doute ; il est là, sous nos yeux, et l'histoire nous atteste de la manière la plus irrécusable qu'il a toujours existé dans le monde depuis les temps les plus reculés. Prétendre donc que la Providence n'a pu le permettre, c'est prétendre aussi qu'il n'existe pas de Providence, qu'il n'existe pas de Dieu.

Il suit de là que cette multitude de religions dont Dieu permet l'existence est une difficulté commune

aux catholiques et aux protestants, aux mulsumans et aux idolâtres, aux hommes de toutes les religions, à ceux mêmes qui n'en professent aucune, pourvu qu'ils admettent l'existence de Dieu. S'il se présente à moi, par exemple, un mahométan avec son Alcoran et son prophète, prétendant que sa religion est la véritable, et que Dieu même l'a révélée, je puis lui opposer l'argument en question et lui dire : Si ta religion est la vraie, comment se fait-il que Dieu en permette un si grand nombre ? Si les hommes qui vivent dans une religion différente de la tienne sont le jouet d'une misérable erreur, comment, encore une fois, Dieu permet-il que la plupart des nations soient privées de la lumière ? Quiconque ne nie pas l'existence de Dieu doit admettre en même temps sa bonté et sa Providence. Un Dieu méchant, un Dieu qui ne prendrait aucun soin de ses propres créatures est une monstruosité qui répugne à la raison humaine, j'oserai même dire que le pur athéisme serait moins absurde et moins repoussant. En supposant donc l'existence d'un Dieu sage et bon, la difficulté proposée subsiste tout entière. Comment peut-il souffrir que le genre humain erre d'une manière si lamentable, dans une affaire aussi grave, aussi essentielle, aussi vitale que la religion ?

Si l'on nous dit que Dieu se contente des hommages de sa créature, quelles que soient les croyances qui les inspirent et la forme religieuse dont ils sont revêtus, nous posons les questions suivantes : Comment se

peut-il qu'aux yeux de l'Être qui est la vérité même, il n'y ait aucune différence entre la vérité et l'erreur ? Comment supposer que la sainteté par essence voit d'un œil indifférent la sainteté et l'abomination ? Comment un Dieu, infiniment bon, d'une science infinie, n'a-t-il pas donné à ses créatures le moyen de connaître la vérité, celle qui a pour objet le culte, les prières et les hommages qui lui sont dûs ? Si les diverses religions ne présentaient que de légères différences, la supposition qu'elles sont toutes vraies aurait quelque chose de moins choquant pour la raison humaine ; mais il faut se souvenir qu'elles sont presque toutes diamétralement opposées les unes aux autres dans les points plus importants, dans leurs dogmes les plus fondamentaux ; que les unes adorent un seul Dieu, tandis que les autres en adorent un grand nombre ; que celles-là reconnaissent le libre arbitre dans l'homme, tandis que celles-ci le nient formellement ou dans sa base ; que plusieurs posent en principe le fait de création universelle, tandis que l'éternité de la matière est pour quelques-unes un principe non moins fondamental ? Qu'on examine en détail la prodigieuse variété, les contradictions frappantes de leurs dogmes respectifs, de leurs codes de morale, de leurs cérémonies publiques ou privées, et l'on verra si ce n'est pas la plus étrange absurdité de soutenir que la Divinité puisse agréer en même temps des adorations aussi contradictoires.

Vous voyez maintenant, mon cher ami, à quel point

le principe posé et développé plus haut s'applique à la question qui nous occupe. Vous voyez également qu'une difficulté uniquement faite aux catholiques, intéresse au même degré tous les hommes professant une religion quelconque, et même les déistes. Que doit-on faire en pareil cas? Quel moyen de résoudre de telles difficultés? Voici, dans ma pensée, le chemin que doit suivre tout homme prudent et sage, voici la manière de raisonner qui me paraît la plus conforme au bon sens : le mal existe, cela est certain ; mais la Providence existe aussi, cela ne l'est pas moins. En apparence, ce sont là deux choses qui ne sauraient exister simultanément. Or, du moment où vous êtes assuré de leur existence, cette contradiction apparente ne doit pas vous la faire nier ; vous n'avez qu'une chose à faire, c'est de chercher le moyen d'expliquer cette apparence de contradiction, et dans le cas où vous ne pourriez y réussir vous devez vous persuader que cela tient à la faiblesse de votre intelligence.

Si l'on veut bien y faire attention, à chaque instant, dans les choses ordinaires de la vie, nous faisons un raisonnement semblable. Nous nous trouvons en présence de deux faits, dont la coexistence nous paraît impossible, qui, dans notre pensée, se repoussent et s'excluent ; croyons-nous pour cela devoir nier ces faits, quand d'ailleurs nous avons des motifs suffisants pour les croire certains? Assurément non. Voilà pour moi un mystère, disons-nous, je ne puis comprendre

cela; il me semble impossible que les choses soient ainsi, et cependant je ne puis en douter. Puis, si la question a quelque importance, nous cherchons le mot de l'énigme, et si nous ne parvenons pas à le trouver, nous ne nous croyons nullement, encore une fois, en droit de nier des réalités évidentes, par la raison que nous ne savons pas les expliquer.

Nous voyons par là, mon cher ami, combien est incompréhensible l'aveuglement qui nous empêche d'avoir recours, dans les vérités d'un ordre supérieur et d'une importance décisive, aux principes de sagesse et de bon sens qui nous guident dans les affaires les plus communes, dans le cours accoutumé des choses humaines. La conduite, en effet, que nous n'hésitons pas à tenir et que nous tenons invariablement par rapport aux plus minces intérêts, nous la repoussons comme nuisible à notre indépendance, comme humiliante pour notre raison, quand il s'agit de nos intérêts éternels.

Les principes que je viens d'établir et qui nous sont dictés par la saine logique et la prudence la plus vulgaire, je les porte profondément gravés dans mon cœur; ils me servent d'une manière admirable à résoudre beaucoup d'autres difficultés qui se rencontrent dans la religion; ils soutiennent mon esprit dans les redoutables obscurités que j'y découvre et dont je ne puis triompher. Combien n'est pas effrayante, par exemple, la difficulté de concilier la liberté de l'homme avec le

dogme de la prédestination et celui de la prescience divine ? Si l'homme arrête exclusivement sa pensée sur la certitude et l'infailibilité de la science de Dieu, il demeure saisi d'épouvante ; les cheveux se hérissent sur sa tête, quand il songe à l'immutabilité de son destin ; le sang se glace dans ses veines, quand il pense qu'avant de le créer, Dieu savait quel serait son sort éternel. Mais si, réfléchissant encore davantage, il s'élève un instant au-dessus des terreurs et du désespoir qui s'emparaient de son âme, il découvre une source abondante de force et de consolation ; s'il ne perd pas de vue le redoutable mystère, il n'y voit plus un motif d'abattement et de torpeur.

N'es-tu pas libre, se dit-il à lui-même, de faire le bien ou le mal ? Non, tu ne peux douter de la possession de cette liberté précieuse ; la raison et la foi te l'enseignent de concert ; le sens intime et l'expérience te l'attestent également d'une manière si éclatante, que tu n'es pas plus assuré de ton existence que de ta liberté. Il importe peu dès lors que tu ne saches pas comment cette liberté se concilie avec la prescience divine.

Ce mystère que je ne comprends pas, doit-il en quelque chose modifier ma conduite, me rendre moins zélé pour le bien, plus facile à commettre le mal ? Est-il sage, est-il logique de penser que, quoi que je fasse, les prévisions de Dieu se réaliseront toujours, qu'il est inutile par conséquent que je fasse des efforts pour

pratiquer la vertu ? Bien certainement non : et pourquoi ? Parce que ce qui prouve trop ne prouve rien. S'il était permis, en effet, de raisonner de la sorte, il s'ensuivrait que je ne dois pas non plus m'occuper de mes affaires temporelles, car enfin il n'en arrivera que ce que Dieu a prévu ; que pour la même raison, je ne dois ni manger, ni me couvrir, ni marcher avec précaution sur le bord d'un précipice, ni prendre de remèdes dans les maladies, ni me jeter de côté quand un cheval emporté court sur moi, ni sortir d'une maison qui croule, et autres folies du même genre. Vouloir adopter un tel principe de vie, ce serait donc fouler aux pieds le bon sens et se vouer à une mort certaine. Ce principe est dès lors une erreur ; il ne saurait avoir aucune application utile : dès lors aussi ce que j'ai de mieux à faire, c'est de laisser à Dieu ses impénétrables secrets et de me conduire en homme sensé, judicieux et prudent.

C'est là que viennent aboutir la plupart des difficultés qu'on élève contre la religion : considérées à la surface, elles éblouissent nos yeux et troublent notre esprit ; examinées de près, au flambeau du bon sens et de la saine raison, elles s'évanouissent comme de vains fantômes.

Maintenant, voyons s'il ne serait pas possible d'entrer dans les desseins de la Providence par rapport à cette multitude de religions, à ce nombre comme infini de lamentables erreurs qu'elle permet sur la terre. Un

tel mystère ne peut, à mon avis, trouver son explication que dans un autre mystère, celui de la dégradation primitive du genre humain, telle que le christianisme nous l'enseigne. Le péché, et comme conséquence inévitable du péché, les ténèbres de l'entendement et la perversion de la volonté, telle est la formule pour résoudre ce grand problème. Consultez l'histoire : ayez recours à la philosophie : ni l'une ni l'autre ne vous dira rien de satisfaisant, si vous n'admettez d'abord ce fait obscur, mystérieux, incompréhensible, mais moins toutefois, selon le mot profond de Pascal, que l'homme lui-même sans ce fait.

L'homme est un mystère, et la clef de ce mystère, c'est la chute de l'homme dans le péché ; c'est par là que s'expliquent les aberrations étonnantes consignées dans l'histoire du genre humain. Pas d'autre moyen d'expliquer toutes ces calamités morales et tant d'autres qui pèsent sur les malheureux enfants d'Adam. Le dogme en lui-même du péché originel est incompréhensible, cela est vrai ; mais effacez ce dogme, et le monde rentre dans le chaos, et l'histoire de l'humanité n'est plus qu'une hideuse série de calamités sans cause et sans objet ; la vie de l'individu est une lourde chaîne dont le premier anneau se perd dans une nuit impénétrable ; vous ne rencontrez partout que le mal, et le mal sans contrepoids et sans consolation ; toutes les idées d'ordre, de justice, de vérité s'abîment dans votre intelligence ; après avoir nié une création aussi

monstrueuse, vous en venez à la négation même de Dieu.

Posez au contraire comme fondement le dogme de la chute primitive, et l'édifice du monde moral s'élève en quelque sorte de lui-même ; une vive lumière se répand sur toute l'histoire du genre humain ; vous découvrez une raison profonde et d'admirables desseins là où vous n'aperceviez que l'injustice et le hasard : du berceau du monde jusqu'à nos jours, toute la suite des événements déroule à vos yeux comme un magnifique tableau qui vous présente les arrêts d'une justice rigoureuse à côté des œuvres d'une miséricorde infinie ; vous y voyez de toutes parts l'ordre et l'harmonie qui nous initient, autant que le permet notre faiblesse, à la merveilleuse économie du plan divin.

Et maintenant, si vous me demandez pourquoi une partie si considérable du genre humain est assise dans les ténèbres et les ombres de la mort, je vous répondrai que notre premier père voulut être comme Dieu, sachant le bien et le mal ; que son péché s'est transmis à toute sa race, et que l'humanité a été frappée de cet aveuglement en punition de son orgueil héréditaire. Cette calamité, toute grande qu'elle est, n'a pas d'autre source que toutes celles dont nous sommes accablés. Les paroles adressées par le Créateur au malheureux fugitif de sa justice et de sa bonté, ont conservé et conserveront dans toute la suite des siècles un retentissement douloureux dans les annales du monde ;

dans toutes les phases de l'histoire, dans toutes les circonstances de la vie, on voit aisément le terrible reflet de l'épée flamboyante que Dieu mit aux mains du chérubin, à l'entrée du paradis terrestre. La sueur et la mort infligées à nos premiers parents, vous les saisirez partout et toujours et sous toutes les formes; nulle part les choses ne suivent le cours tracé par la raison et la sagesse; sur tous les points de la durée et de l'espace se dresse devant vous le formidable appareil du châtiment et de l'expiation.

Plus on réfléchit sur ces vérités, et plus on les trouve admirables et profondes. *In sudore vultus tui vesceris pane*, tu mangeras ton pain à la sueur de ton visage, dit Dieu à notre premier père; et tous ses descendants ont connu la goût amer de ce pain. Appliquez cette observation à quelque objet que ce soit: pas un qui ne la justifie d'une manière éclatante. *Non in solo pane vivit homo, sed in omni verbo quod procedit de ore Dei*: l'homme ne vit pas seulement de pain, mais il vit encore de toute parole qui sort de la bouche de Dieu. La redoutable sentence ne s'appliquera donc pas uniquement à la nourriture corporelle; elle devra s'étendre à notre aliment spirituel, à tout ce qui touche à notre perfection. L'homme ne réalise aucun progrès, ne fait aucune conquête que par de longs et pénibles efforts; il n'arrive jamais au but de ses désirs qu'après d'immenses fatigues, trop souvent en dehors de la voie; en tout et sous tous les rapports, la terre produit,

au lieu de fruits, des ronces et des épines. Marche-t-il à la découverte d'une vérité, il n'y parvient qu'après avoir donné dans tous les travers et les erreurs les plus grossières. S'agit-il de perfectionner un art, mille travaux, la plupart inutiles, attendent ceux qui s'y dévouent; encore est-ce un bonheur si la troisième ou quatrième génération recueille les fruits des peines et des efforts dépensés pour cet objet. Est-il question d'améliorer l'organisation sociale ou politique, de sanglantes révolutions précèdent toujours la régénération promise; et tout cela le plus souvent pour que les peuples se trouvent, après ces cruelles expériences, dans un état pire que celui dont on prétendait les tirer. Faut-il communiquer aux nations une civilisation nouvelle, un simple progrès dans les arts, c'est avec le fer et le feu qu'on leur inocule de tels principes; des générations entières sont immolées encore une fois pour un bien qui ne profitera que longtemps après aux générations futures.

La carrière du génie est presque toujours semée de revers et d'infortunes, la gloire d'un peuple n'existe qu'à la condition d'être arrosée par des torrents de sang et de larmes; l'exercice de la vertu se poursuit au milieu des obstacles et des amertumes; pas d'héroïsme sans persécution; tout ce qui est beau, grand, sublime, s'acquiert et se conserve au prix des sueurs et des sacrifices. La loi du châtement et de l'expiation est écrite de toutes parts en caractères sanglants, ineffaçables.

Telle est l'histoire de l'homme et de l'humanité : elle est douloureuse assurément, mais authentique, incontestable ; elle a laissé des empreintes éternelles partout où sont passés les enfants d'Adam.

Je ne puis m'expliquer, mon cher ami, pourquoi ce point de vue si frappant n'a pas attiré davantage l'attention des penseurs : je ne comprends les récriminations de la philosophie contre des dogmes religieux qui renferment des harmonies aussi profondes avec l'état actuel de la nature humaine et les fastes de l'univers. La prévarication et la déchéance primitives, voilà, je ne crains point de le redire, le mot du redoutable problème que présente notre destinée ; et si vous rapprochez ce fait primordial de la Rédemption ou réhabilitation opérée par le sang d'un Dieu, vous y verrez les deux pôles du monde moral, le plus magnifique ensemble qui se puisse imaginer ; je me trompe, un plan supérieur à toute conception humaine et qui manifeste au premier aspect son origine divine. Non, ce ne sont pas là des combinaisons élaborées dans la tête d'un homme ; ce n'est pas une intelligence finie qui pouvait créer un plan aussi merveilleux, aussi vaste, où de profonds mystères s'unissant à d'autres mystères non moins profonds, laissent rayonner du fond de leur obscurité redoutable, inaccessible, des torrents de lumière sur toutes les questions que la philosophie a jamais pu soulever touchant la destinée de l'homme.

Telles sont en abrégé les explications que j'avais à

vous donner, mon cher ami, sur la difficulté proposée. Je ne sais si vous serez entièrement satisfait. Quoi qu'il en soit, ce que j'ose affirmer avec toute-la conviction et la sincérité dont mon âme est capable, c'est que, dans toutes les œuvres des philosophes, depuis Platon jusqu'à Cousin, vous ne trouverez rien sur cette question qui puisse contenter un esprit solide, à moins que ce ne soit un emprunt fait à la religion. Ces philosophes eux-mêmes le savent bien ; de temps en temps ils le proclament. Une fois qu'ils ont repoussé la divinité du christianisme, ils ne savent plus où prendre leur point d'appui. Ils entassent système sur système, discours sur discours, pour finir, à moins que leur esprit ne soit d'une trempe exceptionnelle, par renoncer à leur ingrat labeur ; découragés de n'avoir vu surgir à l'horizon aucun trait de lumière, ils se jettent dans ce qu'on a nommé le positivisme, c'est-à-dire que, dégoûtés de la partie la plus noble de leur être, ils ne demandent plus à la vie que des satisfactions matérielles. Si leur âme, au contraire, est réellement née pour la science, si la soif de la vérité les pousse et les soutient, malgré la grandeur de leurs fatigues et l'inanité de leurs efforts, ils subissent un tourment qui dure autant que leur vie ; ils meurent enfin avec le doute dans l'esprit et le désespoir dans le cœur.

En ce moment, rempli, comme vous l'êtes, d'amour pour la philosophie et d'admiration pour les philosophes, enthousiaste de certains noms et de certaines

théories, vous ne comprendrez pas aisément la vérité de mes paroles ; mais un jour elles reviendront à votre esprit, sans attendre pour cela que les cheveux aient blanchi sur votre tête. Non, il ne sera pas nécessaire que la vieillesse, avec son expérience et ses déceptions, vienne vous ouvrir les yeux. Je ne sais si vous les ouvrirez pour reconnaître la vérité de la religion, mais vous les ouvrirez à coup sûr pour voir la futilité, l'impuissance de tous les systèmes philosophiques touchant l'origine, les devoirs et la destinée de l'homme, en deçà comme au delà du tombeau. Que vous dirai-je de plus ? Vous n'aurez pas même besoin d'étudier à fond ces différents systèmes, pour demeurer convaincu de l'incapacité radicale de l'esprit humain abandonné à ses propres ressources, quand il s'agit d'aborder et de résoudre de semblables questions. Dans le vestibule même du temple de la philosophie, vous trouverez le doute et le scepticisme, et si vous pénétrez jusque dans le sanctuaire, vous y verrez l'orgueil dogmatisant avec emphase sur des questions de néant, s'épuisant dans un jeu puéril de paroles creuses et sonores, cherchant à déguiser son ignorance sous la pompe de ses discours, mais écartant surtout avec soin et laissant dans un oubli affecté les questions les plus vitales, celles qui regardent l'homme et Dieu.

Ne vous laissez pas éblouir, mon cher ami, par les magnifiques programmes de la philosophie humaine ; ne vous laissez pas aller surtout à cette confiance aveu-

gle, à cet enthousiasme superstitieux qui s'est maintenant emparé des esprits pour la philosophie allemande; défiez-vous de ses ténébreux mystères; ne prenez pas pour un savoir profond l'obscurité de son langage. N'oublions donc pas si facilement que la clarté est le caractère propre de la vérité; sachons nous tenir en garde contre des systèmes qui n'osent pas se produire au grand jour. Ces philosophes si vantés qui s'entourent de ténèbres et s'enfoncent comme de sombres mineurs dans les entrailles de la terre pour y suivre le riche filon de la vérité, devraient bien nous dévoiler l'inappréciable trésor qu'ils ont recueilli ! Depuis quand l'or et les diamants craignent-ils la lumière ?

Une autre fois, si l'occasion s'en présente, nous reviendrons sur cet intéressant sujet.

Recevez, en attendant, l'expression, etc.

TROISIÈME LETTRE.

De l'éternité des peines.

Quand j'ai vu, d'après votre dernière lettre, qu'il nous serait possible de poursuivre une discussion grave et sérieuse en matière de religion, une douce joie s'est répandue dans mon cœur, mais ce qui a rendu cette joie beaucoup plus vive, c'est l'assurance que vous me donnez, mon cher ami, que votre esprit n'en est point venu au point de douter de l'existence de Dieu. Ceci nous présente un terrain commun; nous n'eussions jamais pu discuter, sans être préalablement d'accord sur cette vérité fondamentale. Ce n'est pas sans motif que j'ai désiré connaître les idées que vous professiez en ce point. Je ne puis, en effet, oublier ce qui m'arriva dans une circonstance avec un autre sceptique dont je croyais être en droit de suspecter les convictions ou tout au moins la manière de voir touchant l'existence et les attributs de la divinité. La réponse qu'il fit à certaines questions que je crus devoir lui poser à cet égard eût été vraiment risible, si par malheur elle n'avait été sacrilège. Comme je lui faisais observer qu'il était nécessaire, avant toute dis-

cussion, de bien nous entendre en ce point, il me répondit, avec le plus grand aplomb et la plus parfaite sérénité du monde : Je présume que nous pouvons passer outre ; il importe peu de savoir si Dieu est une chose distincte de la nature, ou s'il n'est que la nature même ! Voilà cependant jusqu'où peut aller une intelligence faussée par l'impiété de notre époque ! Et l'homme dont je vous parle ne manquait, je vous assure, ni d'instruction, ni de talent. Je me félicite donc, mon cher ami, d'avoir eu le courage de vous communiquer mes craintes à cet égard, et je suis d'autant plus heureux d'avoir tenu cette conduite, qu'elle vous a fourni l'occasion de vous expliquer sur ce point de manière à prouver la rectitude de votre esprit et combien j'ai raison d'espérer que mes efforts ne seront pas inutiles. J'ai relu cent fois, toujours avec un plaisir nouveau, le remarquable passage de votre dernière lettre, où vous exposez vos vues et vos sentiments touchant cette vérité fondamentale. Souffrez que je le reproduise ici et que je le recommande à votre attention comme si c'était la pensée d'un autre.

« Je ne me suis jamais mis l'esprit à la torture pour
« trouver des preuves de l'existence de Dieu. Que
« l'histoire, la physique et la métaphysique renfer-
« ment à cet égard des trésors d'arguments, en vérité
« je ne m'en occupe guère, j'avoue, sans aucun dé-
« tour, que pour ma conviction à moi, il ne faut nul-
« lement tout cet appareil scientifique. Je tire tout sim-

« plement ma montre, et quand je considère son ingé-
« nieux mécanisme, la régularité de son mouvement,
« le rapport des moyens avec le but, le plus grand phi-
« losophe du monde ne parviendrait pas à me persua-
« der que c'est là le résultat du hasard, que cette
« montre s'est faite sans l'intelligence et le travail
« d'un ouvrier. Or, l'univers est, à n'en pas douter, un
« mécanisme mille fois plus difficile et plus merveil-
« leux, à plus forte raison, par conséquent, prouve-t-
« il l'existence de son auteur. Les athées me parlent
« de combinaisons fortuites, de lois nécessaires, d'atô-
« mes, de nature, et de je ne sais plus combien de
« choses semblables; j'en demande bien pardon à ces
« grands esprits, mais ce sont là autant de mots qui
« ne signifient rien. »

Volontiers je laisse de côté, dans ce moment, ces longs ouvrages où l'on discute alternativement la valeur des deux systèmes opposés, concernant l'existence de Dieu; ces paroles aussi simples que profondes valent à mes yeux tout un volume d'excellents arguments.

Pour en venir maintenant à la question dont vous me parlez dans votre lettre, je vous dirai franchement et tout d'abord que je vous remercie d'avoir transporté dès le commencement notre discussion sur le dogme de l'éternité des peines; je ne pensais pas, à vrai dire, que vous engageriez le combat de ce côté. J'en demande pardon à votre courage, mais je crois que la peur de

l'enfer y est bien pour quelque chose. Cette peur n'est pas, après tout, si difficile à comprendre : l'affaire est de la dernière importance. D'ici à peu d'années nous saurons par notre propre expérience ce qu'il en est de ce point capital ; et vous avez bien raison de dire qu'il est par trop malheureux de se tromper en pareille matière.

Je n'ai aucune peine à traiter un semblable sujet dès le commencement de nos discussions religieuses ; mais je veux vous faire remarquer, en passant, que ce n'est pas là l'ordre le plus propre à favoriser l'exposition de nos dogmes. La doctrine catholique forme un ensemble si parfait, chacune de ses parties s'enchaîne tellement aux autres, qu'on ne peut en renverser une sans porter atteinte à l'édifice tout entier. Admettez au contraire quelques points capitaux de cette même doctrine, et vous serez obligé de les embrasser tous. Il arrive le plus souvent que les ennemis de la religion prennent pour but de leurs attaques un point en particulier, l'isolant avec soin de tous les autres, et puis ils accumulent sur ce point unique toutes les difficultés qui résultent, dans de telles conditions, de la faiblesse même de l'entendement humain. Voilà qui est incompréhensible, s'écrient-ils ; la religion qui enseigne ces choses ne saurait être vraie ! Comme si les catholiques disaient que tout dans la religion est à la portée de l'homme ; comme si nous cessions jamais de répéter qu'il existe un grand nombre de vérités inaccessibles à notre intelligence.

Quand nous entendons ou lisons la relation d'un fait, d'un phénomène quelconque, nous nous informons, avant tout, des titres que le narrateur peut avoir à notre confiance; ces titres une fois établis, pour étrange que la chose soit, nous ne songeons pas même à la révoquer en doute. Avant qu'on eût fait le tour du monde, bien peu d'esprits pouvaient comprendre qu'un vaisseau qui avait fait voile vers l'occident revînt par l'orient à son point de départ. Mais cela suffisait-il pour repousser la narration des hardis compagnons de Magellan? Si quelqu'un de nos aïeux, secouant tout à coup la poussière du tombeau, entendait raconter les merveilles de l'industrie moderne chez les peuples civilisés, serait-il, par hasard, dans l'obligation de discuter à fond chaque partie de ce récit, de se rendre compte des mécanismes les plus compliqués, des forces qui les font mouvoir, des différents objets qu'ils produisent? Et s'il ne pouvait y parvenir, serait-il en droit de nier l'existence de toutes ces choses, par la raison qu'il ne les comprend pas? Assurément non. Pour agir d'une manière rationnelle et sensée, il devrait seulement s'assurer de la véracité des témoins qui lui parlent, voir s'ils n'ont pas été trompés ou s'ils n'ont pas intérêt à le tromper lui-même; puis, s'il ne découvrirait rien de semblable, il ne pourrait, sans témérité, sans folie même, refuser son assentiment au récit qui lui est fait, pour incompréhensible, pour impossible qu'il pût lui sembler.

C'est ainsi qu'il faut également procéder quand il s'agit de matières religieuses : ce qu'il faut examiner, c'est, en premier lieu, s'il existe une révélation ; c'est, en second lieu, si l'Église n'est pas la dépositaire des idées révélées. Ce double fondement une fois posé, qu'importe que tel ou tel dogme semble plus ou moins plausible à notre débile raison ? Qu'importe que cette raison humaine soit plus ou moins humiliée de ne pouvoir comprendre ces dogmes ? Existe-t-il une révélation ? La vérité dont il s'agit est-elle révélée ? Y a-t-il un juge compétent pour décider la question ? Comment ce juge la décide-t-il en effet ? Voilà ce qu'il faut se demander, voilà l'ordre logique et naturel des idées, voilà l'unique marche à suivre pour s'éclairer sur de semblables matières : on ne saurait se lancer dans une autre voie sans s'exposer à une perte de temps considérable, à de pénibles divagations, à des disputes interminables et stériles.

En vous présentant ces observations, je n'ai nullement la pensée de fuir une discussion franche et directe, mais il n'est pas hors de propos de les avoir émises ; il sera parfois nécessaire de se les rappeler. J'aborde maintenant le point essentiel de la discussion. Vous me dites dans votre lettre que vous ne sauriez en aucune façon accepter comme une doctrine sérieuse ce que les prédicateurs nous racontent des peines de l'enfer ; que plus d'une fois vous avez entendu des discours où l'horrible touchait au ridicule. Je me réserve

de vous dire plus loin des choses vraiment curieuses touchant ces prétendues horreurs ; pour le moment, ne sachant pas d'ailleurs d'une manière précise quels sont les motifs de plainte que vous avez à cet égard, je me contenterai de vous faire observer que le dogme catholique n'a rien de commun avec telle ou telle improvisation d'un prêtre en particulier.

L'Église enseigne tout simplement que ceux qui meurent dans un mauvais état de conscience, c'est-à-dire avec un péché grave, seront punis d'un supplice qui n'aura pas de fin. Voilà le dogme ; ce qu'on peut ajouter sur la nature de ce supplice, sur ses degrés et son étendue, n'appartient plus à la foi, et l'on ne doit y voir que des questions où chacun est libre d'opiner dans son sens, sans que la foi catholique en souffre aucune atteinte. Ce que nous savons, à coup sûr, puisque les Écritures s'en expliquent d'une manière formelle, c'est que la punition des méchants sera vraiment horrible. A quoi bon pousser la curiosité plus loin ? Supplices terribles et sans fin ! Est-ce que cette idée ne suffit pas à satisfaire notre curiosité, à nous éloigner sur ce redoutable objet de toute question inutile ?

Comment est-il possible, direz-vous, qu'un Dieu infiniment bon châtie sa créature avec tant de rigueur ? Comment serait-il possible, vous dirai-je, qu'un Dieu infiniment juste ne nous châtiât pas avec cette rigueur, après nous avoir appelés avec tant d'instance et

par tant de moyens au bonheur qu'il nous prépare? Quand l'homme pèche contre Dieu, c'est la créature qui fait outrage au Créateur, un être borné qui s'élève contre l'Être infini ; ce désordre réclame par là même un châtement en quelque sorte infini. Dans l'ordre de la justice humaine, un attentat est plus ou moins criminel suivant le rang et la dignité de la personne offensée. De quelle horreur n'est pas l'objet l'enfant qui porte une main parricide sur les auteurs de ses jours ? Quelle action plus noire que celle d'outrager un bienfaiteur, dans l'instant même où sa main nous comble de bienfaits? Faisons l'application de ces idées : dans l'offense que l'homme fait à Dieu, à côté de la rébellion du néant contre l'Être infini, il y a l'ingratitude d'un fils à l'égard de son père, la révolte d'un sujet contre le Maître suprême, d'une faible créature contre le souverain dominateur de la terre et du ciel. Que de circonstances réunies pour rendre ce crime plus affreux et par conséquent le châtement plus terrible ?

Un simple attentat contre la vie ou même la propriété d'un de nos semblables est puni de mort par les lois humaines : en appliquant le plus grand châtement qui puisse exister dans ce monde, on s'efforce en quelque sorte d'atteindre à l'infini, puisque ce châtement a pour effet de priver le supplicié de tous les biens qui sont au pouvoir des hommes, et cela pour toujours. Pourquoi le juge suprême ne pourrait-il châtier une

conduite mille fois plus criminelle par un supplice éternel ? Et qu'on le remarque bien, la justice humaine ne se laisse pas désarmer par le repentir ; le crime une fois commis, la punition en est la conséquence inévitable ; il ne suffit nullement que le criminel ait changé de sentiments et de vie. Dieu ne demande au contraire qu'un cœur contrit et humilié ; il ne veut pas la mort du pécheur, il veut plutôt que le pécheur se convertisse et qu'il vive ; il ne fait jamais tomber sur lui le coup fatal sans avoir auparavant placé devant ses yeux la vie et la mort, sans lui avoir donné le temps de choisir, sans lui avoir tendu une main secourable pour l'éloigner du bord du précipice. A qui l'homme pourra-t-il s'en prendre après cela de son malheur, si ce n'est à lui-même ? Qu'y a-t-il de repoussant ou de barbare dans de semblables idées ? Rien de plus facile que de faire illusion à de faibles esprits en prononçant avec emphase des mots pompeux, en faisant contraster l'éternité des peines et la miséricorde infinie ; mais qu'on aille au fond de tout cela, qu'on examine bien toutes les circonstances, et l'on verra disparaître comme la fumée les vaines difficultés accumulées à plaisir autour des notions les plus simples.

Le secret des sophistes est de ne présenter les choses que d'un côté, de rapprocher tout à coup des idées qui semblent contradictoires, afin qu'on ne puisse faire attention à celles qui les enchaînent et les unissent. Il est à remarquer que les plus célèbres ennemis

du christianisme résolvent presque toujours les questions les plus graves et les plus compliquées avec une saillie d'esprit ou une phrase sentimentale. Or, comme tout objet présente des aspects différents, on comprend sans peine qu'un esprit ingénieux et brillant fasse jaillir du choc de deux idées des étincelles capables d'éblouir les yeux des lecteurs déjà prévenus en faveur de l'écrivain ; et si l'on trouve le moyen de mettre le cœur dans l'intérêt du sophisme, rien n'est plus aisé dès lors que de ruiner dans une âme imprudente les croyances les plus fortes et les doctrines les mieux cimentées.

Et puisque j'en suis à ce faux et dangereux sentimentalisme, je veux faire justice de cet étrange abus qui consiste à s'adresser uniquement au cœur, quand on devrait surtout parler à l'intelligence. Ainsi, pour nous renfermer dans l'objet actuel de notre discussion, quel est le cœur sensible qui tienne au spectacle d'un malheureux plongé dans un supplice éternel ? On a dit que les grandes pensées viennent du cœur, mais en cela, comme dans toutes les sentences trop générales, il y a du faux et du vrai. S'il est vrai de dire en effet que le sentiment est un puissant auxiliaire pour comprendre à fond certaines pensées, il est également vrai qu'il ne faut pas aveuglément prendre le sentiment pour guide, ni le laisser dominer au détriment des éternels principes de la raison. Les droits et les devoirs réciproques des pères et des enfants, du mari et

de la femme, les relations qui constituent la famille ne seront pas, je le veux, aussi parfaitement compris si l'on se borne à les étudier au flambeau d'une froide analyse, si l'on ne consulte les généreuses inspirations du cœur ; mais il faut dire aussi que les vrais principes de la morale seront renversés, que le désordre pénétrera bientôt dans le sein de la famille, si, laissant de côté les lumières d'une droite raison, nous nous laissons emporter à toute l'impétuosité de nos sentiments.

Ou je me trompe fort, ou c'est là une des sources les plus fécondes des erreurs de notre temps. Si l'on veut bien observer les choses de près, on verra que l'esprit humain traverse une période dont le caractère spécial est le développement simultanément de toutes ses facultés. Elles en souffrent peut-être sous certains rapports, par la raison que chacune d'elles absorbe une grande partie des forces et de l'énergie qui, dans d'autres circonstances, se fussent concentrées sur quelques-unes en particulier ; mais celle qui gagne indubitablement à la nouvelle marche des choses, c'est le sentiment, si du moins on fait abstraction de ce qu'il a de généreux et d'élevé, pour le considérer comme un plaisir égoïste. Dans la littérature, par exemple, ce n'est ni l'imagination ni le raisonnement qui prévalent aujourd'hui, c'est le sentiment dans ses impressions les plus insolites et les plus extravagantes, et s'il appelle à son secours la raison et la fantaisie, ce n'est jamais à titre

d'honorables auxiliaires, mais bien comme des instruments et des esclaves.

Il résulte de là que la philosophie elle-même se ressent de cette maladie, et que les grands principes de la morale éternelle ne sortent le plus souvent de sa bouche qu'altérés et affaiblis. Cette sorte de mollesse générale aspire à diviniser le plaisir, trouve une excuse aux actions les plus perverses, ne voit plus qu'une faiblesse dans les délits les plus honteux, un oubli dans un calcul infâme, une folie dans le crime. Son unique but est d'éloigner du monde toute pensée grave et sévère, d'éteindre le remords dans le cœur humain, de ne plus laisser aux hommes qu'une divinité, le plaisir ; une loi, l'égoïsme.

Vous comprenez aisément, mon cher ami, que la croyance de l'enfer ne s'accorde guère avec cet état d'indulgence universelle et d'atonie morale. Mais les erreurs où les hommes se laissent aller ne nuisent en rien à la réalité des choses. Il est évident que si l'enfer existait du temps de nos pères, il existe encore de notre temps. Le fait reste le même ; ni les fortes croyances de nos aïeux n'ajoutaient rien à la vérité, ni l'affaiblissement de nos idées et de nos caractères ne saurait l'amoinrir. Quand l'homme aura dépouillé son enveloppe mortelle, il se trouvera face à face avec son juge souverain, et le monde ne sera pas là pour le défendre.

Ces réflexions sur le rapport qu'on peut saisir entre

le développement de l'esprit humain dans notre siècle et les idées qui se sont répandues sur l'éternité des peines, peuvent aisément être appliquées à une foule d'autres objets du même genre. L'homme a cru pouvoir modifier et changer les lois divines, à peu près comme il change et modifie les législations humaines : il a voulu ployer les arrêts du souverain Juge à ce système d'indulgence et de douceur maintenant introduit dans les jugements prononcés par les tribunaux de la terre. Tout l'ensemble de nos lois criminelles tend évidemment à diminuer les supplices, à les rendre moins afflictifs et moins honteux, à les dépouiller, autant que possible, de tout ce qu'ils ont de plus repoussant pour la nature. Qui que nous soyons, nous avons tous été plus ou moins frappés de cette tendance, nous l'avons plus ou moins partagée. La peine de mort, les galères, tout ce qui entraîne une idée infamante, nous inspire une répulsion bien difficile à vaincre. Il faut tous les raisonnements de la philosophie et tous les conseils de la prudence pour maintenir quelques dispositions rigoureuses dans le code criminel.

Loin de moi la pensée de m'opposer à cette tendance dans ce qu'elle a de bon, et plût au ciel que la société n'eût plus besoin dès aujourd'hui, pour protéger son existence, de répandre une seule goutte de sang, ni de faire verser une larme ! Mais je voudrais aussi qu'on n'abusât pas de ce sentiment exagéré que nous inspirent les coupables ; je voudrais qu'on ne fermât pas les

yeux sur l'alliage impur qui se cache sous le nom de philanthropie ; je voudrais enfin qu'on ne perdît pas de vue que l'humanité bien comprise est quelque chose de noble et d'élevé , qu'elle n'a rien de commun avec cette sensibilité égoïste et pusillanime qui ne nous permet pas de voir les souffrances des autres, parce qu'elles agissent trop douloureusement sur nos nerfs. Telle personne se sent évanouir à la vue d'un malheureux et n'ouvre jamais la main pour lui faire l'aumône. Que sont en pareil cas la sensibilité et l'humanité ? La première, un simple effet de l'organisation ; la seconde, un pur égoïsme.

Mais Dieu ne voit pas les choses avec les yeux de l'homme, et ses immuables décrets ne ressemblent en rien aux éclairs incertains de notre faible raison. Rien n'est plus opposé à l'idée que nous devons nous faire d'un être éternel et infini, rien de plus injurieux pour la sagesse incréée que de vouloir ployer ses volontés à nos caprices. Notre siècle est tellement porté à pallier le crime, à s'attendrir sur le criminel, qu'il ne garde presque plus de pitié pour la victime, et de grand cœur il renoncerait à venger celle-ci pour épargner à celui-là le châtement qu'il n'a que trop bien mérité. Qu'on accuse tant qu'on voudra de barbarie et de cruauté le dogme de l'éternité des peines ; qu'on dise qu'un tel supplice ne saurait s'accorder avec la miséricorde infinie, nous dirons à notre tour qu'il faut renoncer à toute idée de justice divine, comme à tout ordre dans

l'univers, si l'enfer n'existe pas ; nous dirons que le monde serait uniquement le jouet du hasard, que dans la plupart des événements éclaterait une injustice criante et palpable, s'il n'y avait pas un Dieu armé de peines éternelles, un Dieu qui attend par-delà le tombeau des coupables trop souvent épargnés sur la terre, trop souvent heureux par leurs forfaits, pour leur demander éternellement raison de leur infatigable perversité durant le cours de la vie présente.

Eh quoi ! ne voyons-nous pas à chaque instant l'injustice, orgueilleuse et triomphante, insulter à l'orphelin dépouillé, au vieillard infirme, à la veuve sans défense, au pauvre couvert de haillons et dévoré par la faim ; ne le voyons-nous pas irriter, par sa dissipation et son luxe, l'indigence et la douleur des malheureux dépouillés par ses artifices ou ses violences ? N'avons-nous jamais rencontré des pères sans entrailles, dont les vices ruineux plongent dans le désespoir la famille dont Dieu les avait établis les chefs, précipitent dans la tombe une femme vertueuse, abrègent leurs propres jours, et laissent des enfants dans la plus profonde misère, ne leur léguant pour tout héritage que le funeste souvenir de leurs excès et de leurs scandales ? Est-il également si rare de voir des enfants dénaturés insultant aux cheveux blancs d'un père et d'une mère, les couvrant de honte et de deuil, abandonnant à toutes les horreurs de la misère les auteurs de leurs jours, et les entraînant à la mort par leurs désordres et leur

barbarie ? Que dirons-nous encore de ces infâmes séducteurs qui, déguisant parfois les plus ignobles instincts sous les intentions les plus généreuses, portent le déshonneur dans les familles, déploient un art infernal à tromper l'innocence et détruire la vertu, et puis jettent à toutes les angoisses de l'opprobre et du désespoir les malheureuses victimes de leurs passions ? L'ambition, la cupidité, la fraude, la trahison, la calomnie et tant d'autres vices, presque toujours impunis sur la terre, comment seront-ils jamais l'objet d'une vengeance méritée ou d'une réparation quelconque, sans le dogme d'une autre vie ? Quoi ! il n'y aurait pas un Dieu qui répare l'outrage fait à sa propre justice ! Et quand ce que les hommes appellent de ce nom est si faible, si borné, si aveugle, et souvent si corrompu, il n'y aurait pas au ciel une oreille éternellement attentive aux gémissements de l'opprimé, un œil incessamment ouvert sur les manœuvres de l'opresseur !. ...

Non, il n'est pas vrai de dire que le coupable éprouve, dès cette vie, le juste châtement de ses désordres. Il n'est pas sans doute à l'abri des atteintes du remords ; il voit s'accroître de jour en jour les infirmités, les embarras, les flétrissures, suite naturelle de ses excès ; trop souvent, toutefois, il trouve le moyen d'éluder en partie ces funestes conséquences, d'adoucir considérablement la pointe acérée du remords, d'imposer silence à l'opinion, de transformer souvent en une sorte de triomphe les difficultés, en apparence insurmontables,

suscitées par les désordres de sa vie. Et du reste, que sont les peines du méchant en comparaison de celles que doit souffrir l'homme juste ? Sa vertu ne le met pas à l'abri des infirmités, de l'indigence, des calomnies, de l'injustice ; le plus souvent même, la persécution s'attache à la vertu, et les angoisses de l'âme, les obscurités, les amertumes intérieures ne lui sont pas épargnées : à l'exemple du divin Maître, l'homme vertueux traîne dans le chemin de la vie le lourd fardeau de la croix ; s'il est vraiment patient, c'est-à-dire, profondément chrétien, il rend sans doute plus tolérables les douleurs auxquelles il est condamné, mais il ne laisse pas que de les sentir avec force et beaucoup plus quelquefois que l'homme blasé par le crime. Sans les peines et les récompenses d'une autre vie, que devient donc la justice ? Que devient la Providence ? Où est l'aiguillon de la vertu ? Où est le frein du vice ?

Vous me demandez si je comprends parfaitement quel est l'objet que Dieu peut se proposer en donnant aux supplices des méchants une durée éternelle ; vous allez même jusqu'à soutenir que la raison ne saurait y voir une légitime satisfaction donnée à la justice divine, un moyen d'éloigner l'homme du péché. « Vous n'avez
« jamais pu concevoir, me dites-vous, sur le premier
« point, la raison d'une peine aussi rigoureuse, et lors
« même que j'entrevois le rapport qu'on peut établir
« entre l'éternité des peines et ce caractère de malice
« infinie dont se trouve empreint le désordre puni d'un

« tel châtement, il reste toujours dans mon intelligence
« des obscurités qu'il m'est impossible d'éclaircir. »
Vous seriez dans une grande erreur, mon cher ami, si
vous pensiez que les autres n'éprouvent pas la même
chose. On sait à quel point l'entendement humain est
fragile et vacillant, sitôt qu'il touche aux limites de
l'infini.

Pour ce qui me regarde, je ne crains pas de vous
avouer que ces vérités ne m'apparaissent pas non plus
avec une clarté parfaite, et que, bien que je les croie
d'une foi pleine et entière, je ne me flatte pas de les
voir avec cette évidence qui s'applique à certaines véri-
tés de l'ordre naturel. Et cependant, loin de me laisser
décourager par ces ombres qui tiennent en même
temps à la faiblesse de notre intelligence et à la subli-
mité de semblables objets, j'ai souvent été frappé de
cette considération, que si je devais pour cela refuser
mon assentiment aux vérités surnaturelles, je ne pour-
rais logiquement le donner à d'autres vérités purement
humaines, et dont il me serait néanmoins impossible
de douter. Je suis certain de la création, par exemple,
non-seulement par ce que m'enseigne la révélation,
mais encore par ce que me dicte la raison naturelle ;
et quand je médite cette vérité, quand je veux me faire
une idée claire et distincte de cet acte créateur par le-
quel Dieu dit : *Que la lumière se fasse, et la lumière
fut faite*, je sens que mon esprit se trouble et qu'il ne
peut saisir d'une manière assurée ce passage du néant

à l'être. Je suis certain, et vous l'êtes comme moi, de l'existence de Dieu, de sa toute-puissance, de son éternité, de son immensité, de tous ses attributs; mais avons-nous une notion bien précise et bien nette du sens renfermé dans ces mots? Assurément non. Lisez même ce que les plus grands philosophes, ce que les théologiens les plus profonds ont écrit là-dessus, et vous verrez qu'ils souffraient tous plus ou moins du mal qui nous afflige.

Si je pouvais m'appesantir davantage sur ces réflexions, il me serait trop facile de montrer la faiblesse de notre entendement jusque dans les choses naturelles et physiques; mais je ne pourrais m'engager dans le domaine des sciences sans m'exposer à perdre de vue mon objet. Je ne doute pas, d'ailleurs, que les observations déjà présentées ne suffisent pour montrer qu'un esprit solide ne doit pas abandonner des vérités établies à cause des obscurités qu'il y trouve. Du moment, en effet, où une chose nous est prouvée par le genre de certitude qui lui convient, si nous étions en droit de la révoquer en doute par cela seul qu'il y reste des difficultés et des ombres, plus rien ne demeurerait debout dans l'esprit humain.

Il n'est pas beaucoup de questions où l'on puisse donner des raisons plus convaincantes que celles dont on appuie l'éternité des peines. De quelque manière que vous jugiez mes réflexions à ce sujet, vous ne sauriez du moins prétendre qu'elles tombent devant une diffi-

culté qui ne repose sur aucun solide raisonnement et se puise tout entière dans un sentimentalisme outré. Il ne me reste plus qu'à vous rappeler qu'il ne s'agit pas de savoir si notre entendement peut comprendre avec une clarté parfaite le dogme de l'enfer, mais bien s'il est possible de vérifier que ce dogme repose sur d'inébranlables fondements, et si ses défenseurs prouvent d'une manière évidente qu'il est révélé de Dieu. A quoi nous servirait le plus ou moins de pénétration que nous aurions montré dans cette connaissance, si elle ne nous servait pas à fuir ces châtiments terribles ? Quant à ce qui regarde le second point indiqué dans votre lettre, je ne suis pas d'avis qu'un châtiment limité dans sa durée pût faire sur l'esprit des hommes une impression suffisante, ni qu'il exercât sur leur vie une égale influence. Votre opinion est qu'un châtiment dont la durée et l'intensité seraient très-considérables, suffirait pour mettre un frein aux passions des hommes, pour opposer une digue à leurs mauvais penchants. Ce serait là renverser de fond en comble le raisonnement que nous donnons à l'appui de l'enfer, en le montrant comme la sauvegarde des mœurs. Permettez-moi de vous dire que vous n'avez pas assez réfléchi sur ce sujet, qui peut-être est demeuré jusqu'ici trop étranger à vos préoccupations. S'il est vrai que la pensée d'un grand tourment nous épouvante et nous atterre, quand il s'agit de le souffrir dans cette vie, il n'en est plus de même et cette pensée ne nous cause plus

qu'une légère impression, quand le même tourment est renvoyé à la vie future. Je donnerai deux preuves de cette vérité : l'une expérimentale et l'autre scientifique.

Le dogme du purgatoire emporte bien certainement une idée terrible ; les livres de piété, aussi bien que les prédicateurs, ne cessent de nous représenter ce lieu d'expiation sous les couleurs les plus effrayantes. Les fidèles sont pénétrés de cette pensée ; ils l'entendent développer avec autant d'émotion que de foi ; ils prient pour ceux de leurs parents ou de leurs amis qui pourraient être retenus dans le purgatoire. Eh bien ! disons-le franchement, quelle est la terreur que le purgatoire leur inspire ? Serait-ce là, je le demande, une digue assez forte contre le torrent des passions ? Chacun de nous trouve la réponse à cette question dans son expérience personnelle, sans recourir à ce que nous apprend à cet égard le spectacle du monde. Les peines que la religion nous découvre dans ce lieu d'expiation sont terribles, qui peut en douter ? Elles peuvent être d'une durée qui effraie l'imagination ; cela n'est pas moins certain : l'âme ne devra sortir de cette prison qu'après avoir payé jusqu'à la dernière obole. Mais ce supplice doit avoir une fin, nous le savons ; et cette considération nous suffit bien souvent pour que, placés dans l'alternative d'avoir à souffrir ou de longs tourments dans l'autre vie, ou une légère incommodité dans la vie présente, nous préférerions éviter ce dernier mal, au risque d'encourir le premier, ou même avec la certitude d'avoir à le subir.

La raison confirme ce que nous apprenons de l'expérience, en nous faisant remonter à la cause des faits ; il suffit pour cela de jeter un simple coup d'œil sur la nature humaine. Tant que nous vivons sur cette terre, notre âme, unie à un corps, reçoit à chaque instant les impressions que les sens lui transmettent. Elle possède, il est vrai, certaines facultés qui l'élèvent, par leur propre nature, au-dessus de ce qui est visible et corporel, des facultés qui sont guidées par d'autres principes, s'exercent sur de plus nobles objets et résident, s'il est permis de le dire, dans une sphère où ne sauraient atteindre, par eux-mêmes, les grossiers accidents de ce monde matériel. Sans méconnaître, toutefois, la noblesse de ces facultés ni la sublimité qu'elles impriment à notre être, il faut bien avouer qu'elles subissent trop souvent l'influence de la partie inférieure, qu'elles descendent de leur élévation pour obéir comme des esclaves, quand le ciel les avait investies d'une sublime royauté. Si les choses ne sont pas tout à fait poussées à ce degré d'humiliation, il arrive, du moins dans bien des circonstances, que ces facultés supérieures demeurent comme engourdies et ne font plus sentir leur action ; de telle sorte que l'entendement ne voit plus que dans le vague et comme dans un lointain sans bornes les vérités qui devraient être son aliment essentiel, et que la volonté ne se porte plus vers son plus noble objet qu'avec insouciance et torpeur.

Nous avons sans doute un enfer à craindre, un ciel à espérer ; mais tout cela pour une autre vie, pour une

époque selon nous fort éloignée. Ces choses, d'ailleurs, appartiennent à un ordre d'idées dont nous nous éloignons avec complaisance ; elles sont d'un monde auquel nous croyons, à la vérité, mais qui n'agit pas sur nous d'une manière immédiate et sensible ; et de là vient que nous avons besoin de nous recueillir, de nous faire violence pour bien comprendre et sentir l'immense intérêt dont ces vérités sont pour nous, et l'étrange futilité des choses qui nous environnent. Et cependant qu'une de ces choses terrestres vienne à frapper notre imagination, à émouvoir notre cœur, soit par l'impression de la crainte, soit par l'attrait du plaisir, et le monde à venir disparaît à nos yeux, comme une perspective éloignée s'efface à l'horizon ; l'entendement retombe dans ses ténèbres et la volonté dans sa langueur ; et si l'une ou l'autre de ces puissances se réveille un instant de son léthargique sommeil, ce sera le plus souvent pour aider aux funestes entraînements qui nous dominent.

L'homme ne se laisse ordinairement gouverner que par les impressions du moment ; au présent il sacrifie l'avenir, et quand il balance dans son esprit les avantages et les inconvénients d'une résolution à prendre, l'éloignement ou la proximité de ces inconvénients et de ces avantages est presque toujours la raison déterminante qui le fait agir. Comment ce phénomène ne se produirait-il pas dans les intérêts de la vie future, quand il est si commun dans les affaires de la vie présente ? Ne voit-on pas chaque jour un nombre comme infini d'hommes

qui sacrifient leurs richesses, leur honneur, leur santé, leur vie même au plaisir d'un moment? Et pourquoi cela? Par la raison surtout que le plaisir est actuel et que les maux sont placés à distance; l'homme trouve ainsi le moyen de se persuader qu'il pourra les éviter, ou bien, sans autre raisonnement, il s'y précipite en aveugle.

Il est aisé d'inférer de là que la crainte d'une peine temporelle, quelque longue qu'on veuille la supposer, ne suffirait jamais à produire un effet semblable à celui qui résulte de la crainte d'un châtement éternel. Non, il n'en est pas ainsi, et l'on peut affirmer au contraire que, si l'on venait à séparer l'idée d'éternité de celle de châtement dans la vie future, ce châtement perdrait aussitôt la plus grande partie de l'horreur qu'il inspire; et, comme il s'adresse aux hommes dont les bons sentiments sont le plus altérés, il aurait encore moins d'efficacité que les peines du Purgatoire. Pour que les tourments du monde à venir nous impriment une terreur capable de contenir nos mauvais penchants, nos inclinations dépravées, il faut qu'ils soient revêtus d'un caractère formidable, effrayant, de sorte que la seule pensée de ces tourments, en se présentant parfois à notre esprit, lui fasse éprouver un saisissement qui le poursuive jusque dans les distractions et les dissipations de la vie, comme le son lugubre de l'airain qui retentit et se prolonge, longtemps même après le coup dont l'instrument a été frappé.

Je ne terminerai pas cette lettre, mon cher ami, sans résoudre une objection à laquelle vous attachez, ce semble, une certaine valeur, puisque vous ajoutez : « Quoi-
« que ce ne soit là qu'une conjecture, on ne saurait nier
« qu'elle n'ait quelque chose de frappant, de très-philos-
« ophique et peut-être même de fondé. » Cette objec-
tion consiste à voir dans le dogme de l'enfer une sorte
de formule destinée à rendre la pensée d'intolérance et
de rigueur qui préside à toute l'économie de l'Église ca-
tholique. Permettez-moi de reproduire vos propres ex-
pressions, afin d'éviter tout danger de malentendu :
« On le voit, le but était de renfermer dans un cercle de
« fer l'esprit et le cœur de l'homme, pour mieux les as-
« souplir au joug. Or, il n'existait dans l'ordre des cho-
« ses humaines aucun ressort assez puissant pour con-
« duire à ce but, et l'on a fait intervenir alors la justice
« de Dieu. Ne pourrait-on pas dire que les ministres de
« la religion, peut-être plus trompés que trompeurs, ont
« eu recours, pour mener à bout une difficile entreprise,
« pour résoudre une situation compliquée, au moyen
« connu des poètes : *Deus ex machina* ? Ou je me
« trompe fort, ou dans ce Dieu vengeur, dans ce juge
« inexorable, on voit percer le prêtre catholique avec
« son inflexible sévérité. »

Vous ne vous montrez pas trop doux vous-même dans votre langage, avouez-le, mon cher ami ; et quelque sévère que le mien doive vous sembler, j'ajoute, sans crainte de me tromper, que bien loin de trouver là votre

philosophie ordinaire, votre esprit d'observation et de sagesse élevée, j'y vois les traces évidentes des préventions et de la légèreté d'un siècle beaucoup plus éloigné de nous par le progrès des idées que par la marche du temps. Votre observation tombe à faux parce qu'elle suppose que le dogme de l'éternité des peines appartient exclusivement aux catholiques, quand il est également professé par les communions dissidentes, ajoutons : et par toutes les religions de l'univers. Et c'est en ce dernier point que vous laissez éclater la légèreté dont je vous parle ; il est imprudent, sous tous les rapports, de donner comme la pensée dominante, comme le caractère spécial du catholicisme, ce qui est de l'essence même de toute croyance religieuse.

La manie, si commune à notre époque, même parmi les écrivains les plus distingués, de trouver à tout une explication philosophique, fondée sur une observation ingénieuse et piquante, vous a fait tomber dans un travers non moins commun, celui de renouveler une vieille erreur en croyant émettre une idée nouvelle. Le trait que vous avez lancé a de plus, comme vous le voyez, le tort de heurter de front les plus simples notions historiques. Qu'avez-vous, en effet, prétendu ? Que le dogme en question était inventé par le sacerdoce chrétien ; vous ajoutez, il est vrai, qu'il a été probablement lui-même le jouet d'une telle illusion, ce qui diminue, sans doute, l'odieux de l'accusation que vous élevez contre lui. Mais votre bienveillance n'amointrit pas l'erreur où vous tom-

bez : comment ne vous êtes-vous pas souvenu que longtemps avant la naissance du christianisme et dans la plus haute antiquité, la croyance de l'enfer, et de l'enfer éternel, était profondément enracinée chez tous les peuples de la terre ?

Vous aimez à tourner en ridicule « les bons moines, « les pauvres prédicateurs qui troublent l'imagination « des enfants et des femmes par des descriptions effrayantes, par des images où l'horrible, selon vous, « le dispute au comique, et dont un homme de bon sens « ne peut que rire ou s'affliger. » On voit bien, mon cher ami, que vous ne pouvez pardonner aux ministres de la religion les pénibles moments qu'une mère chrétienne vous a fait passer à les entendre, et que vous eussiez sans doute mieux aimé consacrer aux amusements de votre âge ou bien à de plus agréables entretiens. Mais, permettez-moi de vous le dire, sans intention de blesser votre amour-propre, et seulement pour rendre hommage à la vérité, vous avez commis en cela une singulière méprise. Il est vrai qu'une chose peut vous consoler un peu, c'est d'avoir bon nombre de compagnons d'infortune parmi tous ceux qui s'attaquent avec tant d'imprudence et de légèreté aux enseignements de notre foi. Vous riez tout à votre aise des *exagérations monacales*, de ces descriptions si dépourvues de raison et de bon goût. Eh bien, je vous demande instamment de vouloir bien choisir parmi toutes ces descriptions données du haut de la chaire chrétienne, celle que

vous jugerez la moins raisonnable et la plus outrée ; et je me charge de vous en présenter une sur le même sujet, qui ne le cédera à la vôtre ni par l'horreur des détails, ni par la vivacité des couleurs, ni par l'effroi dont elle sera empreinte. Et quels seront les peintres auxquels j'emprunterai ces lugubres tableaux ? Mais tout simplement Virgile, Dante, Le Tasse, Milton.

Vous ne vous doutiez pas, j'en suis sûr, que derrière le capucin, le pauvre curé de campagne, se dressaient les imposantes figures que je viens de nommer ? Vous étiez loin de vous attendre, n'est-ce pas, à ce que des coups, si bravement dirigés contre des êtres voués à l'insulte, seraient reçus par des personnages entourés de l'admiration des siècles. Mais ce sont là des poètes, direz-vous peut-être, espérant amoindrir par là l'autorité de leurs créations. Oui, ce sont des poètes ; et ce n'est pas à ceux-là que vous refuserez le mérite du goût et du génie. Ce sont des poètes, et leurs descriptions n'en sont que plus effrayantes, parce qu'ils furent toujours les échos profonds de l'humanité. Non, vous ne soupçonniez pas qu'à derrière les orateurs chrétiens marchait une telle réserve, et qu'une parole si dédaignée pourrait invoquer un si puissant témoignage. C'est ainsi, la précipitation que nous portons dans nos jugements n'est pas moins dangereuse que l'ignorance elle-même. Souvent une expression nous paraît odieuse ou méprisante, parce que nous détestons la personne qui l'a prononcée ; elle nous eût paru sublime dans la bouche de quelqu'un

qui nous eût inspiré d'autres sentiments. Voilà pourquoi Montaigne disait agréablement qu'il se plaisait à semer ses écrits de sentences empruntées aux plus grands philosophes, qu'il se gardait bien de nommer, afin que ses critiques ou ses envieux, s'imaginant n'avoir à faire qu'à Montaigne, eussent le plaisir d'injurier Sénèque ou de railler Platon.

On comprend qu'on ne puisse déterminer avec précision les différents supplices de l'enfer ; mais idolâtres et chrétiens s'accordent à nous le représenter sous les couleurs les plus sombres. Virgile n'était, il faut en convenir, ni un moine, ni un prédicateur, ni même un chrétien ; il ne manquait ni de science, ni de goût ; il serait impossible, toutefois, de réunir plus de traits effrayants qu'il n'en a présenté, non-seulement dans la peinture des enfers, mais dans celle même de la terrible avenue de ces prisons éternelles.

¹ Devant le vestibule, aux portes des enfers
Habitent les Soucis et les Regrets amers,
Et des Remords rongeurs l'escorte vengeresse,
La pâle Maladie et la triste Vieillesse,
L'Indigence en lambeaux, l'inflexible Trépas,

¹ Vestibulum ante ipsum, primisque in faucibus Orci.
Luctus et ultrices posuere cubilia Curæ :
Pallentesque habitat Morbi, tristisque Senectus,
Et Metus et malesuada Fames, ac turpis Egestas,

Et le Sommeil son frère, et le Dieu des combats,
Le Travail qui gémit, la Terreur qui frissonne,
Et la Faim qui frémit des conseils qu'elle donne;
Et l'Ivresse du crime, et les Filles d'enfer
Reposant leur fureur sur des couches de fer;
Et la Discorde, enfin, qui, soufflant la tempête,
Tresse en festons sanglants les serpents de sa tête.

.

Là sont tous ces fléaux, tous ces monstres divers
Qui vont épouvanter l'air, la terre et les mers;
Géryon dont trois corps forment la masse énorme;
Le quadrupède humain, fier de sa double forme;
L'Hydre, qui fait siffler cent aiguillons affreux;
La Chimère, lançant des tourbillons de feux;
Briarée aux cent bras, levant sa tête impie;
Et l'horrible Gorgone, et l'avidie Harpie.



*Terribiles visu formæ, Letunque Laborque:
Tum consanguineus Leti Sopor, et mala mentis
Gaudia, mortiferumque adverso in limine Bellum,
Ferreique Eumenidum thalami, et Discordia demens
Vipereum crinem vittis innexa cruentis.*

.

*Multaque præterea variarum monstra ferarum,
Centauri in foribus stabulant, Scyllæque biformes
Et centungeninus Briareus, ac Bellua Lernæ
Horrendum stridens, flammisque armata Chimera;
Gorgones, Harpyæque et forma tricorporis umbrae.*

Avant d'arriver à la fatale demeure, voilà donc que nous avons déjà rencontré les cheveux de vipères, des serpents qui font entendre des sifflements épouvantables, des monstres armés de feu ; aux joies mauvaises de l'âme se joignent les pleurs et les remords vengeurs du crime. Mais suivons le poète, et le spectacle va toucher aux dernières limites de la terreur.

‡ De là vers le Tartare un noir chemin conduit ;
C'est là que l'Achéron, bouillonnant à grand bruit,
Dans le Cocyte affreux vomit sa fange immonde.
L'effroyable Charon est nocher de cette onde.

.

Énée alors regarde, et de ce sombre empire
A gauche il aperçoit le séjour enflammé
Que d'un triple rempart les Dieux ont enfermé.
Autour le Phlégéon, aux ondes turbulentes,

‡ Hinc via Tartarei quæ fert Acherontis ad undas :
Turbidus hic cœno, vastaque voragine gurges
Æstuat, atque omnem Cocyto eructat arenam.
Portitor has horrendus aquas et flumina servat
Terribili squalore Charon.

.

Respicit Æneas subito, et sub rupe sinistrâ
Mœnia lata videt, triplici circumdata muro :
Quæ rapidus flammis ambit torrentibus annis
Tartareus Phlegeton, torquetque sonantia saxa.

Roule d'affreux rochers dans ses vagues brûlantes.
La porte inébranlable est digne de ces murs.
Vulcain la composa des métaux les plus durs.
Le diamant massif en colonnes s'élançe ;
Une tour jusqu'aux cieux lève son front immense.
Les mortels conjurés, les Dieux et Jupiter
Attaqueraient en vain ses murailles de fer.
Devant le seuil fatal, terrible, menaçante,
Et retroussant les plis de sa robe sanglante ,
Tisiphone bannit le sommeil de ses yeux :
Jour et nuit elle veille aux vengeances des Dieux.
De là partent des cris, des accents lamentables,
Le bruit affreux des fers traînés par les coupables,
Le sifflement des fouets dont l'air au loin gémit.

.
Rhadamanthe en ces lieux, juge, absout à son gré ;
Terrible, il interroge, il entend les coupables,

Porta adversa ingens, solidoque adamante columnæ;
Vis ut nulla virum, non ipsi excindere ferro
Cœlicolæ valeant: stat ferrea turris ad auras:
Tisiphoneque sedens, palla succincta cruenta,
Vestibulum exsomnia servat noctesque diesque.
Hinc exaudiri gemitus, et sæva sonare
Verbera: tum stridor ferri, tractæque catenæ.

.
Gnossius hæc Rhadamantus habet durissima regna:
Castigatque, auditque dolos, subigitque fateri

Les contraint d'avouer les forfaits exécrables
Qu'ils ont cachés dans l'ombre et qu'au sein de la mort
Ne peut plus expier un stérile remord.

Tisiphone aussitôt, pour venger tous ces crimes,
Prend ses fouets, ses serpents, et poursuit ses victimes,
Tonne, frappe, redouble, et, lasse de fureurs,
Appelle à son secours ses effroyables sœurs.

.
Là sont ceux dont le cœur a pu haïr un frère,
Ceux dont la main impie osa frapper un père ;
Ceux qui de leurs clients ont abusé la foi ;
Celui qui, possédant, accumulant pour soi,
Aux besoins d'un parent ferma son cœur barbare,
Et seul couva des yeux son opulence avare.
Ce nombre est infini. Vous nommerai-je ceux
Qu'un amour adultère a brûlé de ses feux ?
Et ceux qui, se rangeant sous les drapeaux d'un traître,

Quæ quis apud superos, furto lætatus inani,
Distulit in seram commissa piacula mortem.
Continuo sontes ultrix accincta flagella
Tisiphone quatit insultans, torvosque sinistro
Intentans angues, vocat agmina sæva sororum.

.
Hic quibus invisi fratres, dum vita manebat,
Pulsatusve parens, aut fraus innexa clienti ;
Aut qui divitiis soli incubuere repertis,
Nec partem posuere suis, quæ maxima turba est :

Désertent lâchement la cause de leur maître ?

Chacun d'eux, dans les fers, attend son châtiment,

Et cette attente horrible est son premier tourment.

Ne me demandez pas les peines innombrables

Que partage le Ciel à tous ces misérables.

A rouler un rocher, l'un consume ses jours,

L'autre, etc., etc.

De triples remparts entourés d'un fleuve de feu, des cris, des gémissements, les fouets, les chaînes ; voilà donc les terribles images que le poète ne cesse de nous présenter, voilà ce qu'il rencontre de toutes parts dans ces demeures qu'un autre poète, son disciple et son émule, appelle la Cité du peuple perdu, la maison de la douleur éternelle. Vous pourrez remarquer à la suite de ces vers ce que Virgile dit de ce malheureux à jamais assis sur un siège de souffrance et d'ignominie. Tels sont les supplices destinés aux fourbes, aux enfants ingrats, aux adultères, aux voluptueux. Je doute que vous ayez jamais entendu des choses plus horribles. Et tout cela cependant est peint par un poète

Quique ob adulterium cæsi, quique arma secuti
Impia, nec veriti dominorum fallere dextras,
Inclusi pœnam expectant. Ne quære doceri
Quam pœnam, aut quæ forma viros fortunave mersit.
Saxum ingens volvunt alii, radiisve rotarum

.

qui joignait l'âme la plus tendre au plus suave génie. Et comme si ce n'était pas encore assez, dans sa conviction, du tableau qu'il vient de tracer avec un talent inimitable, il s'écrie :

Non, quand j'aurais cent voix, je ne pourrais jamais
Dire tous ces tourments, compter tous ces forfaits.

Quoi! cent langues, cent bouches, une voix de fer, suivant l'énergique expression du poète, ne suffiraient pas à raconter les supplices divers infligés aux méchants dans les demeures infernales ! Quelle idée se formait-il de leur sort éternel ! Quelle idée ne devons-nous pas nous en former nous-mêmes à la suite des générations dont les poètes sont les organes, avec le genre humain tout entier ! Quoi qu'il en soit, la question de l'enfer sera résolue en fait pour vous et moi, avant un demi-siècle. Je demande au ciel que la solution soit heureuse pour chacun de nous. Si vous aviez la témérité de courir les chances d'un tel événement, sans rien faire pour le rendre favorable, je déplorerais votre aveuglement et je ne cesserais de demander avec larmes, au Dieu souverainement bon, de vous éclairer d'un rayon de sa grâce, avant qu'ait sonné l'heure où, devant le tribunal du juge suprême, les anges eux-mêmes ne pourraient plus rien pour votre défense.

QUATRIÈME LETTRE.

Philosophie de l'avenir.

Je suis heureux, mon cher ami, que vous m'ayez offert l'occasion de dire ma pensée sur ce que vous appelez la *philosophie de l'avenir*. Bien que vous l'ayez critiquée au point de diriger même contre elle plus d'un trait satirique, elle n'a pas laissé que de vous éblouir un peu, quand elle parle surtout des destinées du christianisme. *Philosophie de l'avenir* ! Heureuse alliance de mots ! On ne pouvait mieux nommer, en effet, cette science ultra-ténébreuse qui ne résout rien, n'éclaire rien, mais commence par renverser et détruire, et puis, à toutes les questions, à toutes les difficultés, à tous les problèmes, répond par ce mot fatidique : *l'avenir* !

S'il faut en croire cette philosophie, l'humanité a toujours été plongée dans l'erreur; actuellement elle erre encore : cette philosophie le sait ; et c'est une révélation qu'elle fait au monde, s'il faut en juger par le ton solennel et magistral dont elle l'annonce. Demandez-lui où est la vérité, quand est-ce qu'il sera donné à l'homme de la connaître ; elle vous dira gravement : *Dans l'avenir*. Comme on le voit, toutes les religions,

d'après elle, sont un composé d'erreurs, elles sont toutes l'œuvre de l'homme, et dès lors un leurre pour séduire les masses, un objet de risée pour les sages et spécialement pour les représentants de cette philosophie sublime, les seuls, du reste, qui méritent le nom de philosophes ; demandez-leur, par conséquent, où est la religion véritable et quand est-ce que l'humanité la possèdera : *Dans l'avenir*. Aucune philosophie n'est encore parvenue à résoudre le grand problème de l'univers, de l'homme, de Dieu ; quand se lèvera le jour fortuné où le mot de l'énigme sera prononcé sur la terre ? *Dans l'avenir*. L'organisation politique et sociale est mauvaise, elle doit être radicalement changée ; il est vrai qu'on ne sait pas encore ce qu'il faut substituer à l'état actuel des choses ; qui se chargera de nous l'apprendre ? *l'avenir*. Les masses populaires souffrent horriblement, même dans les pays civilisés : une misère repoussante, la faim et la nudité, chez le plus grand nombre, contrastent d'une manière effrayante avec le luxe des grands, avec le bien-être des philosophes ; d'où viendra le remède à une aussi pénible situation ? *De l'avenir*.

L'avenir pour l'histoire, l'avenir pour la religion, l'avenir pour la littérature, l'avenir pour la science, l'avenir pour la politique, l'avenir pour la société, l'avenir pour la souffrance, l'avenir pour soi-même, l'avenir pour le présent, l'avenir pour le passé, l'avenir pour tout. Panacée pour toutes les maladies morales et phy-

siques, satisfaction donnée à tous les désirs, accomplissement de toutes les espérances, réalisation de tous les rêves, siècle d'or, en un mot, dont les rayonnantes splendeurs demeurent cachées aux yeux des profanes et se montrent seulement à quelques rares esprits qui ont le privilège de lire en caractères divins l'histoire de l'avenir ! Voilà pourquoi ils saluent cet avenir avec de tels cris d'enthousiasme, voilà pourquoi ils se portent à sa rencontre comme l'enfant se précipite dans les bras de sa tendre mère ; voilà pourquoi ils passent avec un si dédaigneux sourire à travers ce monde contemporain qui *ne sait les comprendre* : volontiers ils adopteraient la vie silencieuse et solitaire des anciens Pythagoriciens, ils fuiraient dans les déserts comme les anachorètes, si leur présence au milieu des hommes n'était nécessaire pour rendre témoignage à la vérité, s'ils pouvaient enfin s'affranchir de la *mission* qu'ils ont reçue ! Infortunés ! Malheureuses victimes d'un époque sans intelligence et sans cœur ! Il ne leur est pas permis de donner à leur esprit tout l'essor de leur *inspiration prophétique*, leur poitrine ne peut se dilater à son aise ni obéir à ses élans *humanitaires* ; rivés qu'ils sont à ce siècle de fer, les voilà réduits à passer leur vie dans de magnifiques palais, dans des postes éminents et largement rétribués ! Ils commencent là sans doute à diriger les destins de la société, mais qu'est-ce que cela en comparaison de ce que leur cœur pressent, de ce que leur intelligence médite ? En attendant ils se

consolent de leurs gros traitements et de leurs loisirs interminables, en redisant avec amour les vers connus du cygne de Mantoue :

¹ Prédit par la Sybille, un dernier âge avance ;
Des grands siècles éteints la chaîne recommence.

.....
Plus de reptile impur, plus d'aconit trompeur.
Ils expirent tous deux ; et l'arbre d'Assyrie
Croît partout dans nos champs retrouver sa patrie.

.....
Dans les champs étonnés de leur beauté nouvelle,
Aussitôt vont jaunir et flotter les moissons.
La grappe aux fruits vermeils fleurit sur les buissons,
Et le chène amolli distille un miel limpide.

.....
Tous les sols produiront tous les fruits sans culture ;

¹ Ultima Cumæi venit jam carminis ætas
Magnus ab integro sæclorum nascitur ordo.

.....
Occidet et serpens, et fallax herba veneni
Occidet. Assyrium vulgo nascetur amomum.

.....
Molli paulatim flavescet campus arista
Incultisque rubens pendebit sentibus uva,
Et duræ quercus sudabunt roscida mella.

.....

La vigne de l'acier ne craint plus la blessure ;
Le sol ne gémit plus sous les pesants râteaux.
Déjà du laboureur les robustes taureaux
De leur joug affranchis s'égarant dans les plaines.
Exemptes d'artifice, on ne voit pas nos laines
Apprendre à revêtir de trompeuses couleurs ;
La toison du bélier errant parmi les fleurs,
De pourpre et de safran tour-à-tour se colore :
La robe de l'agneau d'elle même se dore.
Filons les jours heureux de ce siècle immortel ,
Ont dit les graves sœurs dont l'accord éternel
Est un arrêt dicté par les destins eux-mêmes.

Ne leur demandez pas, mon cher ami, comment ils
ont découvert ces merveilles, comment de tels secrets
leur ont été révélés ; surtout n'exigez pas d'eux qu'ils
prouvent ce qu'ils avancent, n'allez pas, en un mot, leur

. Omnis feret omnia tellus.
Non rastros patietur humus, non vinea falcem ;
Robustus quoque jam tauris juga solvet arator,
Nec varios discet mentiri lana colores.
Ipse sed in pratis aries jam suave rubenti
Murice, jam croceo mutabit vellera luto.
Sponte sua sandix pascentes vestiet agnos.
Talia sæcla, suis dixerunt, currite, fuis
Concordes stabili fatorum numine Parcæ.

. , , ,

demander des arguments à l'appui de leurs espérances. Ce sont là des choses, vous diront-ils, qui se *pressentent* beaucoup mieux qu'elles ne s'expliquent ; elles ont quelque chose de poétique et d'aérien ; ce sont là des prévisions enveloppées de figures symboliques. Et celui qui ne se contente pas de cela ne mérite pas le titre de philosophe ; la flamme du génie n'a jamais touché son front, le souffle créateur ne souleva jamais sa poitrine. Qui n'aperçoit, du reste, les signes précurseurs de cette transformation merveilleuse ? Sans doute, il n'appartient pas à tout le monde de la prévoir avec la certitude et la clarté données seulement à quelques esprits d'élite ; mais nul ne saurait nier qu'on ne découvre de toutes parts les symptômes infailibles d'une prochaine rénovation.

¹ Sur son axe éternel vois se pencher le monde ;
Entends la vaste terre, entends la mer profonde,
L'univers partageant l'allégresse des cieux,
Saluer l'âge d'or que promettent les Dieux.

Il faut avouer que l'expédient imaginé par nos philosophes n'est pas compliqué ; il a de plus l'immense avantage d'être fort commode. Fi de ces hommes malen-

¹ Aspice convexo nutantem pondere mundum,
Terrasque, tractusque maris, cœlumque profundum ;
Aspice, venturo lætentur ut omnia sæclo.

contreux qui prétendent arranger le présent ; l'essentiel, c'est de tout mettre sur le compte de l'avenir : c'est là un débiteur qui n'a pas besoin de caution. Socrate avec sa ciguë, Diogène avec son tonneau, Héraclite avec ses larmes, Démocrite avec son rire, ne savaient pas le premier mot de la philosophie. Se moquer du passé, jouir du présent, halluciner les hommes en leur faisant espérer un brillant avenir, voilà bien la formule la plus complète qu'il fût possible de trouver pour résoudre toute sorte de problèmes, et se tirer soi-même de toutes les difficultés. Et si l'avenir ne réalise pas ces belles prophéties, diront peut-être quelques esprits timides ? Nous sommes, en vérité, de pauvres gens, si nous allons nous mettre en peine de ce qui doit arriver. Le terme est assez élastique ; il y a de l'espace dans l'avenir, et pour ne rien compromettre, on a soin de le laisser illimité ; et s'il arrive, par hasard, qu'on détermine une époque, on sera toujours à temps de demander un délai, et l'on n'ira pas oublier, dans tous les cas, cette sage leçon du poète :

..... Avant l'affaire,
Le roi, l'âne ou moi, nous mourrons.
Il avait raison. C'est folie
De compter sur dix ans de vie.

Après avoir réduit à sa juste valeur la philosophie de l'avenir, reste à considérer le *nutantem pondere mundum*, je veux dire cette réunion d'effrayants problèmes

qui pèsent actuellement sur la société ; il faut voir jusqu'à quel point les philosophes de nos jours sont fondés à nous parler des grandes transformations qui doivent s'accomplir dans les générations futures. Il va sans dire que, dans la pensée de la plupart d'entre eux, ce n'est pas sous l'influence de la religion que les changements annoncés doivent s'accomplir ; que la religion, au contraire, va s'éteignant chaque jour, et qu'une des principales conditions de la rénovation sociale est que la religion soit remplacée par la philosophie. On voit par là comment, dans l'opinion de certains hommes, les religions positives et le christianisme en particulier, ne sont autre chose qu'une production spontanée des idées des masses, lesquelles idées se produisent et s'incarnent, sitôt qu'elles sont mûres, dans une imagination exaltée, ou même hallucinée par sa propre doctrine (Jouffroy, *Leçon sur la destinée humaine*).

D'où il suit qu'un pas immense se fera dans la carrière du progrès social, quand les masses seront assez éclairées pour contempler la vérité dans toute la pureté de son essence, face à face, sans le secours des mystères et des symboles qui la présentent maintenant à des intelligences faibles et bornées. Inutile d'ajouter que je n'admets nullement la définition de Jouffroy, et que dès lors je ne saurais accepter les déductions qu'il en tire. Je ne crois pas que les masses, et par ce mot j'entends la société tout entière, puissent jamais être bien dirigées sans l'influence de la religion ; il me paraît, par conséquent,

aussi impossible que la philosophie parvienne à remplir le vide que ferait la religion en se retirant, qu'il est absurde de regarder cette dernière comme une production spontanée des idées des masses.

Dans ce siècle d'analyse philosophico-historique, on devrait bien nous présenter, et ce serait une chose assurément fort curieuse, des données suffisantes pour démontrer que le christianisme est le produit spontané des idées des masses. De quelles masses l'Évangile serait-il sorti ? Des masses juives ou idolâtres ? S'il est sorti des premières, comment se fait-il que les plus ardens zélateurs de la loi mosaïque aient été les plus implacables ennemis du Christ ? Qu'on nous signale un fait, une parole, le plus léger indice tendant à nous montrer que Jésus-Christ a puisé chez les Juifs sa sublime doctrine. N'est-il pas évident, au contraire, que les paroles du divin fondateur du christianisme étaient regardées comme entièrement nouvelles, qu'elles remplissaient d'étonnement et même de stupeur ceux qui les entendaient, les uns se scandalisant de cette nouveauté même et les autres l'accueillant avec les élans de l'admiration et de l'enthousiasme ?

Hommes aveugles ! si vous avez jamais lu le sermon sur la montagne, si vous avez arrêté vos regards sur ce foyer de sagesse et d'amour brûlant au cœur d'un homme qui n'avait appris ni les sciences, ni les lettres, dites-nous où se trouvaient les doctrines qu'il déroulait aux yeux de ses auditeurs ? Elles étaient répandues,

direz-vous, au sein du peuple lui-même. Mais, pour laisser de côté l'observation que nous venons de faire sur la manière dont ces enseignements étaient reçus, sur quelles bases établissez-vous votre étrange paradoxe ? En appellerez-vous, par hasard, à la philosophie de cette époque ? Mais vous n'êtes, sans doute, pas les seuls à la connaître ? Vous n'allez pas vous persuader que le monde a perdu l'histoire doctrinale de ces temps ? Ainsi donc, vous qui n'accorderiez pas à la religion l'honneur d'être née de la philosophie, vous la faites germer de la tête des masses ! Qu'on le sache donc et qu'on ne l'oublie jamais, cette religion, qui fut pour ses plus grands ennemis un objet d'admiration par la sagesse et la pureté de ses enseignements, n'est qu'un produit spontané des idées qui fermentaient au sein des masses, du temps de Tibère et d'Hérode. Le ridicule le dispute ici au sacrilège.

On avait cru jusqu'à ce jour que l'ignorance était le partage des masses et qu'en fait de grandes et fécondes pensées, la présomption était en faveur de quelques rares génies prédestinés à répandre sur le reste des hommes les lumières de la vérité. Nous saurons désormais que ces lumières supérieures se trouvent dans les masses et qu'elles s'y trouvent, non dans un état de désordre et de confusion, mais comme un fruit qui parvient à sa maturité, de telle sorte que lorsqu'un homme extraordinaire s'élève du sein de la multitude, c'est à cette multitude qu'il doit tout, absolument tout ce qu'il semble lui

révéler. Il va sans dire qu'aux yeux mêmes de ses plus grands ennemis, le christianisme ne sera pas moins admirable que les plus beaux systèmes de philosophie ; mais raison de plus pour lui assigner la même origine. Et, dans le fait, la religion n'est plus dès lors qu'une philosophie qui se cache sous des énigmes et des symboles ; elle n'a de plus que la difficulté de choisir et d'agencer les voiles dont elle se couvre. Ne pourrait-on pas dire alors que les diverses philosophies de Socrate, de Platon, d'Aristote, de Bacon, de Descartes, de Mallebranche, de Leibnitz, sont également un produit spontané des masses ? Belle chose, en vérité ! Il faudra bien le dire aussi de celles de Kant, de Hégel, de Cousin et de Jouffroy lui-même, de toutes celles qui triomphent aujourd'hui.

C'est bien à tort, par conséquent, qu'on a tant exalté ceux qui ont gratifié le monde des plus sublimes découvertes, ou qui lui ont ouvert le chemin vers la plus haute sagesse ; bien à tort qu'ils ont eux-mêmes pris tant de peines dans ce but. Oh ! que Descartes était fou de se livrer à de si longues méditations, et que ses maîtres étaient mal inspirés quand ils favorisaient chez lui, dès son enfance, ce penchant à la contemplation philosophique ! A quoi songeait donc ce pauvre Mallebranche, quand il passait ses jours dans la plus profonde retraite, quand il fermait les volets de son cabinet pour que la lumière ne vînt pas le distraire ? Tous ces petits esprits, leurs maîtres et leurs disciples, s'étaient laissé persuader

que le nombre des insensés est comme infini et que l'homme qui veut être sage ou moins insensé, devait se mettre à l'abri, autant qu'il est en son pouvoir, des influences du vulgaire, et, sous ce mot de vulgaire, ils comprenaient surtout ceux qui ne veulent pas en faire partie, malgré les titres évidents qu'ils ont à être confondus avec la foule. Nos bons aïeux ignoraient que, soit pour créer un système de philosophie, soit pour inventer une religion, il fallait se mêler avec les masses, non pour les étudier dans leurs écarts, dans leurs erreurs, dans leurs passions, dans leurs caprices, et, par cet examen sérieux des ressorts qui font mouvoir l'esprit humain, apprendre à le diriger dans sa marche : tout cela, nous le savions depuis longtemps ; mais bien pour voir les idées qui germent au milieu d'elles, en observer le développement et le progrès, les saisir au moment de leur *maturité*, et, profitant de ce moment critique, les formuler, les incarner en soi, puis les présenter de la sorte aux masses étonnées, en leur disant : Voilà un présent du ciel.

Pauvres masses ! elles ne se douteront même pas qu'elles adorent une idole fabriquée de leurs mains, qu'elles mangent, comme une manne descendue du ciel, le fruit de leur demeure terrestre ; en sorte que, pour offrir à leurs hommages leurs propres idées, l'heureux révélateur n'a eu qu'à tendre la main pour les cueillir, puisqu'elles étaient *mûres* !

Si nous, catholiques, avons émis de semblables pa-

radoxes, si nous avons osé poser de telles assertions, des assertions aussi contraires à l'histoire qu'à la philosophie, condamnées et repoussées par le sens commun, dénuées de toute preuve, de tout fondement, de toute vraisemblance ; si, nous éloignant de toutes les règles du langage et nous lançant dans les plus étranges métaphores, nous avons fait *incarner* les idées, et des idées parvenues à leur *maturité*, faisant entrechoquer ainsi les expressions les plus disparates, tous les dictionnaires de la satire n'auraient pas suffi pour couvrir de mépris et de risée un pareil outrage fait au bon goût aussi bien qu'à la saine philosophie. Jugez donc, mon estimable ami, entre nous et nos adversaires, et que tout homme de raison juge avec vous.

De tout cela, je conclus que rien de plus chimérique et de plus insensé que la prophétie de certains philosophes contemporains sur la fin prochaine du christianisme et sur les droits de la philosophie, de cette philosophie que l'on invoque toujours sans jamais la définir, à recueillir son héritage. A ce sujet, rien de plus astucieux et de plus commode à la fois que la conduite de M. Cousin, telle qu'elle nous est expliquée par Pierre Leroux dans un numéro de la *Revue indépendante*. Le passage est assez curieux ; il mérite d'être conservé : « Il y a quelques années que, m'entretenant avec M. Cousin de son apologie, non de Socrate, mais des juges de Socrate, étrange paradoxe qui semble écrit pour faire pièce à Platon et Xénophon, je lui reprochais

en face cet acte irrationnel que je regardais comme un crime de lèse-philosophie. Cousin s'interrompit dans sa réponse pour m'adresser cette question : Combien de temps pensez-vous que la religion de notre pays ait encore à vivre ? Ce n'est pas la question, lui dis-je alors ; nous parlons de philosophie, de vérité ; jamais les philosophes n'auraient rien fait de bon s'ils s'étaient toujours posés en face de la réalité et s'étaient interrogés de la sorte pour savoir ce qu'ils avaient à faire. Pour moi, répliqua Cousin, je pense que le catholicisme en a encore pour trois cents ans dans le ventre ; par conséquent, je tire humblement le chapeau au catholicisme et je continue ma philosophie. »

Il fut un temps où régnait chez les protestants la manie d'annoncer la chute du catholicisme ; on y fixait l'époque de cet événement avec autant de précision que peuvent en mettre les astronomes à prédire une éclipse de soleil ou le passage d'une comète. Les protestants étaient sûrs de la vérité de ces prédictions ; aussi les propageaient-ils à grand bruit. Il fallait bien cependant qu'il y eût quelque défaut dans leur calcul, puisque la fatale époque arrivait sans que rien fût changé dans la marche du catholicisme. Ces prophètes se montraient parfois d'une imprudence étonnante ; ils fixaient une époque tellement rapprochée, qu'on ne pouvait, en aucune façon, avoir encore oublié la malencontreuse prophétie. M. Cousin se sera rappelé, sans doute, ces tristes déceptions, et, voulant éviter un semblable malheur,

peut-être aussi en bon conservateur politique, il a pris un terme moyen entre *les siècles des siècles* que le catholicisme se promet, et les prédictions à courte échéance de ses ennemis ; c'est pour cela qu'il a choisi cette heureuse période de trois cents ans. Ainsi, quand durant tout le cours du siècle actuel, ou même du suivant, les philosophes s'étonneront de voir le catholicisme toujours debout, à toutes les difficultés que cette durée pourra leur offrir, ils auront une réponse toujours prête : Cousin l'avait prédit. Et quand, après trois siècles écoulés, on verra le catholicisme subsister encore, plein de force et d'avenir, la prophétie de M. Cousin et M. Cousin lui-même seront alors complètement oubliés.

Au moral comme au physique, le premier symptôme de mort dans un être quelconque, c'est de ne plus se développer, de ne rien produire ; l'extinction prochaine de la vie se lit en quelque sorte dans l'inaction et la stérilité : les feuilles se dessèchent, les fleurs se flétrissent, le fruit ne vient pas sur l'arbre qui va mourir ; chez l'animal, la chaleur se retire, les facultés s'engourdissent, le mouvement se ralentit, le travail est languissant et la fécondité cesse. Observez le monde intellectuel et moral, et vous y rencontrerez les mêmes phénomènes. Quand un système philosophique est frappé de mort, il perd sa force d'expansion et de propagande ; bien loin d'augmenter, le nombre de ses prosélytes diminue ; il ne se fait aucune nouvelle application de ses doctrines ;

les applications déjà faites sont renversées ; tout court à le faire tomber en discrédit et bientôt à le plonger dans l'oubli. Une législation qui approche de sa fin est fréquemment méconnue ; ses propres défenseurs ne font plus usage des moyens qu'elle leur fournit, les peuples étrangers la dédaignent ; elle n'est plus qu'un corps inanimé auquel il ne manque désormais que les honneurs de la sépulture. La même chose arrive par rapport à toutes les institutions, de quelque nature qu'elles soient, quelle qu'ait été leur importance. La mort qui les menace de près est toujours annoncée par des symptômes infailibles. Parcourez l'histoire tout entière, arrêtez vos yeux sur toutes les institutions sociales et politiques qui, pour une cause ou pour une autre, allaient succomber au travail de la mort, et vous verrez qu'à la dernière phase de leur existence, elles ressemblaient à ces édifices ruineux d'où s'enfuient à la hâte tous les être vivants, de peur d'être ensevelis sous leurs décombres.

Rien de tout cela ne se fait remarquer dans le catholicisme. Profondément enraciné en Espagne, en Portugal, en Italie, en France, en Belgique, en Autriche, dans différents États de l'Allemagne, en Pologne, en Irlande, possédant de vastes domaines dans l'Amérique, accomplissant chaque jour de nouveaux progrès en Angleterre, dans les États-Unis, déployant une activité sans égale dans ses diverses Missions de l'Orient et de l'Occident, rétablissant de toutes parts ses ordres reli-

gieux, soutenant énergiquement ses droits et ses conquêtes, tantôt par de solennelles protestations, tantôt en défiant la rage des persécuteurs ; défendant ses enseignements par les armes du savoir et de l'éloquence dans les principaux centres intellectuels du monde civilisé, comptant au nombre de ses disciples des hommes qui, par les lumières et la vertu, marchent au premier rang des illustrations contemporaines ; en quoi le catholicisme a-t-il montré qu'il était menacé d'une mort prochaine ? Où voyez-vous sur son front les signes de la caducité ?

Je vois déjà, mon cher ami, l'objection que vous allez me faire, et dans le cas où elle ne se fût pas offerte à votre esprit, je me fais un devoir de la présenter sans lui rien ôter de sa force. Si telle est l'abondance de vie que le catholicisme possède, s'il se montre avec des caractères aussi frappants de puissance et de grandeur, pourquoi se lamenter, comme on ne cesse de le faire, sur les maux dont l'Église est maintenant affligée ? Pourquoi rappeler à chaque instant ces jours de gloire qu'elle aurait vus dans des temps plus heureux ? A cela je répondrai d'abord que je n'ai jamais prétendu que le catholicisme n'ait éprouvé de nos jours les plus violentes secousses, je me suis borné à dire que rien, dans son état présent, n'accusait les approches de la mort. Or, ce sont là, si je ne me trompe, deux assertions parfaitement distinctes : pour s'en convaincre, il suffit de les rapprocher. Cette observation est plus que suffisante

pour détruire l'objection proposée. Je ne crains pas d'ajouter, toutefois, que dans le fait on exagère assez souvent les maux actuels de l'Église, comme on atténue ceux qu'elle eut à souffrir dans les autres siècles. La décadence de la foi et la corruption des mœurs sont peintes avec des couleurs outrées, non-seulement par les ennemis de la religion, mais par ses propres défenseurs. Ceux-ci par esprit de zèle et sous l'impulsion d'une sainte douleur, ceux-là par esprit de malveillance et par une secrète joie de voir crouler cet antique édifice, objet de leur fureur, ils ont tous exagéré de concert les maux de notre époque : d'où il est arrivé qu'aux yeux des hommes ignorants ou peu réfléchis, le catholicisme, comparé à ce qu'il fut dans les âges écoulés, a cessé d'être un royaume puissant, riche, pacifique, immense, pour devenir une sorte de misérable bourgade, conservant à peine quelques rares habitants, victimes de la dégradation et jouets de l'anarchie.

J'en demande pardon à ceux qui se sont fait de telles idées, mais pour la consolation de ceux qui ne seront pas fâchés de voir autre chose dans l'Église de Jésus-Christ, je dois le déclarer sans crainte, ce n'est pas ainsi que l'histoire nous apprend à la considérer. Si les maux actuels de l'Église sont de la part de ses enfants l'objet de plaintes aussi amères, c'est que le mal présent est toujours celui qui nous paraît le plus insupportable.

Ceux qui veulent comprendre un peu l'histoire du

christianisme et ne pas trop se scandaliser des événements malheureux qu'elle nous présente à chaque page, ne doivent jamais perdre de vue que la religion du Christ est essentiellement une religion de souffrances, d'abaissements et de persécutions, une religion dont le sacrifice est le symbole suprême et l'éternel fondement. Tout ce qui se rattache à la religion porte le sceau redoutable du sacrifice. Le précurseur est décapité, et sa tête sanglante, tombée parmi les pompes d'un banquet royal, devient le prix d'une volupté barbare. Les Apôtres arrosent de leur sang les diverses contrées de l'univers. Après eux se range une multitude que nul ne pourrait compter, de toute langue, de toute tribu, de toute condition, de tout sexe et de tout âge, qui souffre la mort pour la foi, et retrace de toutes parts le mystère sanglant du christianisme. Quand vous voyez les apostasies se multiplier sous vos yeux, les erreurs pulluler sous toutes les formes, les victimes sans nombres des intérêts matériels, du respect humain, de l'orgueil et des passions honteuses, souvenez-vous de la trahison de Judas et du reniement de saint Pierre.

Notre époque ne manque à la vérité ni de sectes fanatiques, ni de sophismes captieux; l'indifférence et la corruption la travaillent à l'envi; mais qu'est-ce que tout cela, si ce n'est la répétition de ce que chaque siècle a vu depuis la prédication de l'Évangile? Dans le I^{er} siècle se montrent déjà Simon le magicien, Cerinthe, Ménandre, Ébion, Saturnin et plusieurs au-

tres hérésiarques ; dans le II^e, les Gnostiques, les Valentiniens, les Orfites, les Marcionites, les Montanistes et tant d'autres dont l'histoire a conservé le nom. Dans le III^e nous voyons se produire les erreurs de Praxéas, de Sabellius, de Paul de Samosathe, de Novat et de Manès, de telle sorte que, même à cette époque héroïque où l'Église versait pour la vérité les flots de son généreux sang, était éprouvée par tous les genres de torture, elle voyait encore des enfants ingrats mettre en lambeaux l'héritage de son divin époux, altérer la pureté du dogme et de la morale, élever autel contre autel, chaire contre chaire, et répandre comme une doctrine émanée du ciel toutes sortes d'illusions et d'impostures.

Que dirons-nous des âges suivants ? On parle beaucoup de la paix donnée au monde par Constantin, on fait ressortir les avantages précieux qui en furent la conséquence. Il y a du vrai dans tout cela ; mais ce qui ne l'est pas moins, c'est que cette paix fut souvent interrompue et de la manière la plus lamentable, c'est que Jésus-Christ ne laissa jamais oublier à son épouse qu'elle est ici-bas dans une terre étrangère, en butte à d'implacables ennemis, et dans l'impossibilité de goûter ce bonheur et ce calme qui ne lui sont promis que dans un monde meilleur et comme récompense de ses victoires. A cette même époque où la croix fut élevée sur le trône des Césars, l'Église fut abreuvée d'amertumes qui durent lui faire regretter plus d'une fois les

rigueurs de la persécution. Qui ne connaît les troubles et les ravages causés par les Donatistes, les Méléciens et les Lucifériens ? Les églises d'Afrique, d'Égypte et d'Asie virent leurs docteurs s'élever les uns contre les autres, la discorde éclater entre elles et parmi leurs propres enfants. Quelles hérésies que celles qui se déchaînèrent alors sur le monde chrétien ! C'est l'époque d'Arius et de Macédonius.

Sans doute bien rude est de notre temps la tâche de ceux que l'Esprit-Saint a placés pour régir l'Église de Dieu ; mais la tâche des évêques réunis à Nicée et à Constantinople n'était ni moins importante, ni moins ardue. Il y avait alors aussi des empereurs qui voulaient enchaîner l'Église et qui, sortant des limites de leurs pouvoirs, s'immisçaient dans les affaires ecclésiastiques et tentaient d'asservir les consciences. Il y avait un Julien l'Apostat qui, pour mieux détruire l'Église, voulait lui ravir à la fois l'instruction et la liberté. Il y avait des écrivains corrompus qui répandaient partout le poison de leurs mauvaises doctrines. Les apologistes de la religion étaient également obligés d'avoir toujours les armes à la main, de combattre sans relâche et de se multiplier en quelque sorte pour faire face à tant d'ennemis divers qui se précipitaient en même temps contre l'Église. Saint Athanase, saint Cyrille, saint Basile, les deux saints Grégoire, saint Épiphane, saint Ambroise, saint Jérôme, saint Augustin, saint Chrysostôme et tant d'autres noms à peine moins glorieux nous disent à

quel point était ardente et périlleuse la lutte de l'erreur contre la vérité, puisqu'il fallut de tels athlètes pour le triomphe de celle-ci.

A ces temps succèdent ceux des invasions des barbares ; et bien loin de trouver ce calme et ce repos dont elle avait besoin après tant de fatigues, l'Église est placée entre la férocité des hommes du Nord enorgueillis de leurs conquêtes, presque tous infectés du venin de l'arianisme, et les misérables vexations que lui font éprouver les empereurs d'Orient, des nations dégénérées et des hérésies toujours renaissantes. Que de conciles tenus ! Que de décisions rendues par les papes ! Quelle multitude d'écrits dus aux hommes les plus éminents par leur science et leur sainteté ! Quels mouvements, quelles perturbations chez les peuples soumis à l'Église ! Quels assauts livrés à la foi ! Où se trouve donc cette tranquillité imaginaire que l'on se prend à regretter aujourd'hui, ce pouvoir incontesté, cette prépondérance universelle qu'on se plaît à rêver pour l'Église dans les temps anciens, cette mer, en un mot, calme et sans nuage où la barque de Pierre aurait longtemps vogué.

C'est au milieu de ces agitations et de ces combats que l'Église parvint au X^e siècle. Cette époque ne vit pas naître d'hérésie proprement dite, mais elle fut signalée par une profonde ignorance, mère de la corruption, laquelle, à son tour, devait engendrer les plus détestables erreurs. *Æternam*, a-t-on pu dire avec le poète,

timuerunt sæcula noctem. Les violences des souverains contre l'Église prirent un caractère qui rappelait le souvenir récent de la barbarie. Les abus du pouvoir tentèrent de s'abriter sous l'organisation sociale. Vinrent ensuite les luttes des seigneurs féodaux entre eux et des peuples contre leurs maîtres. De là naquirent de véritables hérésies, mais des hérésies plus pratiques, plus envahissantes, plus sociales que les premières. Je n'ai pas besoin de vous nommer ceux qui, tantôt avec le glaive, tantôt avec la plume, tantôt avec la parole, s'attaquèrent à l'Église en même temps qu'à la société. L'histoire de ces erreurs et de ces tentatives se confond avec celle de l'Europe. Je vous ferai seulement observer que le protestantisme, survenu au bout de cette longue période, bien qu'on puisse le regarder comme une catastrophe, source elle-même d'un nombre incalculable de malheurs, ne fut nullement un fait isolé et sans antécédents : c'était l'antique ennemi de l'Église revêtant la forme propre à cette époque.

Les maux que l'Église a maintenant à déplorer sont assurément bien profonds et en grand nombre ; je doute néanmoins qu'ils égalent ceux dont elle fut accablée dans le XVI^e siècle. Difficilement le génie du mal eût pu se faire reconnaître à des signes plus sensibles, soit en fait d'erreurs, soit en fait de désastres. Le XVII^e siècle ne subit que trop les conséquences du précédent. Quant au dernier siècle, le souvenir en est encore assez récent pour qu'il ne soit pas même nécessaire de le

mentionner. Il suffit de rappeler qu'il s'ouvrit par les subtilités et les rêves du jansénisme, et qu'il se termina par la constitution civile du clergé et les atrocités de la Convention.

Mon intention n'a pas été de tracer même une esquisse légère des résistances et des persécutions que l'Église a rencontrées dans sa marche à travers les siècles, pour établir un terme de comparaison avec les maux qu'elle souffre à notre époque ; j'ai voulu seulement emprunter çà et là quelques traits à l'histoire de ses malheurs qui est en même temps l'histoire de ses triomphes. Ce devrait être là, dans ma conviction, un motif suffisant de consolation pour les fidèles qui déplorent avec tant d'amertume les scandales de notre temps. Ce simple coup d'œil devrait leur montrer que ce siècle n'est peut-être pas, comme ils se le persuadent, l'époque où Dieu permet que le prince des ténèbres exerce dans le monde le pouvoir le plus étendu. Pour ce qui me regarde, je conserve sur ce point des doutes qui ne manqueront pas de s'offrir à tous ceux qui liront les annales de la religion.

En nous en tenant à ce qui s'est passé dans le dernier siècle et la première moitié de celui-ci, on nous dira qu'en France la foi s'est beaucoup affaiblie, on ajoutera que la même chose arrive en Portugal, en Espagne et dans les divers états de l'Italie ; mais je répondrai à cela que la foi a beaucoup gagné en Irlande, en Écosse et dans l'Angleterre proprement dite, et, sans m'engager dans un calcul de compensation, je ferai re-

marquer que l'Église a conquis de nos jours un avantage immense, c'est qu'il n'est aucun pays civilisé où elle soit vue d'un œil de mépris ou de haine; et qu'on ne me donne pas pour exemple du contraire la politique de la Russie, quelques actes violents de la Prusse ou d'autres anomalies de ce genre. La cause de la religion me paraît plus belle quand elle s'unit à celle d'une nationalité vaincue, ou quand elle a pour adversaires le rachitisme politique et la mauvaise philosophie.

La plupart des incrédules concluent à la décadence de la foi d'après ce qu'ils observent chez les personnes de leur société. Or, comme ces personnes partagent ordinairement leurs opinions, ils infèrent de là que tel doit être l'état général des esprits. Il arrive à cet égard ce qu'on voit presque toujours à l'égard des mœurs : l'homme corrompu voit la corruption partout ; il n'existe pour lui ni homme d'honneur, ni femme honnête, ni magistrat intègre, ni commerçant de bonne foi ; à ses yeux, l'astuce, l'immoralité, la subornation règnent dans toutes les âmes ; et si vous observez bien le sens de ses discours, ses vices ne sont que le résultat de la conviction où il est que la vertu est chose entièrement impossible. Il ne manque ni d'heureuses dispositions naturelles, ni de bons désirs, ni de force d'âme pour accomplir le bien ; mais à quoi bon, pense-t-il, faire exception dans la masse des hommes ? Victime des artificieuses manœuvres et des passions effrénées de ses semblables, irait-il immoler sa vie, sans compensation

et sans espérance, sur les autels de la vertu, de cette divinité mystérieuse qui depuis longtemps a déserté pour ne plus le revoir ce monde sublunaire ? N'est-il pas vrai, mon cher ami, que tel est le langage de l'homme immoral, qui conserve encore assez d'intelligence pour comprendre son état ? Il se fait une sorte de philosophie à son usage qui lui sert comme de bouclier contre les atteintes du remords.

Appliquez à l'incrédulité ce que nous disons de la corruption, et vous y trouverez une analogie parfaite. L'incrédule ne voit guère, comme nous l'avons remarqué déjà, que des hommes qui, plus ou moins, sont imprégnés de ses idées antireligieuses ; il jette un rapide coup d'œil sur les opinions dont il est environné ; chacun en fait autant de son côté ; puis les voilà qui mettent en commun leurs observations réciproques, comme si elles avaient été prises sur des points entièrement distincts, et ils en concluent bravement que les données sont suffisantes, que l'induction est légitime, que tous les votes sont recueillis, et que par conséquent la foi ne conserve plus un seul partisan dans le monde, qu'elle est condamnée sans retour, à jamais exilée des sociétés humaines. Si certains faits semblent s'élever contre cette conclusion de nos philosophes, ils n'en seront guère embarrassés. Un tel se montre chrétien, sans doute ; mais ce n'est là que de l'hypocrisie ; tel autre l'est uniquement par intérêt ; plusieurs le sont par égard pour une mère, une sœur, une femme adonnées à la dévotion.

Quant au reste des hommes, de ceux qui pensent du moins, ils sont tous d'accord en ce point ; le fait ne saurait plus être désormais l'objet d'un doute.

C'est avec cette assurance qu'en parlent certains discoureurs, et je les ai plus d'une fois entendus moi-même. Mais ce que j'entendais ne pouvait me faire oublier ce que j'avais vu. De mon côté, je m'étais livré à de nombreuses observations sur la même matière, et je ne pouvais, en vérité, sacrifier à d'absurdes préventions des convictions basées sur les faits les plus constants et les plus palpables. Souvent, dans des discussions de cette nature, je découvrais un autre motif de ne pas accorder trop d'importance aux opinions de mon contradicteur ; je tâchais de ne pas le heurter de front et je donnais à la conversation un cours qui permettait de voir les sources où ces profonds observateurs puisent ordinairement une si merveilleuse connaissance du monde, le théâtre habituel de leurs explorations touchant l'état actuel des croyances. Je ne tardais pas à constater ce dont j'étais persuadé d'avance, que les personnes et les réunions où de telles idées prenaient leur origine faisaient invariablement partie de cette société qui s'agite en dehors des influences religieuses. Je parlais alors d'un autre genre de société, des hommes et des réunions qui font ouvertement profession de christianisme, et je m'apercevais que je n'étais pas compris, que mon interlocuteur n'en tenait aucun compte. J'appelais son attention sur le mouvement religieux de tel ou tel peuple,

sur une renommée littéraire acquise dans la défense de la religion, je citais quelques passages des œuvres remarquables publiées sur cet objet, mais il ne m'était pas difficile de voir que mon homme était peu versé dans cette littérature ; et s'il affectait par respect humain d'en avoir quelque notion, bien qu'il eût la modestie de ne pas en faire parade, je n'en étais pas moins convaincu dans le fond de ma pensée qu'il parlait de ce qu'il ne savait pas, qu'il concluait dans ses inductions du particulier au général, et que sous ce grand appareil d'étude et d'observation sur les croyances contemporaines se cachaient l'ignorance et l'orgueil propres à la médiocrité.

Ni les sociétés, mon cher ami, ne se forment uniquement des capitales, ni les capitales ne se forment d'un certain nombre de réunions, quels que puissent en être l'éclat et l'outrecuidance. Il faut nécessairement porter son regard en dehors de cette sphère, quand on veut se faire une idée de l'état réel des croyances. Il n'en est pas de ceci comme du mouvement politique ou commercial d'un peuple. Ce mouvement se renferme dans un cercle ordinairement fort étroit ; et pour en apprécier la situation et les tendances, il suffit le plus souvent de se placer dans un des centres autour desquels il s'accomplit. En fait de religion, les choses se passent d'une tout autre manière : la foi religieuse a des ramifications immenses, elle descend dans les entrailles de la société ; ni l'orgueilleuse capitale, ni le plus pauvre

hameau n'échappent à son influence. Ce serait une chose bien hasardeuse que d'en juger par les opinions de quelques cercles déterminés.

Mais voici que cette lettre encore dépasse les bornes voulues ; je m'arrête , et , résumant ce que je viens de développer, je dis que la philosophie de l'avenir, comme la nomment si bien les écoles modernes , est une des nombreuses chimères rêvées par l'esprit humain ; qu'elle ne résout aucun problème et ne nous donne aucune lumière sur les graves questions dont elle prétend s'occuper ; que ses prédictions à l'endroit du catholicisme sont en pleine contradiction avec la raison et les faits. Pour ce qui regarde les grands changements qui , dans la pensée de nos philosophes, sont à la veille de s'accomplir , je suis assez de leur avis, mais non certes dans le sens qu'ils l'entendent. Je reconnais sans peine que nous sommes en effet à une époque de transition ; mais je doute que cet état de transition soit un état exclusif de notre époque, j'incline à penser que c'est là le caractère général de l'humanité. N'est-il pas évident, pour mieux dire, que le genre humain est toujours en mouvement pour passer d'un état à un autre ?

La perfectibilité indéfinie dont nous parlent sans cesse les philosophes de l'avenir, est encore une question sur laquelle je fais mes réserves et conserve mes doutes. Il en est de même du principe sur lequel repose cette opinion et qui donne à l'humanité, dans ce triste séjour de son épreuve, une carrière illimitée de progrès et de

bonheur. Le scepticisme philosophique dont je suis quelque peu atteint, comme j'en ai fait l'aveu dans une de mes précédentes lettres, fait que, lorsque j'entends une proposition par trop générale, je ne me laisse éblouir ni par la renommée ni par le ton décisif et magistral de celui qui l'énonce. Ne serait-ce que pour faire acte d'indépendance, j'examine si par hasard le maître ne se serait pas trompé. C'est justement ce qui m'arrive et par rapport à notre époque de transition et par rapport au progrès incessant de l'humanité, et par rapport enfin à ces transformations sociales qu'on nous prédit. Je compte pouvoir vous dire plus tard mon opinion tout entière sur chacun de ces points. Je ne le puis cette fois, soit par défaut de temps, soit par crainte de vous fatiguer.

CINQUIÈME LETTRE.

Le sang des Martyrs.

Je vois maintenant qu'il me sera bien difficile, mon cher ami, de réaliser la pensée que j'avais eue d'assigner un certain ordre à la discussion où nous allons nous engager. Je voulais lui tracer une marche logique dont elle ne pourrait s'écarter, sans prétendre toutefois lui interdire certains détours dans des sujets moins sérieux, dans des régions intellectuelles propres à délasser l'esprit en détruisant la monotonie scolastique et l'ennui d'une inflexible régularité. C'est en vain, je le sens, que je tâcherais de vous entraîner dans cette voie ; vous aimez mieux traiter tantôt une question, tantôt une autre, suivre au hasard le caprice de votre pensée. Quoique je sente les inconvénients d'une telle conduite et que je les aie déjà signalés, si je ne me trompe, dans une de mes précédentes lettres, force m'est bien de vous suivre dans le chemin où il vous convient de marcher ; car je ne voudrais pas qu'il vous vînt à l'esprit que mon intention est d'é luder certaines questions délicates et d'envelopper mon interlocuteur dans un réseau de preuves traditionnelles ou de raisonnements théologiques, pour qu'il ne puisse

diriger son attaque contre les points, à son avis, plus faibles et plus accessibles des dogmes que je défends. La nécessité que je subis me serait encore plus pénible si vous n'aviez pris soin de m'avertir que les meilleurs ouvrages écrits en faveur de la religion ne vous sont pas inconnus, que vous vous proposez même de les étudier avec plus d'attention quand vous aurez plus de loisir et de calme ; que votre unique désir en ce moment est dès lors d'éclaircir et de résoudre certaines difficultés doctrinales qui vous arrêtent , pour ainsi dire , à l'entrée de la voie battue par des génies.

A vous dire vrai, je ne suis pas fâché que vous m'ayez appelé sur le sujet des Martyrs, puisque c'est là un point sur lequel il y a beaucoup à dire et que nous eussions dû aborder tôt ou tard en suivant la marche régulière de la discussion. Le sang répandu par les Martyrs est , à n'en pas douter, un des arguments les plus forts qu'on puisse donner de la vérité du christianisme : en développant donc les raisons que nous avons de croire à la religion , c'est-à-dire en déroulant à vos yeux ce que l'École appelle les motifs de crédibilité, je n'aurais pas sans doute omis ce tableau merveilleux qui nous offre un nombre infini de personnes de tout âge, de tout sexe, de toute condition, versant généreusement leur sang, mourant avec un courage inébranlable plutôt que de souiller par un seul acte, par une seule parole, la foi d'un Dieu crucifié.

Je vous laisserai vous expliquer à ce sujet avant de

m'en expliquer moi-même ; et pour bien établir nos idées réciproques, pour que nous ne soyons exposés ni l'un ni l'autre à perdre de vue le véritable état de la question, pour que la réponse, en un mot, soit plus rigoureuse et mieux appropriée au sens de l'objection, je reproduirai d'abord vos paroles : « Je respecte autant que qui que ce soit la force et la grandeur d'âme partout où je les rencontre, j'avoue sans détour que l'héroïsme dans les souffrances me paraît beaucoup plus grand que l'héroïsme dans les combats. Cet aveu vous épargnera bien quelque travail, en vous dispensant d'énumérer devant moi les diverses légions de Martyrs, les tourments qu'ils ont soufferts et leur merveilleuse constance; vous n'avez nul besoin d'exciter mon enthousiasme en retraçant à mes yeux des vieillards chancelants, de faibles femmes, des vierges délicates, de tendres enfants marchant courageusement à la mort pour rendre témoignage à leur foi. A cet égard, je doute que vous éprouviez vous-même de plus vifs sentiments d'admiration et de respect. Vous n'avez pas non plus à craindre que mon scepticisme aille jusqu'à révoquer en doute l'immense multitude des Martyrs chrétiens ; je n'aime pas m'épuiser en vaines subtilités pour combattre des faits d'une telle évidence. Les négations d'un individu n'ont pas le pouvoir d'effacer les pages les plus éclatantes de l'histoire. Mais, tout en supposant, en proclamant même la vérité du fait, je ne puis admettre les conséquences que vous autres chrétiens prétendez en

tirer. On sait que l'enthousiasme pour une idée peut produire de semblables phénomènes ; et quant à l'effet des persécutions sur la propagation du christianisme, vous n'ignorez pas qu'un moyen de triomphe pour une cause, c'est qu'elle soit entravée, combattue, persécutée, c'est que ses défenseurs se présentent avec d'honorables cicatrices, preuves palpables de la force des convictions et du courage à les soutenir. »

Vous voyez que je n'ai rien retranché, sous aucun rapport, de votre argument, et que je n'ai voulu diminuer en rien la valeur de l'objection. Vous me permettez en retour de donner à ma réponse tout le développement que réclame l'importance de la matière.

Avant tout je prends acte avec plaisir de votre loyal aveu touchant le nombre comme infini de nos Martyrs et le caractère de leurs tortures, soit à raison de la cruauté des bourreaux, soit à raison de la générosité des victimes. Et quand j'accepte avec plaisir un tel aveu, c'est que j'aime à voir que vous n'allez pas lutter en vain contre l'évidence des faits, et nullement parce qu'il m'eût été difficile d'obtenir rationnellement cet aveu d'un adversaire de bonne foi. Pour arriver à ce but, il m'eût suffi d'ouvrir les pages de l'histoire ; car, comme vous le remarquez très-bien, ces pages ne s'effacent pas avec des négations. Les Actes des Martyrs ne sont pas de pieuses légendes, inventées pour nourrir la dévotion des fidèles. Ce sont des documents qui ont passé par le creuset de la critique la plus sévère. Ruinart, Mabillon,

Natal Alexandre, Fleury, Tillemont, Papebroke, Holstein et d'autres critiques du même genre ne sont pas assurément des hommes d'une excessive crédulité; leur immense érudition et leur discernement parfait en font les juges les plus compétents en pareille matière; et leur autorité eût été décisive en ma faveur, si vous n'aviez eu la précaution d'éviter une lutte dont vous n'auriez pu sortir avec avantage, malgré tout le prestige de votre talent. Que peuvent en effet les plus beaux raisonnements contre des faits plus clairs que la lumière du jour ?

La ville de Rome toute seule est un irréfragable argument, une preuve éclatante de l'innombrable multitude des Martyrs. On a dit que les catacombes de la ville éternelle étaient un immense tombeau, cryptes immortelles du temple de la Religion. « Nous avons vu, disait Prudence, dans la cité de Romulus, les cendres d'un nombre infini de saints. Si vous demandez, ô Valérien, les inscriptions tumulaires, les titres d'honneur et les noms des victimes, il sera bien difficile de vous répondre, tant est grand le nombre de ceux que Rome idolâtre a sacrifiés à ses dieux. Beaucoup de tombeaux portent gravés quelques caractères qui retracent le nom ou l'éloge du Martyr; mais il en est beaucoup plus qui renferment dans un silence éternel la multitude des héros inconnus et qui n'en indiquent que le nombre. Que d'ossements entassés sans qu'un nom ait survécu! Je me souviens d'avoir moi-même retrouvé soixante

corps sous un tertre, soixante Martyrs dont le nom n'est connu que de celui pour lequel ils sont morts. »

Innumeros cineres sanctorum Romula in urbe
Vidimus; o Christo Valeriane sacer,
Incisos tumulis titulos; et singula quæris
Nomina? Difficile est ut replicare queam,
Tantos justorum populos furor impius hausit!
Cum coleret patrios Troya Roma Deos.
Plurima litterulis signata sepulcra loquuntur
Martyris aut nomen, aut epigramma aliquod.
Sunt et muta tamen tacitas claudentia turbas
Marmora, quæ solum significant numerum,
Quanta virum jaceant congestis corpora acervis
Nosse licet, quorum nomina nulla legas.
Sexaginta illic defossas mole sub una
Reliquias memini me didicisse hominum,
Quorum solus habet comperta vocabula Christus.

Ainsi parlait au quatrième siècle un célèbre poète espagnol, ce qui nous montre que déjà dès cette époque les catacombes romaines produisaient sur les esprits cette impression religieuse et profonde qu'en ressentent encore les voyageurs de notre temps. L'Église compte dix persécutions souffertes sous les empereurs païens. Ces empereurs sont Néron, Domitien, Trajan, Antonin, Sévère, Maximin, Dèce, Valérien, Aurélien, Dioclétien. Dans toutes ces persécutions furent exercées d'horribles

barbaries. Il est à remarquer en outre que ces mesures sanguinaires ne se bornaient pas à certaines contrées, qu'elles embrassaient toute l'étendue de l'empire. On ne peut lire sans effroi, dans les auteurs contemporains, l'affreux tableau des supplices inventés par les persécuteurs dans cette lutte impie qu'ils avaient entreprise contre la conscience des chrétiens. Jamais une religion n'avait été soumise à une aussi terrible épreuve ; jamais l'humanité ne s'éleva d'une manière plus évidente au-dessus de ses forces naturelles. L'enthousiasme d'une idée peut, dites-vous, produire un effet semblable : ceci demande une réponse sérieuse. Nous ne nions pas, sans doute, qu'il ne puisse se présenter un cas où une personne s'exalte pour une idée, un sentiment, un intérêt, au point de sacrifier son existence. Des exemples de ce genre sont nombreux dans l'histoire des temps anciens et ne manquent pas dans les temps modernes. Mais il ne s'agit pas ici de savoir à quel degré peut s'élever la force morale d'un individu entièrement absorbé par un objet ; il s'agit encore moins de mettre en doute qu'un homme en pareil cas donne spontanément sa vie et brave même parfois les plus affreuses tortures. La force de notre argumentation ne gît nullement dans des assertions qui seraient démenties par l'histoire. Ce que nous disons, nous, c'est que, vu la faiblesse humaine, il n'est pas possible, sans un secours tout spécial de Dieu, que pendant l'espace de trois siècles, sur tous les points de l'univers connu, il se soit trouvé un

nombre prodigieux de personnes de tout âge, de tout sexe, de toute condition, capables de sacrifier avec joie leurs biens, leur honneur aux yeux du monde, et de donner enfin leur vie parmi toutes sortes de tourments, plutôt que d'abonner la foi d'un Maître crucifié. Voilà ce que nous disons; et si quelqu'un voulait méconnaître la portée de ces faits, nous lui demanderions de nous montrer dans les fastes du genre humain quelque chose de semblable. Nous n'accepterions pas à ce titre tel ou tel exemple isolé, nous demanderons qu'on nous les présente par milliers comme nous les présentons nous-mêmes. Et bien assurés que ce n'est pas là chose possible, nous croyons être dans notre droit en affirmant que notre religion est revêtue d'un caractère qui ne se rencontre dans aucune autre.

Vous me dites que « chaque pays a eu ses Martyrs, puisqu'on peut appeler ainsi tous ceux qui se dévouent pour l'indépendance de leur patrie et donnent leur vie pour le bonheur de leurs compatriotes. On n'a pas cru néanmoins, ajoutez-vous, que de tels dévouements exigeassent une grâce spéciale du Ciel. » Cette observation, mon cher ami, me fait craindre que vous n'ayez pas assez réfléchi sur le cœur humain dans ses rapports avec les sacrifices qu'il peut inspirer; car vous confondez des idées parfaitement distinctes et ne me semblez pas établir la différence qui se trouve entre les sacrifices. Ne voyez-vous pas combien différent entre elles la valeur et la force d'âme, le courage qui fait attaquer de front un danger et celui qui fait qu'on l'attend avec

calme, la force qu'on montre dans un moment donné et celle qu'on déploie dans une longue série de travaux et de souffrances? On trouve beaucoup d'hommes capables du premier genre d'héroïsme, bien peu qui puissent s'élever jusqu'au second. On en découvre aisément la raison; l'histoire et l'expérience ne nous laissent à cet égard aucun doute.

On sait que l'un des plus puissants ressorts du cœur humain, dans l'ordre purement naturel, ce sont les passions; sans les passions le cœur est froid, l'esprit calcule et le bras reste inactif. Et quand je parle de passions, je n'entends pas les inclinations mauvaises ou les penchants corrompus; je n'entends pas ces mouvements impétueux qui exaltent l'âme à tel point qu'elle perd de vue les lumières de la raison et les conseils de la prudence. Sous ce nom je comprends tous les sentiments légitimes et généreux, toutes les affections de de l'âme, celles même qui sont tranquilles et modérées, pourvu que ce ne soit pas des actes émanés de la pure raison, ou de la volonté quand elle n'est guidée que par la raison elle-même; je comprends tous ces mouvements spontanés qui nous entraînent vers un objet, sans réflexion, comme par instinct, abstraction faite de toute influence de l'entendement; en un mot, et pour parler un langage sinon plus exact du moins plus simple et plus approprié au commun des intelligences, par passions j'entends tout ce qu'on a coutume d'appeler mouvements du cœur.

Nous savons par notre propre expérience et par celle

des autres que lorsque ces mouvements se font sentir, nous sommes plus portés à accomplir l'œuvre vers laquelle ils nous poussent ; que lorsqu'ils nous font au contraire défaut, pour sincères et vraies que soient nos convictions, pour ferme et décidée que soit notre volonté, nous sentons au dedans de nous-mêmes une faiblesse, une langueur dont les plus grands efforts peuvent à peine triompher. Supposons deux hommes également persuadés du mérite de la bienfaisance, possédant les mêmes moyens de l'exercer, dans une occasion identique de pratiquer cette vertu, mais dont l'un soit doué d'un cœur sensible et généreux, tandis que l'autre est froid et dur ; la partie supérieure de l'âme, c'est-à-dire la raison, est dans le premier absolument ce qu'elle est dans le second ; qui ne voit cependant que pour l'un c'est un vrai bonheur de secourir un frère malheureux et que pour l'autre c'est un pénible sacrifice ? Chez celui-là il y a une passion, un mouvement du cœur, un sentiment naturel, n'importe le nom qu'on voudra lui donner, qui le pousse à la bienfaisance, il souffre s'il ne fait du bien ; on dirait que la misère de son prochain se communique à lui, puisque, tout en laissant intactes sa fortune et sa vie, elle le fait souffrir d'une souffrance étrangère ; puisqu'en venant au secours du malheureux, il éprouve lui-même un soulagement réel, il recouvre un bien-être perdu, il éprouve la douce satisfaction d'un devoir accompli, satisfaction correspondante au besoin qui tourmentait

son âme. Rien de tout cela ne se passe dans le cœur de l'homme insensible et dur, quelle que soit la rectitude de son esprit, quelque soin qu'il prenne d'y conformer sa volonté. S'il accorde un bienfait, c'est uniquement pour obéir à la voix de sa conscience; mais en accomplissant un tel devoir, il ne sentira pas cette heureuse expansion, cette joie tendre et délicate dont se trouve pénétré un cœur compatissant; il aura, au contraire, à lutter contre cet égoïste instinct qui voudrait toujours garder pour soi ce qu'on sacrifie pour les autres.

Cet exemple suffit à rendre évidente et palpable l'influence qu'exercent sur nos actes les inclinations de notre cœur. Il nous est permis d'en inférer que, dans une situation propre à surexciter en nous une passion quelconque, il n'est pas étonnant que cette passion faisant taire tout autre sentiment, sans en excepter même l'instinct de notre propre conservation, aille jusqu'à nous précipiter dans les plus difficiles entreprises et dans le péril évident de la mort. Ainsi, que le soldat qui se trouve sur le champ de bataille, entouré de ses compagnons d'armes qui seront les témoins de son courage ou de sa lâcheté, enhardi par l'appareil guerrier qui l'entourne, excité par les accents du clairon et le bruit martial du tambour, désirant venger la mort de ses amis et de ses frères qui tombent autour de lui, qu'un soldat, disons-nous, affronte une mort glorieuse, alors surtout qu'il peut espérer de lui échapper, pour obte-

nir la gloire seule et une gloire immortelle, rien en cela ne doit nous étonner. Nous voyons agir là dans toute leur puissance l'amour de la patrie, le sentiment de l'honneur et cette légitime ambition qui meurt si rarement au cœur de l'homme; ajoutez à cela l'exaltation que produit une circonstance décisive et solennelle, la présence du danger, l'effervescence des plus nobles passions, le mouvement impétueux des bataillons et le feu de la mêlée, et vous comprendrez la valeur guerrière, sans cesser toutefois de l'admirer. Dans de telles circonstances, il y a lutte entre les diverses inclinations du cœur humain; il est naturel que celles-là triomphent qui sont plus en rapport avec la situation, plus aptes à recevoir le contre-coup des événements, à s'enflammer au contact des passions qui les environnent.

Nous en avons assez dit, nous le croyons, pour expliquer comment il se fait que tant d'hommes exposent leur vie pour la défense d'une cause qui leur est chère. Qu'on ne s'imagine pas néanmoins qu'il soit nécessaire pour cela que l'esprit en vienne à ce degré d'exaltation que nous avons essayé de décrire; il est des cas où les mêmes faits se produisent sans que la cause éclate d'une manière aussi sensible. Ainsi, par exemple, un jeune homme se trouvera engagé dans une question si faussement appelée point d'honneur; il n'est sans doute pas dans la situation du soldat sur le champ de bataille; et cependant, sa position, toute différente qu'elle

est en apparence, peut en réalité lui être assimilée, si nous la considérons dans les causes qui poussent l'homme au sacrifice de la vie. Un préjugé extrêmement funeste, mais qui n'en est pas moins profondément enraciné dans certains esprits, lui persuade que s'il n'accepte pas le duel qui lui est proposé ou s'il ne défie lui-même son adversaire, selon le cas dont il s'agit, il se couvre de honte et ne pourra plus se présenter dans la société sans y être flétri du nom de lâche. Chez l'individu placé dans cette alternative, nous ne voyons pas assurément avec autant d'évidence les motifs qui le poussent à braver la mort, que chez le soldat placé sur le champ de bataille; nous n'y découvrons pas aussi clairement cette profonde agitation d'un esprit qui flotte entre la crainte et l'espérance, entre l'amour de la vie et celui de la gloire; cette lutte, néanmoins, est tout aussi réelle, aussi vive quelquefois qu'elle puisse exister dans les hasards de la guerre. Malgré tout ce qu'il y a souvent de futile et de vain dans ce mot *honneur*, on ne saurait nier qu'il n'exerce sur l'esprit humain une influence tellement grande, une si puissante magie que la fortune et la vie sont en comparaison une chose de nulle importance. Je n'ai pas besoin d'examiner la force ou la réalité des motifs, il me suffit de constater le fait, pour en conclure qu'il y a aussi, dans l'hypothèse énoncée, une véritable exaltation, une passion entraînant qui subjugué toutes les puissances de l'individu et le pousse à jouer sa vie dans un jeu non

moins frivole que sauvage. C'en est assez, encore une fois, mon cher ami, des considérations que je viens d'émettre, pour distinguer entièrement la valeur de la force réelle, pour établir une différence absolue entre l'homme qui, dans tel cas donné, affronte sans pâlir une mort plus ou moins glorieuse, et l'homme qui souffre avec un calme inaltérable les tourments les plus affreux, qui marche d'un front serein à une mort certaine, inévitable, aussi contraire à l'opinion qu'à la nature. Dans le premier cas nous voyons des passions luttant les unes contre les autres, un esprit excité par les motifs les plus capables d'agir sur lui, les plus propres à le détourner de tout ce qui pourrait l'entraîner en sens contraire; ou bien il compte pour rien les douleurs qu'il affronte, ou bien elles sont de courte durée, ou bien encore elles sont compensées par l'espérance du repos, du bonheur, de la gloire. Dans le second cas, nous voyons la raison et la volonté luttant contre toutes les passions réunies, l'homme supérieur contre l'homme inférieur; celui-là dominé par la pensée du devoir, par une sublime espérance, celui-ci subjugué par tout ce qui s'agite de penchants, de désirs, de terreurs et d'inquiétudes dans cet abîme ténébreux que nous appelons le cœur humain.

Mon intention n'est pas de dire par là qu'on ne puisse rencontrer dans l'ordre purement naturel des dévouements admirables, ni que dans tous les actes appelés héroïques il faille supposer un secours surna-

turel. Un tel secours ne se trouvait certainement pas dans les païens, ni dans un si grand nombre d'autres héros appartenant à l'hérésie : et cependant ils nous offrent parfois des traits qui nous frappent d'admiration et d'enthousiasme. Régulus, reprenant le chemin de Carthage, après avoir émis dans le sénat la généreuse opinion qui devait lui coûter la vie; Scévola mettant sur un brasier sa main coupable d'une erreur involontaire; et tant d'autres actions de ce genre que nous transmet l'histoire de l'antiquité, sont autant de preuves évidentes de ce que l'homme peut accomplir par son propre courage : mais cela ne nuit en rien à l'argument que nous trouvons en faveur de la religion dans l'histoire de nos Martyrs. Le nombre des héros est fort restreint, celui des Martyrs est incalculable. Les héros étaient, pour la plupart, des hommes formés, endurcis aux rudes travaux de la guerre; leur esprit s'était agrandi dans le maniement des affaires publiques, l'amour de la gloire remplissait leur cœur, leur courage éclatait dans les circonstances les plus propres à les enflammer d'ardeur et d'enthousiasme. Parmi les Martyrs on voit beaucoup de vieillards, de femmes, d'enfants; les hommes eux-mêmes appartenant presque tous aux plus humbles conditions n'avaient jamais occupé d'emploi public; rien ne pouvait avoir développé chez eux cette noble fierté qui fait parfois accomplir les plus grandes choses, l'une des plus puissantes passions sans contredit dont le cœur humain soit susceptible.

Pour nous faire une idée du mérite exceptionnel des Martyrs chrétiens, approchons-nous d'un de ces illustres captifs, si malheureux aux yeux du monde, si heureux aux yeux de la foi; son nom est ignoré, il est né dant un rang obscur. Pourquoi est-il chargé de fers? Parce qu'il croit qu'un homme autrefois condamné à mort dans la Palestine est Fils de Dieu, Dieu lui-même, revêtu de notre nature pour acquitter par son sang nos dettes envers la justice infinie. Que voyons-nous autour de lui? Nous voyons éclater le mépris, la compassion ou la haine; les uns le regardent comment un insensé, les autres le traitent de fanatique, plusieurs l'accusent des crimes les plus affreux. Pas un rayon de gloire humaine, pas un adoucissement à son malheur. Ne cherchez rien dans son état qui puisse le corroborer ni donner à sa nature la force de réagir contre les maux qui l'accablent. Toutes ses passions se ressentent de l'état de prostration et de torpeur où son corps est plongé. L'orgueil ne trouve aucune prise en lui; rien en lui ni autour de lui qui ne soit humainement fait pour l'humilier. Quelle ressemblance encore peut-on établir entre les héros de la religion et les héros du monde?

On me dira que l'espérance d'une vie meilleure leur rendait les tourments plus tolérables, et faisait de la mort l'objet de leurs vœux; cela est certain, et nous sommes loin de le nier; mais c'est justement cette résolution de sacrifier les biens palpables et présents à

des biens invisibles et futurs ; c'est cette force qui leur faisait fouler aux pieds toutes les inclinations de la nature, tous les objets de leur affection et jusqu'à l'existence elle-même, pour les promesses de la foi, qui nous montrent à découvert l'action surnaturelle de la grâce, puisque tout cela est au-dessus des vues et des forces de l'humanité. J'ai déjà remarqué dans une de mes précédentes lettres que l'homme est porté par sa nature à se laisser dominer par les impressions du moment et à regarder comme chose de peu d'importance tout ce qu'il voit dans l'éloignement, soit avec désir soit avec crainte. C'est ce que nous voyons d'une manière malheureusement trop évidente dans un grand nombre de chrétiens, qui, tout persuadés qu'ils sont des vérités de la foi, les tiennent dans un tel oubli, qu'ils n'auraient pas à changer de vie s'ils voulaient se faire païens. C'est pour cela qu'en voyant une multitude comme infinie de personnes faibles, timides, délicates, se montrer supérieures à toutes les propensions, à toutes les défaillances de la nature, affronter la mort avec tant d'héroïsme à la fois et de simplicité, on est forcé de reconnaître qu'il y a là quelque chose qui s'élève prodigieusement au-dessus de la nature, une manifestation éclatante de la vertu du Tout-Puissant qui se plaît à montrer sa force dans la faiblesse et l'infirmité.

Je ne sais, mon cher ami, si de telles réflexions vous auront pleinement convaincu ; mais votre intelligence

et votre droiture me permettent peut-être de l'espérer. Je ne saurais en effet me persuader que vous n'ayez aperçu la distance qui sépare nos Martyrs des héros du monde, quels qu'ils soient. Vous connaissez l'histoire, repassez-en dans votre esprit les pages les plus éclatantes, et vous ne trouverez rien qui soit comparable au prodige dont nous parlons. A quelles causes naturelles pourrait-on avoir recours pour l'expliquer? à l'enthousiasme? Mais comment un sentiment aussi éphémère a-t-il pu se soutenir au même degré de puissance pendant plus de trois cents ans? Comment a-t-il pu s'étendre à tout l'univers connu? Attribuerons-nous ce prodige à la gloire humaine? Mais tant d'hommes qui mouraient avec la certitude de ne pas même léguer leur nom à la connaissance du monde, comment seraient-ils morts par amour pour la gloire? Et quelle serait cette gloire étrange qui parle également au cœur du jeune homme et du vieillard, de la fille et de la mère, de l'adulte et de l'enfant, de l'ignorant et du sage, du riche et du pauvre, du prince et du mendiant? Soyons de bonne foi, et nous verrons, nous serons forcés de reconnaître que, tout puissant que puisse être sur le cœur humain ce sentiment de la gloire, jamais il n'eût produit un effet aussi profond, aussi universel, aussi décisif, dans des situations et sur des personnes aussi différentes; soyons de bonne foi, et nous verrons là le doigt de Dieu.

Si les chrétiens avaient été peu nombreux, s'ils avaient

tous habité dans un même pays, soumis aux mêmes influences, si leur religion n'avait eu qu'une courte durée, on pourrait dire peut-être, sans blesser autant la raison, qu'ils furent saisis d'une exaltation d'esprit extraordinaire, et que cette exaltation s'était communiquée des uns aux autres. Mais une exaltation qui embrasse toutes les contrées de l'univers et l'espace de trois siècles, toujours avec la même force, toujours avec les mêmes résultats ! Pesez bien cette observation, mon cher ami ; elle seule me paraît suffire pour dissiper tous les doutes et résoudre toutes les difficultés.

J'en viens au second point indiqué dans votre lettre et relatif à l'argument que nous tirons en faveur du christianisme, de sa rapide propagation au milieu des persécutions sanglantes qu'il eut si longtemps à subir. C'est une chose connue, dites-vous, que le meilleur moyen de faire triompher une cause et de propager une doctrine, c'est d'employer contre elle la violence et la barbarie ; car du moment où leurs défenseurs portent au front l'auréole de la souffrance, ils excitent l'admiration et l'enthousiasme dans l'âme de tous ceux qui les voient, ils entraînent après eux un plus grand nombre de prosélytes. Plus d'une fois j'ai médité sur ce que vous affirmez, avec tant d'autres, sur la force de propagande qui serait l'effet de la persécution, et j'avoue ingénûment que j'ai eu beau consulter les principes de la philosophie, beau recueillir les leçons de l'histoire, je n'ai jamais pu me persuader

qu'un moyen efficace de faire réussir une cause fût de la poursuivre par le fer et le feu.

Il existe à cet égard une grande confusion d'idées et de faits qu'il est nécessaire de dissiper. Pour en venir plus aisément à bout, je poserai successivement quelques questions qui, bien résolues, peuvent nous aider à nous former une idée juste de l'objet dont il s'agit. Est-il vrai que la vue de la persécution excite l'intérêt ou l'enthousiasme pour les persécutés ? Pour répondre à cette question, il faut nécessairement distinguer : ou bien les persécutés sont regardés comme coupables, ou bien ils sont regardés comme innocents; dans le premier cas la réponse est négative, elle est affirmative dans le second. Le coupable ne saurait exciter d'autre sentiment que celui de la compassion, ce qui n'a rien de commun avec l'enthousiasme ou l'intérêt tel que nous l'entendons. Ceci est hors de doute. Or, il suit de là que lorsqu'on affirme en général que la persécution honore, attire la gloire et les sympathies, on est dans le vrai si l'on parle d'un homme tenu pour innocent, et encore aux yeux de ceux-là seuls qui le tiennent pour tel ; ce n'est qu'à leurs yeux que cet homme est un martyr. Aux yeux des autres il n'a nullement ce caractère; ce n'est pas là une victime de la persécution, mais bien le digne objet de la vindicte publique. Il résulte de là que si, dans un pays, on emploie des moyens de rigueur contre une cause ou une doctrine, ceux qui souffrent pour elles

seront entourés de respect et d'admiration, dans le cas seulement où elles sont considérées comme justes et saintes ; mais si on les regarde comme injustes, fausses, contraires au bien commun, le châtement n'est plus alors qu'un acte de justice, on n'éprouve ni admiration ni respect envers les condamnés, on accorde uniquement une compassion stérile à ceux qui furent trompés et qui se sont, comme l'on dit, égarés de bonne foi.

La situation des martyrs chrétiens était défavorable sous tous les rapports que je viens d'indiquer. En professant une religion diamétralement opposée à celles qui régnaient chez tous les peuples de la terre, en proclamant que le culte rendu aux divinités en honneur était une idolâtrie sacrilège, en s'éloignant des assemblées religieuses des Gentils, en condamnant leurs mœurs aussi bien que leurs croyances, ils s'attiraient l'aversion, la haine, l'exécration de l'univers. On les accablait d'injures et de calomnies, on les traitait comme les ennemis du genre humain et les perturbateurs de la société ; et pour leur faire épuiser jusqu'à la lie le calice d'amertume, on les accusait de commettre les crimes les plus affreux dans la célébration même de leurs mystères. Nul n'ignore avec quelle fureur on demandait le sang des disciples de Jésus-Christ : *Les chrétiens aux lions, les chrétiens aux flammes*, était le cri qui retentissait sur tous les points de la terre. Accablés d'outrages, de dérisions et

de mépris, seulement quand ils avaient rendu le dernier soupir dans les plus horribles supplices, des frères, sortant la nuit de leurs obscures demeures, regardaient comme un suprême bonheur de pouvoir donner la sépulture à ces restes précieux mutilés et broyés par la dent des bêtes féroces. Maintenant que nous les voyons élevés sur les autels, que nous entendons les chants de triomphe répétés en leur honneur, que nous les savons couronnés au ciel d'une auréole immortelle, auréole dont la splendeur semble se refléter dans le culte qui leur est rendu sur la terre, il nous est bien difficile de nous représenter l'horreur de leur situation et le formidable appareil de leur mort. Non, ils ne voyaient se manifester autour d'eux ni ce respect, ni cette admiration dont nous aimons à leur offrir le témoignage; ils voyaient éclater au contraire la haine, la fureur, une soif inextinguible de leur sang et, ce qui peut-être est plus douloureux pour le cœur humain, la dérision et le mépris. Dieu seul était leur consolation, Dieu seul était leur espérance; c'est en Dieu seul qu'ils trouvaient la force de soutenir cette lutte sublime contre le monde, contre eux-mêmes, contre la mort. Ne parlez pas de causes naturelles pour expliquer de tels prodiges; ils dépassent beaucoup trop le faible pouvoir de l'homme.

A qui ne serait pas convaincu par de semblables raisons, nous rappellerons le célèbre dilemme: ou les martyrs étaient miraculeusement soutenus par le Ciel,

on ils ne l'étaient pas ; s'ils l'étaient, la religion pour laquelle ils mouraient est vraie, et vous êtes d'accord avec nous ; si vous dites qu'ils ne l'étaient pas, nous vous répondrons que c'est le plus grand des miracles d'accomplir naturellement des choses aussi merveilleuses.

Il résulte évidemment de tout ce qui précède que la constance des martyrs ne pouvait par exemple être soutenue par l'espoir d'exciter l'admiration et l'enthousiasme, et c'est ainsi que croule par la base l'objection qui consiste à dire que les honneurs de la persécution, en servant de récompense aux martyrs, détruiraient la portée de leur témoignage.

Est-il bien certain, encore une fois, que les rigueurs déployées contre une doctrine soient un moyen de la propager ? La question ainsi posée a déjà quelque chose d'étrange. C'est cependant ce que l'on va redisant sans cesse avec une candeur, avec un aplomb que ne peuvent déconcerter ni la philosophie, ni l'histoire. Si l'on se contentait d'affirmer que la vérité s'ouvre un chemin à travers les persécutions, la chose serait bien différente ; mais prétendre que la persécution est le véhicule d'un enseignement, abstraction faite de la vérité de cet enseignement, c'est tout simplement de l'absurde. Ce qu'il faudrait dire c'est que le Tout-Puissant se sert même des mauvaises passions comme d'un véhicule pour conduire à ses fins les plans de sa sagesse infinie.

L'homme aime naturellement le bien-être, il éprouve un invincible amour pour la vie, une horreur non moins invincible pour la mort; il suit de là que les supplices et l'échafaud sont généralement un terrible ressort à mettre en jeu, pour détourner l'homme d'une cause attaquée avec de pareilles armes. Vous me parlez, mon cher ami, de ce qu'il y a de beau dans les souffrances, de l'auréole qui ceint le front de la victime quand elle marche au trépas d'un air calme et serein. Il y a du vrai dans tout cela, mais je doute fort que tout cela soit guère fait pour agir sur l'esprit des masses; je doute que dans la réalité ces choses se présentent avec le même charme et le même attrait que dans les livres. Et n'allez pas m'accuser d'avoir un cœur bien peu sensible, un esprit peu capable de comprendre les actes héroïques; je les comprends, soyez-en sûr, et je les sens à merveille; mais quand il s'agit de la réalité, non de la fiction, je ne puis fermer les yeux aux leçons constantes de l'histoire, à celles que l'expérience nous donne chaque jour. Combien voyez-vous d'hommes qui sacrifient leur bien-être, leur fortune, leur vie pour la défense de la justice et de la vérité? Il en existe peu dans l'époque actuelle; il en exista peu dans les temps passés; l'admiration même qu'ils nous inspirent est une preuve évidente que ce n'est pas là le patrimoine commun de l'humanité. Voulez-vous des partisans? Répandez à pleines mains les honneurs, les richesses, les plaisirs; si vous

n'avez à distribuer que les palmes des martyrs, vous verrez bientôt disparaître les prosélytes et les amis, bientôt vous resterez avec quelques rares émules disposés à vous disputer encore l'auréole de la souffrance et le bonheur de la mort.

Je n'aurais jamais cru, s'il faut dire toute ma pensée, que je serais dans l'obligation de vous rappeler ces vérités, bien tristes et bien humiliantes sans doute, mais qui n'en sont pas moins des vérités. Je supposais qu'en votre qualité de sceptique vous deviez être beaucoup plus positif, et que vivant à une époque de révolutions, vous aviez mieux appris à connaître les hommes, à vous faire une idée plus exacte des inclinations et des instincts dominants du cœur humain. Le sens commun a toujours fait justice de cette invention philosophique touchant les avantages de la persécution. Il est vrai que les tyrans se sont plus d'une fois trompés en abusant outre mesure du fer et du feu; mais au milieu de leurs plus horribles excès, ils obéissaient à une idée puisée dans la raison humaine, c'est que pour renverser une cause ou détruire une doctrine, un moyen efficace est d'accabler de maux et d'entourer d'embûches leurs défenseurs et leurs partisans. Je cherche en vain dans l'histoire les heureux effets qu'on accorde à la persécution, je ne puis les découvrir. Je trouve bien une exception dans le christianisme, mais cela même est un signe de l'intervention de Dieu dans l'établissement de cette religion. La

lapidation du diacre Étienne ouvre une ère de combats et de triomphes, en levant le glorieux étendard à la suite duquel vont marcher des légions innombrables de martyrs. La ciguë de Socrate, au contraire, me semble avoir fait peu de prosélytes dans les écoles de philosophie; on se montre peu désireux d'imiter une telle mort, la prudence l'emporte sur l'enthousiasme, et Platon s'entoure de voiles et de mystères, quand il parle à ses disciples de certaines vérités.

Si nous passons à des temps plus rapprochés de nous, nous observerons le même phénomène. La secte des Priscillianistes, contre laquelle on déploya des moyens de rigueur, se vit par là même arrêtée dans ses progrès et disparut bientôt de la société chrétienne. Une des religions qui se sont répandues avec le plus de rapidité, a été sans contredit celle de Mahomet. Est-ce donc à la persécution soufferte par ses premiers disciples qu'elle a dû ses étonnantes conquêtes? N'est-ce pas plutôt aux armes qu'elle leur remit entre les mains pour combattre et subjuguier les peuples auxquels s'adressaient ces étranges missionnaires? A l'époque de la guerre contre les Albigeois, dans le midi de la France, je ne vois pas non plus que les mesures adoptées contre ces dangereux sectaires ait servi à leur prospérité; je les vois au contraire tomber rapidement et disparaître à peu près au bout de quelques années sous les coups dirigés contre eux.

Vous me direz peut-être que le protestantisme s'é-

tendit et s'enracina malgré toutes les oppositions qu'il eut à souffrir, et que, si la Réforme gagna du terrain en dépit des persécutions, il n'est pas étonnant que le christianisme, à son origine, ait obtenu les mêmes résultats. Je ne sais du reste où les philosophes de nos jours ont vu ces terribles persécutions exercées contre le protestantisme. On dirait vraiment qu'il s'agit de l'époque des hiéroglyphes, en voyant la manière dont on dénature les faits et le sacrilège abus qu'on fait de la langue chrétienne.

Jetons un coup d'œil sur les premières années de la prétendue Réforme, et nous verrons qu'il s'en faut de beaucoup que ses progrès soient dus à ce qu'on appelle les persécutions déployées contre elle. En Allemagne, dès le premier moment de son apparition, elle vit se ranger sous ses drapeaux de nombreux et puissants défenseurs. On compte, dans ce nombre, plusieurs princes souverains qui favorisaient ouvertement la propagation des nouvelles doctrines, tantôt en les couvrant de leur protection et les appuyant de leur influence, tantôt en ayant recours aux armes, quand ils jugeaient l'occasion favorable pour tenter le sort des combats. Ce qui eut lieu en Allemagne se reproduisit avec de légères nuances dans les autres parties de l'Europe où le protestantisme parvint à s'établir ; nous n'en excepterons pas la France, car on sait les protecteurs qu'il y rencontra dans les classes les plus élevées et jusque dans les princes du sang ; il nous

suffit de nommer Henri IV. Est-il nécessaire de rappeler ici l'histoire d'Henri VIII et la manière dont il fonda l'anglicanisme? Nul n'ignore à quels moyens il eut recours pour propager et consolider le schisme honteux dont une aveugle passion avait été la source. Le système adopté par ce persécuteur sanguinaire fut constamment suivi et plus d'une fois exagéré par ses dignes successeurs.

Peu d'années après sa naissance, le protestantisme avait à son service de nombreuses armées, des princes puissants, des nations tout entières. Quel rapport voudrait-on dès lors établir entre l'effusion du christianisme et la propagation d'une secte qui usa de tous les moyens et fit alliance avec toutes les passions. S'il s'y trouva des hommes qui se sacrifièrent pour elle, souvenons-nous qu'on ne doit voir en cela qu'un fait commun à toutes les guerres civiles : il y a toujours dans l'un et l'autre camp de fougueux partisans qui succombent valeureusement sur les champs de bataille ou qui montent sans pâlir à l'échafaud sanglant.

Représentons-nous le protestantisme aux prises pendant l'espace de trois siècles avec les horribles persécutions dont fut assailli le christianisme naissant; où serait-il à l'heure qu'il est? Voulez-vous le savoir? Voyez ce qu'il est devenu dans les pays où le pouvoir a voulu en avoir raison. En France il éprouva diverses alternatives d'indulgence et de rigueur; mais sitôt qu'on employait contre lui une rigueur véritable et

constante, il allait s'affaiblissant chaque jour et semblait parfois au moment de disparaître. A quoi se trouvait-il réduit peu de temps après la révocation de l'édit de Nantes? Jamais au fond il n'a pu se relever des coups que lui porta Louis XIV. Il est à remarquer que même en ce moment, après tant d'années de tolérance, il pèse d'un bien faible poids dans la balance sociale. L'immense majorité de ce pays est partagée entre le catholicisme et l'incrédulité.

Ce qui s'est passé dans notre Espagne peut nous donner une idée de la faiblesse du protestantisme aux prises avec la force publique. On sait que vers le milieu du XVI^e siècle, il comptait dans notre pays un certain nombre de prosélytes, et de prosélytes d'autant plus dangereux qu'ils appartenaient à différentes sectes. L'inquisition, organisée et soutenue par Philippe II, adopta contre les sectaires les énergiques moyens que chacun sait; en peu de temps il ne s'agissait plus chez nous de partisans des nouvelles doctrines. Est-ce ainsi qu'on avait pu vaincre les premiers chrétiens? Parvenait-on aussi facilement à les chasser du terrain sur lequel ils s'étaient une fois établis? Que l'univers entier réponde à cette question, mais qu'elle réponde en particulier, cette terre d'Espagne arrosée, fécondée par le sang de tant de martyrs. Il ne sert de rien de se déchaîner contre les rigueurs de l'inquisition; ces rigueurs ne peuvent assurément être comparées à celles que déployèrent les proconsuls

romains; on a beau peindre sous les plus horribles couleurs les supplices infligés aux hérétiques, tous ces tableaux sont bien pâles en présence du martyr de saint Vincent.

Ce que nous avons dit de l'Espagne, nous pouvons également le dire du Portugal et de l'Italie. De telle sorte que nous pouvons en conclure que le protestantisme n'a pu se maintenir dans aucun des pays où le pouvoir lui a opposé une résistance soutenue. Quand on a voulu sérieusement extirper le protestantisme, on a toujours réussi; et c'est là un contraste bien remarquable avec les destinées du catholicisme : celui-ci s'est constamment maintenu dans les États où il a eu le plus à souffrir, et ses persécuteurs les plus habiles, les plus impitoyables, n'ont jamais pu l'en chasser entièrement. A l'appui de cette vérité, qu'il nous suffise de rappeler l'exemple de la Grande-Bretagne.

Je ne sais, mon cher ami, ce que vous auriez à répondre aux raisons que je viens d'exposer. Je ne sais si je me fais illusion, mais il me semble qu'après les avoir lues, vous sentirez mieux la force que puise le christianisme dans le sang de ses martyrs. Examinez avec attention et sans préjugé d'aucune sorte ce grand fait qui signale les premiers pas de l'Église dans le monde, et qui remplit d'une sublime horreur les premières pages de son histoire; et je ne doute pas que vous n'y voyiez quelque chose de merveilleux, un effet qui ne s'explique pas par des causes naturelles.

Il me semble avoir résolu les difficultés qui vous empêchaient d'attribuer à ce grand argument sa valeur et son importance. Quoi qu'il en soit, je suis assuré que vous ne pourrez pas me reprocher d'avoir éludé le point essentiel de la question, d'avoir amoindri la force des objections pour me rendre plus aisé le soin de les résoudre. Si je n'ai pu me placer avec vous sur le terrain de certaines idées trop souvent adoptées sans réflexion, je ne les ai pas non plus repoussées sans dire les raisons qui m'en donnaient le droit. Quand on traite avec des sceptiques, il est nécessaire de ne pas se montrer trop croyant, et par là même de ne pas accepter sans examen certaines opinions reçues, pour imposantes que soient les autorités philosophiques sur lesquelles on les appuie. Je voudrais bien que nous pussions continuer notre discussion sur ce que nous avons appelé avec l'École les motifs de crédibilité; mais en voyant quelle a été jusqu'ici la marche de notre polémique, je ne sais si, après m'avoir transporté d'abord en enfer, puis sur les échafauds des Martyrs, vous ne m'entraînez pas prochainement au milieu des concerts des Chérubins. Comptez que je serai toujours prêt à vous suivre comme à vous servir.

LETTRE SIXIÈME.

Transition et progrès.

Si je ne connaissais d'ailleurs, mon cher ami, la vérité de ce dogme chrétien, que la foi est un don de Dieu, j'en verrais une preuve bien sensible dans ce qui vous arrive, aussi bien qu'à tous ceux qui se sont éloignés des croyances de leurs pères. Ils entrent en discussion, ils écoutent, en apparence avec docilité, les raisons qu'on leur donne; ils font concevoir les plus belles espérances; on se persuade qu'ils vont se rendre à la force de la vérité; mais, à la fin, ils se retirent avec un froid *que sais-je*, qui vous glace le cœur et dissipe tout d'un coup les douces illusions dont on s'était bercé. C'est ce que vous faites, mon cher ami, dans votre dernière lettre : vous n'avez rien à m'objecter touchant ce qui a été dit sur le sang des Martyrs; vous confessez qu'aucune religion ne peut donner en sa faveur un argument semblable; vous vous montrez satisfait de mes précédentes lettres, par rapport à tous les points dont nous avons traité et qui faisaient l'objet de vos doutes; puis, au moment où je tressaillais de bonheur en me persuadant que vous alliez vous dé-

cider, non pas précisément encore à rentrer au nombre des croyants, mais à me suivre du moins dans notre discussion avec un désir sincère de connaître enfin la vérité, je me trouve en face de cette conclusion qui m'a rempli, je l'avoue, d'une profonde tristesse : « Que savons-nous, me dites-vous, avec un abattement qui me pénètre jusqu'au fond de l'âme, que pouvons-nous savoir ? — L'homme est si peu de chose ! Nous portons les yeux autour de nous et nous ne voyons que ténèbres. Qui sait où se trouve la vérité ? Qui sait ce qu'il en sera un jour de cette foi chrétienne, de cette Église de Jésus-Christ que vous croyez devoir durer jusqu'à la fin des siècles ? Je ne méprise certes pas la religion ; je vois bien que le catholicisme est un fait tellement grand qu'on ne saurait l'expliquer par des causes ordinaires. Vous en appelez à l'histoire, vous me demandez d'y trouver quelque chose qui ressemble à l'époque des Martyrs. Je vous l'ai déjà dit, je n'aime pas à me renfermer dans des négations impuissantes ; il ne me convient nullement de résister à l'évidence des faits ; mais faut-il que je vous avoue toute ma pensée ? Je ne puis croire. Je considère avec attention la société actuelle, et je crois voir dans son malaise et ses profondes inquiétudes un signe que nous sommes à la veille d'immenses événements : il semble qu'une révolution intellectuelle et morale doit inaugurer l'ère qui va s'ouvrir, et peut-être verrons-nous s'éclaircir alors ce sombre horizon où je

n'aperçois qu'erreur et incertitude. Laissons passer cette époque de transition; les temps qui suivront nous diront, sans doute, le mot de l'énigme. »

Un tel langage m'afflige, mon cher ami, mais je ne saurais en être étonné; vous n'êtes pas le premier à me le tenir. Permettez-moi seulement de vous faire observer que vos paroles ne répondent à rien, ne prouvent rien, ne renferment ni affirmation, ni négation; vous ne faites que vous donner la stérile satisfaction de peindre en peu de mots le véritable état de votre âme. Vous voyez la vérité, ou du moins il vous est aisé de la voir, mais vous n'avez pas la force de l'embrasser; parfois votre cœur vous entraîne un moment vers elle, puis vous retombez dans vos premières faiblesses en disant : *Je ne puis*. Et vous vous mettez alors à parler de cet avenir qui plus d'une fois a été le sujet de vos rêveries et de vos critiques; vous parlez d'un état de transition sociale, sans trop savoir en quoi cet état consiste; vous doutez, vous flottez entre des pensées contraires, vous renvoyez d'un jour à l'autre une décision qui coûte trop à votre esprit; vous la remettez pour un temps où peut-être, hélas! vous aurez cessé d'exister. Triste consolation! trompeuse espérance!

Mais si vous sentez défaillir votre courage, mon cher ami, ce n'est pas une raison pour moi de m'arrêter. Dieu a commencé l'œuvre, c'est lui qui l'achèvera. Pour moi, j'aime à penser encore que vous ne mourrez point dans les bras du scepticisme. Vous me dites que

vous désirez de toute votre âme connaître la vérité ; persévérez dans ces mêmes sentiments : j'ai la confiance que cette vérité vous sera montrée du haut de la montagne où fut versé, pour vous comme pour moi, le sang de la Rédemption.

Je vois bien que vous n'êtes guère disposé à recevoir en ce moment une lettre traitant exclusivement de sujets religieux. Le scepticisme de notre époque a repris subitement sur votre esprit un ascendant déplorable ; aussi, désertant tout à coup le terrain de la discussion entamée, vous vous jetez à travers champs, tantôt sur celui du socialisme, et tantôt sur celui de l'avenir ; vous me parlez d'époque de transition, d'ère nouvelle, et de je ne sais quelles autres choses du même genre. J'ai dit que je vous suivrais partout où il vous plairait de me conduire ; je tiendrai parole, et puisque vous ne voulez pas que nous fassions aujourd'hui du dogme, nous le laisserons de côté et nous parlerons *transition*, puisque de transition il s'agit.

Déjà, dans une de mes précédentes lettres, je vous ai dit que je ne regardais pas du tout la transition comme le trait caractéristique de notre époque ; qu'à mes yeux c'était là un trait commun à tous les siècles ; que je ne pouvais admettre dès lors comme une chose entièrement nouvelle ce que je croyais s'être constamment produit, sous une forme ou sous une autre, au sein de de l'humanité. Cette observation ne s'applique néanmoins, dans ma pensée, qu'aux peuples doués de quel-

que force d'impulsion et de mouvement; je n'entends nullement l'appliquer à ceux qui sont comme pétrifiés dans leurs idées et leurs mœurs, et qui restent immobiles comme des statues de granit au milieu du torrent des siècles. A cette exception près, la loi du mouvement se réalise de toutes parts : nous voyons, en premier lieu, les Grecs et les Romains dans un continuel état de transition. Le siècle de Dracon diffère profondément de celui de Solon, et celui-ci ne diffère pas moins du siècle d'Alcibiade ; l'époque de ce voluptueux athénien ne ressemble en rien elle-même à celles d'Alexandre et de Démétrius. Ces diverses époques, cependant, sont peu éloignées en réalité les unes des autres, ce qui nous prouve que la société grecque subissait un changement perpétuel, une transition incessante. Le temps qui s'écoule entre le premier Brutus, l'ennemi des Tarquins, et le second Brutus, le meurtrier de César, n'est pas assurément d'une très-longue durée, et, toutefois, par combien de phases ne passa pas, dans cet intervalle, l'état social et politique des Romains ?

Nous pourrions faire les mêmes considérations sur tous les autres peuples de l'antiquité ; et, quant aux nations que nous appelons immobiles, nous ne devons pas oublier qu'elles nous sont en général peu connues, que leur histoire intime, celle qui nous retracerait leurs idées religieuses, leurs usages domestiques et leurs mœurs privées, leur organisation sociale et l'ensemble

de leur législation, demeure presque entièrement voilée à nos yeux et comme ensevelie dans les ombres du passé, puisque le peu que nous en connaissons nous a été transmis par des écrivains étrangers à ces peuples et qui n'ont pu se procurer eux-mêmes à cet égard que des notions très-incomplètes et très-superficielles. La science moderne a tâché de suppléer à ce défaut ; mais combien ne lui est-il pas encore difficile de connaître la vérité, quand elle n'a pour intermédiaires que des livres ou des langues dont le sens est si difficile à pénétrer. On peut, malgré cela, affirmer que ces peuples ont été fort loin de se trouver dans un état d'immobilité complète ! Outre ce que nous apprennent les faibles documents que nous possédons sur leur histoire, une simple réflexion sur la nature des choses et des hommes nous autorise à penser qu'ils auront éprouvé des modifications et des changements beaucoup plus nombreux et plus importants que nous ne voulions d'abord le croire. Aussi, pouvons-nous affirmer sans crainte que la loi de transition s'est également accomplie parmi eux.

Mais, laissant de côté les peuples anciens et les nations peu connues, bornons-nous à considérer le mouvement des sociétés modernes depuis l'établissement du christianisme ; là nous voyons se produire à toutes les époques de si profonds changements, qu'il ne saurait s'en produire aucun dans les générations nouvelles dont l'histoire ne nous offre déjà l'équivalent ou

le semblable. En supposant même qu'on verra s'accomplir les plus étranges prédictions des socialistes, qu'on tentera même de réaliser leurs plans les plus hardis, la différence que présenterait cet état social comparé à notre société actuelle ne serait guère plus frappante que celle qu'on peut observer entre les diverses phases déjà traversées par les nations chrétiennes.

Si les hommes qui vivaient à l'époque où l'esclavage était généralement établi et regardé comme une condition indispensable de toute organisation sociale, eussent ouï parler d'un état semblable à celui dont jouissent actuellement les peuples de l'Europe, ils n'auraient pu comprendre ni comment on pouvait maintenir ainsi l'ordre public, ni comment se trouveraient résolues les grandes questions du travail pour les pauvres et du bien-être matériel pour les classes riches ; en un mot, ils eussent regardé comme une chose pleinement impossible l'existence d'une société nombreuse à laquelle manquerait un fondement aussi nécessaire, aussi indispensable que l'était l'esclavage à leurs yeux. Qu'on eût dit à un seigneur féodal renfermé dans son redoutable château, qu'il viendrait un jour où tous ses titres seraient méconnus, son nom et celui de ses rivaux entièrement oubliés ; un jour où ses descendants seraient confondus avec les descendants de ses pauvres vassaux tremblants à ses pieds et dociles instruments de sa puissance ; qu'on lui eût dit que ce même peuple s'élèverait contre lui, lutterait infatigablement con-

tre ses maîtres, en triompherait, et parviendrait à former une nation riche, puissante, glorieuse, une nation dont l'éclat irait toujours croissant, remplirait l'univers du bruit de ses hauts faits et le soumettrait à son influence; qu'on eût dit tout cela au redouté seigneur du moyen-âge, et son indignation eût égalé son étonnement, il eût regardé ce langage comme une insolente folie.

Qu'est-il besoin d'ajouter à cela ? Il n'est pas nécessaire de comparer des époques aussi éloignées, pour que les métamorphoses subies par les sociétés humaines nous paraissent incroyables. Prenez les nobles compagnons de Charles-Quint et de François I^{er}, ces héritiers encore si fiers des grands noms de la féodalité, et qui cependant abandonnent déjà l'indépendance de leurs aïeux pour une héroïque fidélité à la personne de leurs rois, ces hommes qui quittent les champs, théâtre de leur ancienne puissance, pour le séjour d'une capitale où domine un pouvoir reconnu de tous, ces guerriers qui tendent désormais à devenir courtisans; et dites-leur que dans trois siècles ce ne sera plus exclusivement à eux qu'appartiendront les postes élevés de l'État, qu'ils n'auront plus seuls le droit de conduire les armées à la victoire, d'occuper les hautes magistratures et les grands emplois, que leur vote dans les affaires publiques n'aura ni plus ni moins de valeur que celui de ces mêmes plébéiens qui cultivent maintenant leurs terres, se montrent heureux

de leur rendre les plus humbles services et de conserver dans leurs foyers la liberté restreinte autrefois conquise par les hommes des communes; dites cela aux nobles de ces anciens temps, et soyez bien persuadé que, bien loin de croire à la vérité de ces prédictions, ils ne pourront pas même les comprendre; en vain leur montrerez-vous les signes avant-coureurs et déjà bien visibles de ces transformations, ils jugeront que vous prenez pour la réalité les illusions de l'ambition et de l'orgueil.

Transportez-vous encore, si vous le voulez, aux temps de Suger et de saint Bernard, annoncez aux disciples de ces grands hommes que les riches monastères et les grandes abbayes qui rivalisent de splendeur et de puissance avec les châteaux des seigneurs contemporains disparaîtront un jour et qu'on n'en retrouvera plus, après quelques siècles, que d'informes débris, des ruines douteuses, objets d'étude et de curiosité pour les savants; annoncez au clergé de cette époque, à ce clergé dont l'influence est si grande dans toutes les affaires publiques ou privées, dont le pouvoir et les richesses le mettent au niveau de toutes les grandeurs sociales; annoncez-lui qu'il se verra bientôt relégué dans l'enceinte des temples, dépouillé de ses biens, circonscrit dans le droit même d'enseigner, confondu avec les classes les plus humbles de la société, si même on ne le refoule au dessous en lui refusant ce qu'on accorde à tout le monde; prédisez-lui tous ces changements,

je le répète, et il vous répondra que cela est tout simplement impossible, à moins que les siècles à venir ne soient destinés à voir se renouveler l'invasion des Sarrazins ou celle des Tartares. Non, ils n'eussent jamais compris de tels changements en dehors de ces éventualités terribles, et par la seule marche des idées et des mœurs au sein de la civilisation.

Toutes les révolutions qui peuvent survenir n'auront en définitive d'autres résultats que de changer les positions sociales, de modifier les relations des classes et des individus. Imaginez telles transformations que vous voudrez, et difficilement vous en rencontrerez de plus profondes et de plus importantes que celles des temps passés, soit par rapport aux conditions essentielles de la propriété, à l'organisation du travail, à la distribution des produits qui viennent de ces deux sources, soit par rapport à l'état de la famille, aux distinctions sociales, à la constitution générale des États. La transition exista de tous les temps comme elle existe aujourd'hui ; les peuples de l'Europe n'ont cessé de se transformer, et souvent leur marche était si rapide, les transformations éprouvées si radicales, qu'on a de la peine à reconnaître la même nation à quelques siècles de distance.

Je vous permettrai volontiers, mon cher ami, de faire toutes sortes d'hypothèses, les plus étranges, les plus capricieuses, pour les comparer aux faits historiques survenus dans la suite des temps ; je suis per-

suadé que vous y trouveriez une preuve éclatante des principes que je viens d'établir. Voulez-vous supposer, par exemple, que les classes nécessiteuses sortiront de l'état de dépendance où elles sont encore aujourd'hui, pour se rapprocher des classes moyennes ou peut-être même des classes supérieures? Voyez si l'ouvrier de nos jours diffère plus du maître ou du propriétaire, que les esclaves ne différaient des citoyens, les vassaux des seigneurs; assurément non. Et cependant il ne reste aucune trace en Europe de l'antique esclavage, à peine y trouve-t-on quelques vestiges de la condition des anciens vassaux; les descendants de ceux qui vécurent dans l'un et l'autre de ces deux états, marchent maintenant les égaux des petits-fils de ces hommes que les vieilles constitutions sociales avaient placés si haut par la fortune, les honneurs et la puissance. S'agit-il des modifications qui seront apportées au droit de propriété, d'une répartition toute différente des terres et des capitaux? Comparez sous ce rapport le moyen-âge à notre époque, mettez en parallèle la France de Charlemagne, par exemple, et la France de Napoléon. Parlez-vous de l'organisation nouvelle du travail, des lois qui doivent régler les rapports du capitaliste et de l'ouvrier, des changements à introduire dans les bases premières de ces rapports et dans leur conséquences pratiques? Rapprochez le colon des temps modernes du vassal des temps féodaux; mieux que cela, comparez le travailleur actuel avec l'esclave

du paganisme. Le commerce et l'industrie, ajouterez-vous, seront organisés dans l'avenir de manière à bouleverser toutes les relations intérieures et extérieures des nouvelles sociétés. Ouvrez donc notre code commercial, jetez un coup d'œil sur les lois établies et les usages en vigueur touchant cette matière, puis rapprochez tout cela de ce qui se pratiquait au temps de nos aïeux. Pour vaste que soit l'échelle que doivent parcourir ces deux éléments de la fortune publique, quels que soient le développement et l'influence qu'ils pourront acquérir, seront-ils plus éloignés de leur état présent que ne l'est celui-ci de l'état où se trouvaient à cet égard les peuples de l'Europe quand l'Église étendait sa protection sur les premiers essais du commerce et de l'industrie ? Ne vous semble-t-il pas que les grandes compagnies industrielles et commerciales qui se voient maintenant en France, en Belgique, en Allemagne, en Angleterre et dans les États-Unis, diffèrent bien quelque peu de ces pauvres caravanes qui s'aventuraient dans des chemins à peu près déserts, et dont la sécurité pouvait à peine être protégée par les excommunications de l'Église ? Ne voyez-vous pas là, mon cher ami, une transition assez prononcée ?

Que n'aurions-nous pas à dire si nous portions nos regards sur les transformations politiques et sociales, sur les positions respectives tour à tour conquises et perdues par les différentes classes de la société ? Un abîme si profond nous sépare de nos aïeux, que s'ils

pouvaient se lever de leurs tombes , le monde actuel leur paraîtrait un insoluble problème. Qu'est devenu le pouvoir dont la noblesse et le clergé étaient naguère investis ? Que sont devenus leurs privilèges, leurs prérogatives et leurs honneurs ? En quoi les trônes d'aujourd'hui ressemblent-ils aux trônes des temps passés ? Quels rapports serait-il possible d'établir entre les anciennes formes de gouvernement et celles de notre époque ? Que sont, toujours en comparaison de ce qui se passait autrefois, notre organisation administrative, nos systèmes de finances, notre manière de faire la guerre, la marche de notre diplomatie ? Nous pensons autrement que nos devanciers, nous sentons, nous travaillons, nous vivons d'une manière toute différente. Nos relations publiques ou privées ont subi un si complet changement que, pour comprendre ce qui existait dans les siècles passés, nous sommes obligés d'en appeler à toutes les ressources de notre imagination, qui ne peut encore nous offrir que des tableaux bien pâles et bien indécis. Pourquoi ces temps anciens nous apparaissent-ils sous un jour aussi poétique ? Pourquoi se plaît-on à les représenter sous toutes les formes littéraires ? C'est surtout parce qu'ils diffèrent entièrement de ce que nous avons sous les yeux.

Je crois pouvoir inférer de là que lorsqu'on nous annonce de grands changements dans l'organisation des peuples, il ne suffit pas qu'ils nous paraissent étranges pour en révoquer en doute la possibilité.

N'oublions pas en effet que la société présente n'est pas moins différente, comme nous l'avons dit, de celles qui l'ont précédée, qu'elle ne le serait de celles qu'on nous annonce. L'instabilité est l'un des caractères distinctifs des choses humaines; et celui-là a bien peu réfléchi sur la nature de l'homme, bien peu profité des leçons de l'histoire et de l'expérience, qui prédirait une longue durée à ce qui de soi est si fragile et si périssable. Que la société soit livrée à un esprit révolutionnaire ou placée sous un pouvoir conservateur, qu'on prétende la pousser ou la retenir dans sa marche, elle change toujours, elle passe incessamment d'un état à un autre, tantôt pour son bonheur et tantôt pour son malheur.

Cette alternative de bien et de mal me fait aborder une autre question qui, si je ne me trompe, vous tient assez à cœur, mon cher ami, comme cela ne pouvait manquer d'être, vu l'état général de notre époque. On dit à chaque instant que le progrès est la loi de l'humanité, que les sociétés obéissent toujours à cette loi, qu'elles marchent sans cesse à leur but au milieu des plus grandes révolutions et des plus terribles catastrophes. Ce but, quel est-il? on l'ignore; mais on a toujours soin de l'envelopper d'un voile resplendissant et magique. Ce n'est pas moi certes qui tenterai de me mettre en travers du mouvement, je n'irai pas m'attacher à dissiper de si flatteuses espérances; et cependant je ne puis non plus consentir à émettre d'une manière

générale une proposition qui, dans un sens, est pleinement démentie par la philosophie, l'histoire et l'expérience.

Ce n'est que trop l'usage de parler perfection, perfectibilité, loi du progrès, sans rien distinguer, sans rien définir, sans dire si l'on entend parler d'une société particulière ou des sociétés en général, sans déterminer, en un mot, si la loi dont on affirme l'existence s'applique à toute société sans exception, ou s'il n'est qu'une partie du genre humain qui soit appelée à la suivre. J'oserais demander à ceux qui prétendent que le progrès est la loi constante de toute société, quel est le grand progrès qu'ils ont pu découvrir dans le nord de l'Afrique et sur les côtes occidentales de l'Asie, en comparant leur état présent à ce qu'étaient ces mêmes contrées quand elles donnaient au monde des hommes tels que Tertullien, saint Cyprien, saint Augustin, Origène, saint Grégoire de Nazianze, saint Clément, et tant d'autres qu'il serait trop long d'énumérer ?

Cette observation est sans réplique; mais il faut avouer aussi qu'elle ne prouve rien contre ceux qui prétendent que la décadence de telle ou telle société n'empêche pas l'humanité de progresser toujours, que la civilisation passe d'un peuple à l'autre, que l'un acquiert ce que l'autre a perdu, et qu'il s'établit de la sorte une véritable compensation. Ainsi, par exemple, dans le cas que nous venons de citer, les pertes éprouvées

par l'humanité, sur les côtes de l'Afrique et de l'Asie, ont été largement compensées par ses progrès en Europe et plus tard en Amérique. Si l'on comptait en effet les millions d'hommes qui vivent actuellement sous le régime de la civilisation, le nombre en serait incomparablement plus grand que celui des siècles antérieurs; et si l'on ajoute à cela les avantages de la civilisation moderne sur les vieilles civilisations, non-seulement sous le rapport intellectuel et moral, mais encore sous le rapport du bien-être matériel, la différence devient si profonde et si palpable, qu'il n'est plus raisonnablement possible d'établir une comparaison quelconque entre ces deux états.

J'avoue, mon cher ami, que ces réflexions sont décisives à mes yeux, en prenant du moins la question dans toute son étendue, au point de vue de l'histoire générale et de l'ensemble de l'humanité; de telle sorte que je regarde comme incontestable que le genre humain n'a cessé de marcher dans la voie du progrès, que son état durant le moyen-âge était par conséquent supérieur à celui de l'antiquité, et que son état actuel l'emporte également sur tous ceux qui l'ont précédé.

Mais n'est-ce pas là perdre de vue, me direz-vous peut-être, les perturbations et les malheurs causés par l'irruption des barbares, l'ignorance et la corruption qui signalèrent l'époque suivante? Disons-nous que l'humanité du temps d'Attila était comparable à l'humanité sous le règne d'Auguste? C'est ma convic-

tion ; et pour fausse, pour absurde qu'elle semble à première vue, je la regarde comme parfaitement fondée et comme susceptible d'une démonstration rigoureuse et complète. La diffusion d'idées plus vraies sur Dieu, l'homme et la société, sur les relations du monde moral, les lumières de la civilisation répandues chez un grand nombre de peuples auparavant plongés dans la plus abjecte barbarie, l'abolition toujours croissante de l'esclavage, une connaissance plus générale et plus pratique des droits de l'homme, tout cela constitue une véritable supériorité en faveur de l'époque dont nous parlons par rapport au siècle d'Auguste. J'en demande pardon aux mânes de Virgile et d'Horace ; mais je préfère à l'époque illustrée par leur génie les temps que nous appelons barbares.

Vous regardez peut-être cela comme un paradoxe, mon cher ami ; et, non content d'en sourire, peut-être vous croyez-vous en droit de douter de la sincérité de mes paroles. Mais soyez bien persuadé que je parle avec toute la conviction dont je suis capable et que mes expressions traduisent fidèlement ma pensée. Je crois vous avoir dit dans une de mes précédentes lettres que, malgré tout votre scepticisme, vous ne portiez pas peut-être aussi loin que moi la liberté d'examen touchant certaines matières. C'est ce qui fait que je ne me laisse guère éblouir par les mots ni par les opinions reçues. Quelque soit le ton affirmatif et doctoral avec lequel on émet certaines propo-

sitions, qui sait, me dis-je aussitôt à moi-même ? Et me voilà plongé dans le doute et la réflexion. Et néanmoins, je me persuade que vous aurez de la peine à me pardonner le blasphème que je viens de prononcer contre le siècle d'Auguste. Il faut donc que vous me permettiez de plaider un peu ma cause ; et peut-être, après m'avoir entendu, ne serez-vous pas tout fait éloigné de partager ma manière de voir.

L'éclat de la science est, à la vérité, bien séduisant, la voix de la poésie est bien enchanteresse, la beauté des arts a, je l'avoue, quelque chose de fascinateur et de magique ; mais si tout cela ne sert de rien pour le bien général de l'humanité, si tout cela se borne à flatter l'orgueil, à augmenter le bien-être et les plaisirs d'un petit nombre d'hommes qui vivent dans de magnifiques palais, qui s'asseoient à des banquets splendides, aux dépens de nations entières cruellement spoliées et pressurées par ces quelques voluptueux, quel avantage en résulte-t-il pour la masse des hommes ? Qu'est-ce qu'une telle civilisation, si ce n'est un brillant mensonge ? On a la paix, mais une paix qui n'est que le silence des opprimés ; il y a des plaisirs, mais ces plaisirs sont le partage du petit nombre et l'abjection de tous ; les sciences et les beaux-arts règnent dans une telle société, mais, prosternés qu'ils sont aux pieds du pouvoir, ils sont loin de remplir leur mission sublime qui serait d'améliorer toujours la condition intellectuelle, morale et physique de l'homme.

Tout n'est alors que corruption, bassesse et flatterie. Que tout périsse donc, se fût écrié dans un pareil moment l'âme généreuse à qui l'avenir eût été révélé; qu'il y ait des guerres, mais des guerres qui régénèrent la société et changent la face du monde; qu'il y ait des changements, mais des changements qui appellent à la civilisation chrétienne mille nations plongées dans les ténèbres de la barbarie, des changements qui donnent naissance à ces grandes nationalités dont le monde admirera les progrès et la puissance; qu'il y ait même de grandes calamités, elles ne seront pas du moins aussi humiliantes que cet esclavage qui pèse actuellement sur l'immense majorité des hommes; elles prépareront cette ère fortunée où il suffira d'être né pour jouir des droits de citoyen; oui, qu'elles périssent les sciences actuelles, que les beaux-arts soient détruits, puisque l'avenir nous réserve des génies comme Dante et Milton, comme Michel Ange et Raphaël, comme Newton et Descartes, comme Bossuet et Leibnitz; oui qu'elles soient brisées cette civilisation menteuse, cette politesse empruntée et rachitique, puisqu'elles n'ont su que sanctionner l'affreux monopole des richesses sociales; qu'elles soient au plus tôt remplacées par une politesse et une civilisation plus grandioses, plus éclatantes, mais par-dessus tout plus justes et plus équitables, puisqu'elles doivent répandre leurs bienfaits sur un plus grand nombre d'individus, et graduellement sur le genre humain tout entier,

autant qu'il est permis à l'homme de réaliser les bienfaits renfermés dans les institutions.

Après les irruptions multipliées et les longues fluctuations des races barbares, s'établit peu à peu le règne de la féodalité, système social et politique contre lequel on peut élever toutes les accusations qu'on voudra, mais qui n'en constitue pas moins un véritable progrès. En se donnant en effet pour base la prépondérance absolue de la propriété territoriale, il posait un principe qui, modifié et développé par la marche du temps, contribuerait puissamment à l'organisation des sociétés modernes. Il y avait alors désordre, oppression, tyrannie, un nombre incalculable de maux, cela est vrai sans doute; mais on voit déjà se dessiner un admirable système : des races nouvelles préparent les grandes démarcations de l'avenir; l'agriculture est en honneur, l'idée de la propriété s'établit et s'éclaire, l'esprit de la famille se développe et se fortifie, les grandes passions du cœur humain, s'attachant à des objets plus stables et plus honnêtes, deviennent nécessairement moins turbulentes et moins emportées; on reconnaît là le berceau de la civilisation moderne. Quels que soient les vices du XII^e et du XIII^e siècles, qui ne préférerait cette époque à celle qui suivit la dissolution de l'empire de Charlemagne?

Nul ne contestera que, jusqu'au commencement du XVI^e siècle, les sociétés européennes ne se soient rapidement améliorées; en sorte qu'aucune décadence remar-

quable ne s'étant manifestée sur aucun autre point du globe, on ne saurait nier que, malgré l'état stationnaire d'un grand nombre de peuples, le genre humain n'ait marché dans la voie du progrès. Les grandes découvertes qui signalèrent la fin du XV^e siècle faisaient espérer que le commencement du XVI^e inaugurerait une époque de bonheur, de gloire et de prospérité, qui, du sein de l'Europe, se répandrait sur toutes les autres contrées de l'univers. Malheureusement le schisme de Luther fit évanouir en partie ces magnifiques espérances, et les malheurs déchaînés sur l'Europe pendant ces trois derniers siècles sembleraient infirmer la vérité de ce que nous disons.

Quoi qu'il en soit, et tout en tenant compte des maux entraînés par les divisions religieuses, de l'incrédulité qui en fut la conséquence, et de l'indifférentisme qui semble en être aujourd'hui le dernier résultat, je ne crois pas qu'on puisse en inférer encore que la loi du progrès général ait été démentie. En prenant les choses à leur origine, c'est-à-dire à la révolte insensée par laquelle Luther et ses disciples partagèrent en deux la grande famille européenne, il faut néanmoins remarquer que les conquêtes successivement accomplies par le catholicisme dans les Indes orientales et occidentales compensent et au delà les pertes éprouvées en Europe par l'unité de la foi. Si nous ajoutons à cela que, dans les pays où le catholicisme n'a pu s'établir encore, ont du moins pénétré quelques rayons de la

foi chrétienne, par le moyen même des sectes dissidentes, ce qui ne laisse pas que d'être préférable à l'état d'abrutissement et d'idolâtrie où ces pays se trouvaient auparavant; si nous ajoutons encore que d'incontestables progrès y ont été de la sorte accomplis quant au bien-être intellectuel, moral et physique des nations comme des individus, il en résultera que l'histoire de ces trois derniers siècles, bien loin d'accuser une marche rétrograde, constate au contraire un mouvement ascensionnel et progressif.

Il faut également avouer que si la Providence a rudement châtié l'orgueil européen pendant ces trois siècles, elle ne nous a pas en même temps fermé les trésors de sa miséricorde infinie. Le continent où sont nés tant d'hommes supérieurs dans toutes les branches de la science, où se sont révélés de toutes parts de glorieux génies, et qui, sous le rapport de ses destinées religieuses et morales, présente à notre admiration un saint Ignace de Loyola, un saint François de Sales, un saint Vincent de Paul, et mille autres héros de la vertu et de l'humanité; un tel continent, disons-nous, ne saurait se plaindre d'avoir été maltraité par la Providence, d'avoir éprouvé, au milieu de ses révolutions politiques et morales, une somme de calamités plus grande que ne semble le comporter la destinée générale des malheureux enfants d'Adam.

Cette dernière considération m'amène tout naturellement, mon cher ami, à examiner la cause de ce

malaise profond qui travaille en ce moment les peuples de l'Europe et tous ceux qui, de près ou de loin, participent à notre civilisation. A nous entendre récriminer contre notre sort, accuser notre situation présente, désespérer même de l'avenir, on dirait vraiment que nos maux surpassent ceux de tout autre peuple de la terre; et cependant, si nous nous comparons encore à nos devanciers, nous aurons à reconnaître que nous sommes beaucoup plus heureux. Et jamais on ne les entendit parler autant que nous d'époque de *transition*, *d'organisation nouvelle* à introduire dans la société: jamais ils ne condamnèrent ainsi toutes les institutions existantes; jamais ils n'annoncèrent, comme nous le faisons à chaque instant, ce siècle d'or qui ne peut tarder à paraître, si le monde ne doit pas bientôt retourner au chaos à travers le sang et les ruines.

Chaque époque a eu des malheurs à souffrir et s'est trouvée à la veille de changements considérables; chaque époque a eu des nécessités peu ou mal satisfaites; chaque époque a porté en elle-même un germe de mort pour tout ce qui était debout et qui devait céder la place aux choses de l'avenir. Je ne puis penser, permettez-moi de le dire encore, que les temps actuels doivent, sous aucun rapport, être mis au-dessous des temps passés, si l'on fait du moins attention à l'ensemble des peuples civilisés, et si l'on fait abstraction de certains accidents exceptionnels qui devront par là même être de courte durée; j'incline beaucoup à croire

que nous n'éprouvons pas de plus grands malheurs que nos pères, et que le sentiment exagéré de nos maux tient essentiellement à deux causes : la première, c'est que nous y pensons beaucoup trop, semblables au malade qui redouble l'impression de la douleur à force d'y songer et d'en parler ; la seconde, c'est que nous avons aujourd'hui une plus grande liberté de nous plaindre, soit de vive voix, soit par écrit ; et la presse, trop souvent à dessein, a presque toujours fomenté cette funeste tendance.

On parle beaucoup, par exemple, de paupérisme. J'avoue que c'est là une plaie douloureuse et digne à tous égards de fixer l'attention des hommes dévoués au bien de l'humanité ; mais je voudrais aussi que l'on comparât parfois sous ce rapport les maux soufferts par les générations actuelles avec ceux qui furent endurés par les générations passées. Quel paupérisme plus vaste et plus douloureux que l'antique esclavage ? Peut-on comparer cet état, quant au degré de l'infortune et au nombre des infortunés, avec l'état de nos classes nécessiteuses ? Je sais que certains écrivains ont osé dire que le sort des esclaves nègres était préférable à celui de nos travailleurs ; et je ne nierai pas que si l'on prend des cas extrêmes, soit dans le bien, soit dans le mal, si l'on prend, par exemple, un nègre placé sous l'autorité d'un maître doux, prudent et raisonnable, d'un maître surtout qui se guide envers lui d'après les inspirations de la charité

chrétienne, et si l'on compare à cet homme un de nos plus malheureux travailleurs, on pourra trouver un avantage en faveur du premier ; mais en thèse générale, en mettant d'un côté la masse des esclaves nègres et de l'autre celle des journaliers européens, quel est le sort qu'on devra préférer ? Peut-on même raisonnablement établir le parallèle ; je ne le pense pas ; et lors même qu'il ne serait pas possible de citer en faveur de notre opinion des faits détaillés et positifs, qui cependant ne nous manqueraient pas, il suffirait de considérer au fond la nature des choses pour ne pas rester au seul moment indécis.

Quand au règne de l'antique esclavage eut succédé en Europe celui de la féodalité, malgré les progrès incessants de la liberté communale, la classe pauvre n'était pas, à mon avis, aussi favorablement traitée qu'elle l'est de nos jours. Qu'on lise attentivement l'histoire du moyen-âge, et l'on ne doutera plus de la vérité de cette assertion. Représentons-nous pour un moment que ces innombrables légions de journalistes, de feuilletonistes et d'écrivains de toute espèce qui maintenant inondent les nations civilisées, eussent tout à coup paru en pleine féodalité, qu'il leur eût été permis de parcourir en détail le château de l'orgueilleux seigneur, de voir tout le luxe étalé dans ces riches demeures, d'assister, par exemple, au départ du fier châtelain pour une grande chasse, avec ses brillants coursiers, ses écuyers nombreux, ses meutes

bruyantes, et de placer à côté de tout cet appareil les humiliations, les souffrances et la pauvreté des malheureux vassaux ; supposez que ces mêmes écrivains eussent vu de leurs propres yeux les exactions, l'arbitraire, la barbarie même quelquefois exercés envers le peuple ; supposons enfin que parmi ces populations ça et là dispersées sur la surface du sol et qui travaillaient avec tant de sueur et d'efforts à la conquête de leur indépendance, ils eussent rencontré les presses de Paris et de Londres, et que, s'adressant tout à coup à des hommes capables de lire leurs écrits, ils eussent peint avec des couleurs familières à leurs pinceaux tous ces poignants contrastes dont la société était pleine, ne vous semble-t-il pas qu'à l'aspect de ce tableau un cri d'horreur et de vengeance se fût à la fois élevé de tous les coins de la terre ? Ne vous semble-t-il pas qu'alors aussi tout le monde eût été d'accord que jamais l'humanité n'avait souffert autant de maux, que jamais il n'avait été plus urgent d'y trouver un remède, que jamais par conséquent n'avait été plus nécessaire et plus imminente une transformation sociale ?

Faisons la contre-épreuve de ce raisonnement, et considérons, comme l'on dit, l'autre côté de la médaille : représentons-nous que dans notre siècle la presse et la tribune sont tout à coup condamnées au silence le plus absolu, que l'attention publique se détourne des questions politiques et sociales, que les

maîtres ne s'occupent plus que de leurs affaires et les ouvriers de leur travail, que nul ne songe à supputer le nombre des pauvres qui se trouvent en Angleterre, en France et dans les autres pays, qu'on ne jette plus à la curiosité publique le récit exagéré des souffrances du peuple, en précisant la quantité de pain ou de pommes de terre qu'un ouvrier peut avoir pour lui-même et ses enfants, en peignant avec détail le réduit malsain et délabré qui sert d'asile à sa misère; et supposez que, dans ce silence des passions, règne dans la société ce même mouvement industriel qui caractérise notre époque, qu'on occupe un même nombre de bras, que le salaire du travail est le même, ainsi que le prix des objets de première nécessité, n'est-il pas évident que notre état actuel ne se montrerait plus sous des couleurs aussi sombres, ni l'avenir sous un aspect aussi menaçant? Vous voyez par là, mon cher ami, combien j'avais raison de dire que nos maux nous paraissent plus grands parce que tout autour de nous contribue à nous les rappeler, à les exagérer, parce que notre civilisation moderne emporte avec elle une sorte d'acte reflexe, une tendance à s'occuper incessamment d'elle-même. Et n'allez pas vous imaginer que je trouve blâmable la publicité donnée aux souffrances des malheureux, ni que je désire, par exemple, qu'on impose silence à leur douleur, afin qu'elle n'aille pas troubler le repos et le bonheur du riche. J'ai voulu seulement indiquer un caractère particu-

lier de notre époque et dire ainsi pourquoi on a pu signaler comme des traits spéciaux qui la distinguent ce qu'elle a de commun avec tous les siècles passés. En fait de sympathie pour les classes nécessiteuses, pour la partie souffrante de la société, je n'entends le céder à personne. Tout en respectant le droit de propriété et les autres droits réels appartenant aux classes riches, je blâme hautement l'injustice et la déraison qui en ternissent trop souvent l'usage.

J'aime à me persuader, mon cher ami, que si je n'ai pas tout à fait réussi à vous faire partager mes opinions, j'aurai du moins obtenu qu'elles ne vous paraissent plus aussi étranges; c'est l'effet qu'ont dû produire les arguments dont elles sont appuyées. J'espère donc qu'à l'avenir vous emploierez dans un sens plus rigoureux le mot *transition* et que vous ne lui donnerez plus la même importance. Je ne sais en vérité comment on a pu faire de nos jours autant de bruit avec des mots semblables, car au fond ils ne signifient rien de plus que l'instabilité des choses humaines; instabilité dont la connaissance ne doit peut-être pas être regardée comme une découverte de notre temps.

Je ne comprends pas non plus comment on trouve des hommes qui osent pronostiquer la mort du catholicisme; et cela par la prétendue raison que le nouvel état où les sociétés vont entrer ne comportera ni les dogmes ni les formes de cette religion divine. On dirait vraiment, à entendre ces prophètes, que le monde

n'a éprouvé aucun changement durant l'espace de dix-huit siècles, ou bien que les merveilleuses institutions fondées par Jésus-Christ ont un absolu besoin du concours des hommes.

Voudrait-on confondre l'organisation sociale du temps de Néron avec celle du temps de Constantin ou de Théodose? Ne voudrait-on admettre aucune différence entre l'Europe soumise aux empereurs romains et l'Europe envahie par les peuples barbares, entre cette dernière époque et l'époque de la féodalité, entre la période marquée par la prépondérance des barons et celle qui vit dominer l'unité monarchique? Voudrait-on mettre au même rang le siècle de François I^{er}, celui de Louis XIV et même celui de Napoléon? Dans l'espace de ces dix-huit siècles se sont réellement accomplies des révolutions colossales, la société européenne a subi de profonds bouleversements, la vie publique et privée a été mille fois modifiée dans toutes les relations qui la constituent; et cependant la religion est toujours demeurée la même, n'acceptant jamais aucun de ces changements qui l'eussent renversée par la base, mais s'accommodant sous d'autres rapports avec une admirable sagesse à la diversité des temps et des circonstances. Sans trahir un seul instant les intérêts de l'immuable vérité, elle a suivi d'un œil attentif le cours mobile des opinions et des idées humaines; sans jamais sacrifier aux exigences des passions la pureté de sa morale, elle a tenu compte de la différence des usa-

ges et des mœurs ; sans jamais porter atteinte à son organisation intérieure dans ce qu'elle a d'essentiel et de sacré, elle a donné naissance à un nombre infini d'institutions admirablement appropriées aux époques et aux nations qu'elle avait à diriger.

Ignorez-vous aucun de ces faits, mon cher ami ? En est-il un seul qu'on puisse révoquer en doute ? Renoncez donc à ce vain bagage de mots qui ne signifient rien, ou qui n'ont tout au plus qu'une signification vague, générale, indéterminée et tout à fait propre à nourrir le scepticisme et l'atonie de l'esprit humain. Vous savez bien que je ne suis pas l'ennemi du progrès, que je le regarde au contraire comme un bienfait providentiel, que je ne suis nullement pessimiste, ni, comme tel, aimant à condamner le présent sans distinction et à désespérer de l'avenir dans toutes ses promesses. Je ne demande qu'une chose, c'est qu'on sache distinguer le bien du mal, la vérité de l'erreur, la réalité d'une vaine et trompeuse illusion ; je désire mettre en pratique le beau précepte dont les sceptiques ne cessent d'abuser, tout en le proclamant avec complaisance : *Examiner toutes choses avec bonne foi. les juger avec impartialité.*

SEPTIÈME LETTRE.

Tolérance, expérience, prière.

Je me réjouis, mon cher ami, en voyant, d'après ce que vous insinuez dans votre dernière lettre, que si mes réflexions n'ont pu vous décider encore à sortir de cet état de prostration et de torpeur qu'on appelle scepticisme, j'ai du moins réussi à vous convaincre d'une chose que je regardais, je l'avoue, comme extrêmement difficile, c'est que la foi catholique n'est pas incompatible avec la tolérance et la pitié envers ceux qui professent une autre religion ou qui même n'en ont aucune. On reconnaît aisément qu'après avoir été élevé au sein du catholicisme, vous vous êtes laissé influencer par les préjugés des impies et de certains protestants, qui ne cessent de nous représenter comme des furies échappées de l'enfer et ne respirant que le feu et le sang ; vous reconnaissez que je souffre avec calme vos doutes, vos incertitudes, vos objections, toutes les résistances de votre esprit. En cela, je ne fais que mon devoir, j'obéis aux inspirations de ma foi ; elle m'apprend à regarder comme tellement important le salut d'une âme, que s'il fallait consacrer toute sa vie à la ramener à

la vérité, cet unique résultat serait la plus magnifique récompense des plus longs et des plus pénibles efforts.

Une inébranlable conviction, ou pour parler plus chrétiennement, la grâce de mon Dieu fait que je tiens à la religion par le fond de mes entrailles; mais cela ne m'empêche pas d'observer l'état actuel des idées et d'avoir égard à la différence des temps et des esprits. La vue d'un sceptique m'inspire une profonde compassion; car elles sont de nos jours malheureusement bien nombreuses, les causes qui peuvent amener la perte de la foi; et quand il m'arrive de rencontrer quelqu'un de ces infortunés, je me garde bien de dire avec orgueil : *Non sum sicut unus ex istis*, je ne suis pas comme l'un d'entre eux. Le véritable fidèle reconnaît avec humilité la grâce que Dieu lui fait en le tenant fermement attaché à la religion catholique, et loin de s'enorgueillir d'un tel bonheur, il dit à Dieu du fond de son âme : *Domine, propitius esto mihi peccatori*; Seigneur, ayez pitié de moi qui ne suis qu'un pécheur.

Je me souviens qu'à l'époque où je suivais mon cours de théologie, le maître nous expliquait cette doctrine qui consiste à présenter la foi comme un don de Dieu; il nous montrait comment, outre les preuves tirées des miracles, des prophéties, et tant d'autres qui mettent dans tout son jour la vérité de notre religion, il fallait qu'une grâce particulière vînt se joindre à tous ces motifs de crédibilité, il fallait que les arguments qui s'adressent à l'intelligence fussent accompagnés d'un mou-

vement secret qui ébranle la volonté, *pia motio voluntatis*; et j'avoue ingénument que je ne pus jamais comprendre une telle doctrine, et qu'il me fallut pour cela quitter ces pieuses demeures où l'on ne respire que la foi, entrer dans le monde et me trouver en contact avec des hommes de différents caractères. Je vis parfaitement alors, mieux que cela, je sentis vivement la grandeur du bienfait que Dieu accorde aux véritables fidèles, et le malheur de ceux qui, pour corroborer leur foi, ont uniquement recours au raisonnement humain, aux lumières de l'intelligence. Oui, ceux-là sont bien malheureux qui s'appuient toujours sur la science et n'invoquent jamais la grâce. Que de fois j'ai rencontré des hommes qui voyaient aussi bien que moi les raisons par lesquelles on peut démontrer la vérité de la religion ; et cependant je croyais, tandis qu'ils demeuraient incroyables. D'où vient cela, me disais-je à moi-même ? et je n'avais d'autre réponse à me donner que cette parole du prophète : *Misericordia Domini quia non sumus consumpti* : c'est à la miséricorde du Seigneur que nous devons de n'avoir pas péri.

Ce que je viens de dire vous expliquera, mon cher ami, comment vos doutes m'ont causé peu de surprise et ne m'ont nullement fait éprouver cette sorte de terreur qui serait si naturelle à une âme chrétienne, si de semblables réflexions ne l'eussent auparavant corroborée. Mais tout désintéressé que je sois dans cette question, permettez-moi de ne pas approuver les violente :

invectives auxquelles vous vous abandonnez contre les personnes intolérantes. Savez-vous bien qu'en cela vous vous rendez vous-même coupable d'intolérance, puisqu'on ne saurait être regardé comme véritablement tolérant, que si l'on sait tolérer l'intolérance elle-même? Soyons conséquents avec nous-mêmes, agissons entièrement de bonne foi et considérons les choses avec impartialité. Vous voulez bien me rendre le témoignage que je connais assez le monde pour ne pas imiter l'exemple de ces personnes qui ne peuvent supporter une seule parole contre leur foi, et qui, se constituant tout d'abord les hérauts de la justice divine, ne parlent jamais que de l'heure de la mort, des supplices de l'enfer, et qui finissent toujours par rompre brusquement avec celui qui a eu l'imprudence de leur ouvrir son cœur.

Vous me rapportez à ce propos l'histoire de ce bon ecclésiastique qui avait été assez heureux pour s'attirer d'abord votre estime et votre amitié, et qui ressentit une telle horreur en s'apercevant qu'il avait affaire à un incrédule, que tout rapport entre vous cessa à l'instant même. Il me semble, mon cher ami, que vos propres paroles font l'apologie de l'homme que vous blâmez avec tant d'esprit; je crois même qu'aux yeux de quiconque voudra voir les choses de sang-froid, une telle conduite n'a rien que de rationnel et d'honorable. « C'était, me dites-vous vous-même, un jeune homme d'une vie irréprochable, d'une vertu peu commune, d'un zèle ardent; mais il avait le malheur de n'avoir été jamais

en rapport qu'avec des personnes pieuses, de ne connaître d'autres livres que sa théologie ; il lui semblait impossible qu'il circulât dans le monde d'autres idées que celles dont on l'avait entretenu pendant dix ans dans son séminaire. Je commis l'imprudence de répondre avec un léger sourire, un peu moqueur à la vérité, à une observation qu'il venait de faire sur un point très-délicat, et je fus aussitôt perdu sans retour dans son opinion... » Eh ! bien, de quoi vous plaignez-vous au fond ? Que ce jeune homme n'eût pas contracté des habitudes de tolérance ? Où voulez-vous qu'il les eût contractées ? Comment pouvait-il se trouver prêt à une attaque dirigée contre ses croyances religieuses, et dirigée avec l'air railleur que vous avouez ? N'est-ce pas se montrer exigeant, que de vouloir qu'un homme reste calme et serein quand il entend pour la première fois peut-être combattre et déprécier ce qui pour lui est sacré et divin ?

C'est une chose injuste à la fois et peu raisonnable de blâmer la conduite d'un homme qui, guidé par un esprit vrai et une conviction sincère, ne fait qu'obéir après tout aux principes dont il a été imbu pendant tout le cours de sa vie, et qui sont à ses yeux la formule éclatante et suprême de la vérité. Notre esprit se forme et se modifie sous l'influence de mille causes diverses, et c'est à ces causes qu'il faut remonter quand on veut se rendre compte de la position que chacun de nous prend dans le monde et du chemin qu'il devra probablement y tenir.

Agir ou penser autrement, c'est méconnaître la nature des choses et leur enchaînement logique et naturel. Prétendriez-vous, par hasard, qu'un missionnaire blanchi dans l'exercice de ses fonctions ait la même manière de considérer les choses que le jeune homme sortant à peine de son cours de théologie ? Cette prétention serait assez étrange, il faut l'avouer. C'est absolument celle que vous montrez en exigeant que le second se conduise vis-à-vis de l'incrédulité et du scepticisme, comme s'il avait déjà vieilli dans l'usage du monde et le contact incessant avec toutes ses infirmités.

Il est pour ainsi dire impossible, sans ce long usage du monde, de savoir se mettre à la place de ceux qui ne pensent pas comme nous, de savoir apprécier les raisons qui les ont poussés à telle ou telle doctrine. Cela est vrai dans toutes circonstances, mais beaucoup plus assurément quand il s'agit de matières religieuses, par la raison qu'elles tiennent à ce qu'il y a de plus intime dans le cœur humain. Quand on est profondément pénétré d'une idée, on ne comprend pas que les autres considèrent avec indifférence ce qui pour nous est l'affaire la plus importante, et pour le temps, et pour l'éternité. Rien n'est plus capable d'exalter les esprits, et de là vient que les guerres de religion ont toujours été les plus opiniâtres et les plus sanglantes. Je voudrais que ces réflexions fussent quelquefois présentes à l'esprit de ceux qui parlent toujours, à tort et à travers, comme l'on dit, contre l'intolérance. Il n'arriverait pas de la sorte que des hommes intolé-

rants au suprême degré pour tout ce qui tient à la religion se plaignissent avec tant d'amertume de rencontrer à leur tour l'intolérance chez les hommes religieux.

Mon intention n'est pas, comme vous le pensez bien, mon cher ami, de m'étayer de ces observations pour me montrer intolérant. Si je me suis un peu étendu sur cette question, c'est dans le but de dissiper autant qu'il est en moi les injustes préventions que crée dans certains esprits l'intolérance qu'ils rencontrent chez les autres : car de là vient trop souvent que nous professons la haine et le mépris pour des personnes qui d'ailleurs nous eussent paru dignes d'estime et d'affection.

Vous me parlez beaucoup de la difficulté que nous aurons à nous entendre, vu l'opposition qui règne entre nos idées et l'opposition non moins profonde de nos genres de vie ; il se peut que cette difficulté existe de votre côté, mais pour ma part je ne l'éprouve en aucune manière. Croyez que je comprends parfaitement cette situation d'un esprit qui flotte indécis entre l'erreur et la vérité, d'un esprit qui désire ardemment posséder cette dernière et qui cependant se trouve encore dans l'impuissance d'y parvenir. Quelques-uns s'imaginent que la foi est incompatible avec la connaissance des difficultés qu'on peut élever contre elle, qu'il est, en un mot, impossible de croire, du moment où l'on connaît les raisons qui produisent le doute chez tant d'autres esprits. Cela n'est nullement fondé, mon cher ami ; il est des hommes qui croient avec une sincérité parfaite, qui courbent leur

entendement sous l'autorité de la foi avec autant de docilité que puisse le faire le plus simple des fidèles, et qui cependant comprennent à fond ce qui se passe dans l'âme de l'incrédule et voient pour ainsi dire à découvert le drame intérieur de ses pensées.

C'est une illusion de croire qu'on ne peut avoir une idée claire d'un état moral sans l'avoir soi-même éprouvé, qu'on ne saurait comprendre un certain ordre de sentiments et d'idées à moins qu'on ne les ait connus par son expérience personnelle. S'il en était ainsi, où seraient les esprits capables d'inventer en littérature ? On pressent beaucoup d'émotions qu'on n'a jamais éprouvées ; et quand le sentiment lui-même est en défaut, l'imagination y supplée en bien des circonstances. Pour nous, chrétiens, c'est ainsi que nous pouvons juger les tentations, sujet qui pourra bien ne pas vous sembler très-philosophique, mais qui vous offrira de l'intérêt par ses applications. Nous lisons dans les vies des saints que Dieu permettait au démon de les assaillir par des pensées tellement contraires aux vertus dont ils nous ont laissé les plus parfaits exemples, qu'ils devaient en appeler à toute leur confiance en la miséricorde infinie pour ne pas se croire abandonnés du ciel et déjà coupables des péchés qu'ils détestaient le plus au fond de leur âme. Certes, en éprouvant des tentations si violentes qu'ils pouvaient craindre d'avoir succombé, en luttant avec des images tellement vives qu'ils les prenaient pour la réalité, en dépit de l'horreur qu'ils en éprouvaient, il leur était assurément

aisé de comprendre, malgré leur innocence et leur sainteté, l'état affreux de l'homme qui se laisse entraîner à de semblables désordres. Ce que vous avez sans doute lu, mon cher ami, durant les premières années de votre jeunesse, dans des livres qui n'étaient pas alors exclus des maisons d'éducation, vous donne aisément à connaître que nous aurons senti plus d'une fois germer dans notre âme, nous qui sommes si loin d'être des saints, toutes les infirmités intellectuelles et morales dont se trouve atteinte la malheureuse humanité. Or, le scepticisme étant évidemment de ce nombre, il serait bien étonnant qu'il ne fût pas venu quelquefois, comme un hôte sinistre, frapper à la porte de notre cœur. Cette porte, le véritable fidèle la tient soigneusement fermée, et, fort du secours de la grâce, il défie toutes les puissances de l'enfer de l'ouvrir ou de la briser. Il arrive alors, suivant l'énergique expression de l'apôtre saint Pierre, que le démon tourne autour de nous comme un lion rugissant qui cherche une proie à dévorer ; et croyez bien, mon cher ami, que si par la force de notre foi nous avons repoussé ses atteintes, nous n'en connaissons pas moins le but de ses efforts et les dangers de la lutte.

Dans notre siècle surtout, il est bien impossible d'être en contact avec le monde sans connaître les pièges dont il est rempli. Tantôt c'est un livre semé de raisonnements artificieux et de réflexions piquantes, qui tombe entre nos mains ; tantôt c'est une conversation qu'on entend,

et là des observations en apparence judicieuses et vraies, mais qui au fond sapent les fondements mêmes de la vérité. Parfois l'esprit se sent envahi par la fatigue et le dégoût, il est près de succomber dans cette lutte ardente et continuelle qu'il est obligé de soutenir contre des erreurs sans cesse renaissantes; parfois c'est en jetant un coup d'œil sur ce défaut de foi que l'on remarque dans le monde, sur la diversité des religions, sur les secrets de la nature, sur le néant de l'homme, sur les ténèbres du passé, sur les mystères de l'avenir, qu'on se sent aux prises avec des pensées terribles. Heures d'angoisses et de deuil où le cœur est inondé d'une cruelle amertume, où tout ce qui nous environne se couvre à nos yeux d'un voile lugubre, où l'esprit, obsédé par les plus hideux fantômes, ne sait où se tourner et se voit réduit à lever les yeux au ciel en s'écriant : *Domine, salva nos, perimus*; Seigneur, sauvez-nous, nous périssons.

C'est ainsi que le Seigneur veut que ses enfants soient éprouvés, c'est ainsi qu'il veut rendre leur foi plus méritoire; c'est ainsi qu'il leur apprend que pour croire il ne suffit pas d'avoir étudié la religion, mais qu'il faut en outre implorer la grâce de l'Esprit-Saint. Il serait à désirer que cette vérité fût mieux connue de ceux qui s'imaginent qu'il n'y a là qu'une simple question de science et que l'action de Dieu sur l'âme n'y entre pour rien. Savez-vous, mon cher ami, la première chose que doit faire un catholique quand l'occasion se présente à lui

de travailler à la conversion d'un incrédule ? Vous croyez peut-être qu'il doit avoir d'abord recours aux plus grands apologistes de la religion, repasser leurs arguments sur les matières les plus importantes, consulter des savants du premier ordre, s'entourer en un mot de preuves et de raisonnements comme un soldat se revêt de ses armes. Il convient sans doute de ne pas négliger ces moyens intellectuels, de se tenir prêt pour la discussion ; mais avant toute chose, avant d'entrer en raisonnement avec l'incrédule, l'essentiel est de prier pour lui. Quels sont ceux qui ont opéré le plus de conversions, les savants ou les saints ? Saint François de Sales n'a écrit aucune oeuvre de polémique et d'apologie qui approche de l'Histoire des Variations. Je doute néanmoins que les conversions opérées par la lecture de Bossuet, toutes nombreuses qu'elles puissent être, égalent en nombre celles dont le pieux évêque de Genève a été l'instrument.

Vous voyez par là, mon cher ami, que vous n'avez nullement affaire à un raisonneur de profession, à ce qu'on appelle un ergoteur. J'estime et j'admire la science, particulièrement la science ecclésiastique ; mais je suis aussi profondément convaincu que les voies de Dieu sont inaccessibles à l'esprit de l'homme, que la science seule est un faible secours, et qu'il faut quelque chose de plus pour conserver ou restaurer la foi dans son âme.

Vous demandiez tolérance, mon cher ami ; voilà, j'espère, une tolérance aussi grande que vous puissiez la

désirer, que vous l'ayez jamais rencontrée dans aucun homme. Vous étiez fort préoccupé de l'idée qu'il serait impossible de nous entendre ; mes explications auront, je n'en doute pas, dissipé cette crainte. Vous n'irez pas vous imaginer non plus que je descends avec vous dans la lice tout hérissé de subtilités scolastiques et d'arguments qui ne conviendraient qu'à des personnes déjà convaincues. Si vous voulez donc continuer à me proposer les principales difficultés qui vous empêchent de retourner à la religion, je m'efforcerai de les résoudre de mon mieux, mais sans prétendre en aucune façon m'attribuer la victoire, si je suis assez heureux pour dissiper vos doutes, ni me tenir pour battu, si par malheur vous y persévérez.

Quand on lutte contre des incrédules qui n'ont pour but que d'attaquer la religion et ne craignent pas d'employer contre elle l'astuce et la mauvaise foi, la lutte alors peut revêtir le caractère et prendre les proportions d'un combat en règle ; mais quand on se trouve en face d'un homme qui, après avoir eu le malheur de perdre la foi, désire au moins d'y revenir et cherche avec sincérité des preuves capables de le convaincre, faire alors parade de savoir, entrer dans la discussion comme dans une lice ouverte, ne chercher qu'à briller pour se donner l'air d'avoir remporté la victoire, c'est un intolérable abus des dons qu'on peut avoir reçus du ciel, c'est s'éloigner entièrement des voies que Dieu lui-même nous a tracées, c'est se mettre à la remorque de l'orgueil, cet

ennemi juré de tout bien, cette source empoisonnée qui corrompt les meilleures dispositions de notre âme.

Si nous faisons d'une discussion religieuse un sujet d'amour-propre et de vanité, comment pourrions-nous espérer que Dieu bénît et fécondât nos paroles ? Les Apôtres ont converti le monde, et ils n'étaient que de pauvres pêcheurs. Aussi ne songeaient-ils nullement à s'appuyer sur la science humaine, sur cette éloquence qui s'apprend dans les écoles ; mais ils se confiaient uniquement en la toute-puissance de celui qui a dit : *Fiat lux*, que la lumière soit. Il ne faudrait pas conclure de ceci que je dédaigne la science ; je pense même que le meilleur moyen de la conserver et de l'ennoblir est de la retenir dans ses véritables limites, en ne lui permettant pas de dégénérer en orgueil.

Cette impuissance où vous êtes de croire, selon ce que vous me dites, ne doit pas être confondue avec l'impossibilité. C'est une défaillance, une prostration d'esprit qui disparaîtra le jour où, le miracle étant mûri par la douleur et la prière, le Seigneur dira au paralytique : Lève-toi et marche dans le sentier de la vérité.

De mon côté je ne cesserai de prier, mon cher ami, et quoiqu'il vous semble bien difficile d'unir en ce moment vos prières aux miennes, j'ose pourtant vous demander d'invoquer parfois le Dieu de vos pères, le Dieu de votre enfance, celui dont on vous appris à redire le nom dès le berceau ; suppliez-le de vous conduire au chemin de la vérité. Peut-être, hélas ! vous direz-vous

à vous-même : Comment puis-je invoquer le nom de Dieu, quand le scepticisme a fait vaciller en moi cette dernière conviction, quand je ne sais si je crois à son existence? N'importe, faites un suprême effort, et ce ne sera pas en vain, je puis vous l'assurer ; faites comme un homme qui, tombé au fond d'un précipice, ne cesse d'appeler au secours, quoiqu'il ignore s'il y aura quelqu'un pour entendre sa voix.

LETTRE HUITIÈME.

Du Panthéisme et de la Philosophie allemande.

Je suis vraiment heureux, mon cher ami, que vous n'ayez rien à faire des arguments dirigés par les défenseurs de la religion contre les partisans du matérialisme et de l'aveugle fatalité; je vous félicite de tout mon cœur d'être radicalement guéri, comme vous le dites dans votre dernière lettre, de tout attachement aux livres où sont enseignées les doctrines de Volney et de La Métrie. A vrai dire, je n'attendais pas moins de votre intelligence et de votre cœur; car je ne comprends pas qu'avec des pensées élevées et de nobles sentiments, on se laisse entraîner à la lecture de semblables écrits. Pour ma part, je vous déclare que je les trouve aussi dénués d'esprit et de solidité que pleins d'ignorance et de mauvaise foi. Aussi, bien loin de me dégoûter de la religion, ils ne feraient que me la faire aimer davantage. Les efforts impuissants de l'erreur nous donnent une idée plus grande de la vérité. Permettez-moi cependant de vous dire que vous êtes dans l'illusion quand vous donnez de si pompeux éloges aux nouveaux spiritualistes de France et d'Allemagne. Vous n'allez à rien moins qu'à les repré-

senter comme les restaurateurs des bonnes doctrines, comme les bienfaiteurs de l'humanité, à laquelle ils auraient rendu les titres de gloire et d'honneur dont elle avait été dépouillée par la philosophie voltairienne.

Chaque époque a ses opinions obligées et son langage de bon ton. Aujourd'hui on ne peut plus se dire de l'école du XVIII^e siècle, lors même qu'on le voudrait : il faut maintenant parler du spiritualisme de Kant, Fichte, Schelling, Hegel, Cousin, et laisser entièrement dans l'oubli le sensualisme de Destutt-Tracy, Cabanis, Condillac et Locke, à moins qu'on ne veuille passer pour rétrograde en fait de philosophie. Qu'on ne pratique aucune sorte de religion, à la bonne heure ; mais il est indispensable d'avoir toujours à la bouche ces mots sacramentels : *sentiment religieux, destinée de l'homme* ; il ne faut pas même se faire scrupule d'y mêler de temps en temps Dieu et la Providence. A vous dire vrai, quand j'ai retrouvé dans votre lettre tout ce langage consacré par la philosophie moderne, je n'en ai pas conclu que vous eussiez longtemps pâli sur des questions de haute et obscure métaphysique ; j'incline fort à penser que toutes vos idées à cet égard ont été recueillies au vol dans la lecture des journaux ou des revues, et qu'au foud vous n'avez guère pris la peine de les discuter ou de les analyser. Ce n'est pas un reproche que je prétends vous faire ; car enfin vos opinions personnelles ne peuvent être discutées au point de vue de l'intérêt public. Si j'avais affaire à un écrivain qui doit toujours louer

ou blâmer en parfaite connaissance de cause, je prendrais la liberté de l'avertir qu'il faut être extrêmement prudent et réservé quand il s'agit d'innovations à introduire, puisqu'elles peuvent si facilement et sous tant de rapports vous devenir funestes.

Savez-vous bien ce que c'est que la philosophie allemande ? Avez-vous une idée vraie de ses tendances ou même de ses doctrines formelles sur Dieu, l'homme et la société ? Vous seriez-vous persuadé que l'abîme où vous conduit cette nébuleuse philosophie soit beaucoup moins profond que celui où nous entraînaient l'école de Voltaire ? Vous imagineriez-vous par hasard que Schelling et Hegel soient les successeurs légitimes et les continuateurs de leur compatriote Leibnitz, de ce grand homme qui, selon l'expression de Fontenelle, menait de front toutes les sciences, et qui, malgré quelques idées systématiques et certains préjugés de naissance qu'on peut lui reprocher, professait hautement des idées si grandes sur la religion et de si profondes sympathies pour le catholicisme ?

Certes, la philosophie de Leibnitz a exercé sur l'Allemagne une grande et magnifique influence ; c'est à lui que ce pays a dû de n'avoir pas adopté les systèmes abjects, les théories matérialistes propagés par l'école française pendant tout le XVIII^e siècle. Quel que soit le jugement que l'on porte sur les systèmes philosophiques de Leibnitz, on ne saurait nier qu'ils ne révèlent un génie de premier ordre, qu'ils ne contribuent puissam-

ment à élever l'esprit humain, à lui donner une haute idée de sa grandeur et de son excellence, à maintenir enfin les grands principes qui séparent la pensée de la matière. Si l'on prétend lui faire un reproche de son idéalisme exagéré, nous dirons que c'est là l'excès où sont tombés les plus profonds penseurs depuis Platon jusqu'à Bonald.

Dans le sentiment de Leibnitz, Dieu n'était ni l'âme de la nature ni la nature elle-même, comme l'ont soutenu quelques philosophes de ce temps. Dieu, dans la pensée de ce grand génie, est un être éternel, infiniment sage, puissant et bon, réunissant en un mot toutes les perfections possibles. Le panthéisme qui, dans ces derniers temps, a causé tant de ravages et jeté une si grande perturbation dans les rangs de la philosophie allemande, était, aux yeux de Leibnitz, un système non moins absurde que funeste. Il était également éloigné de regarder l'âme humaine comme un accident ou modification du grand être qui, dans l'opinion des panthéistes, absorbe tous les êtres et se les identifie; l'illustre philosophe voyait dans l'âme une substance spirituelle essentiellement distincte de la matière et non moins distincte du Créateur qui lui a donné l'existence.

On sait qu'il combattit victorieusement le système de Spinoza, et que, tout en parlant de Dieu et de l'immortalité de l'âme, ayant plus d'une fois touché au grand principe de la morale, aux récompenses et aux

châtiments de la vie future, il exprimait son indignation et son horreur à l'égard des esprits téméraires qui n'avaient pas craint d'ébranler ces premiers fondements de la vie humaine. « Je ne puis douter, écrivait-il à Molanus, que le Maître infiniment sage et puissant de cet univers ne tienne en réserve une récompense pour les justes et un châtement pour les méchants, et que tout cela ne s'accomplisse dans la vie future, puisque dans celle-ci beaucoup de mauvaises actions demeurent impunies, comme beaucoup de bonnes actions n'y sont jamais récompensées. » Assurément un tel langage est loin de ressembler à celui des modernes panthéistes; et nous voyons par là que les philosophes allemands en ressuscitant de nos jours, n'importe sous quelle forme, le système de Spinoza, se sont étrangement éloignés des traces que leur avait laissées leur illustre compatriote. Je n'ignore pas que les écrivains dont je parle conservent encore à un haut degré l'abstraction et le sentimentalisme élevés propres à leur nation, qu'ils ne partagent nullement la légèreté et la trivialité qui caractérisaient les incrédules de l'école française; mais je n'oublie pas non plus que le sentiment ne suffit pas, s'il n'est appuyé sur une conviction véritable, que le cœur ne saurait accomplir ses nobles fonctions, quand il doit agir en sens contraire de l'impulsion imprimée par la tête.

Je vais plus loin et je dis que si l'Allemagne persiste dans ses idées impies, son caractère ne tardera pas à

s'en ressentir, et que le sentiment religieux, déjà profondément ébranlé chez elle par le travail du protestantisme, viendra s'éteindre entièrement sous la main de l'impiété. Qu'on représente sous l'aspect qu'on voudra la théorie du panthéisme, elle implique la négation même de Dieu ; le panthéisme n'est qu'un purathéisme, il n'y a que le nom de changé. Si tout est Dieu, si Dieu est tout, Dieu n'est plus rien, il n'existe plus qu'une chose, la nature avec ses éléments, ses lois, ses agents de toutes sortes. Mais tout cela est également admis par les athées, sans qu'ils prétendent abjurer ainsi leur système. Si la créature s'imagine être une portion de la Divinité ou la Divinité même, elle nie dès lors l'existence d'un Dieu qui lui soit supérieur et qui puisse un jour lui demander compte de ses actions ; la Divinité ne sera plus qu'un vain nom, et chaque homme pourra dire comme ce philosophe allemand au sortir d'un banquet : Nous sommes tous des dieux, car nous avons fait un excellent repas.

Le sentiment religieux de Leibnitz était, il faut le reconnaître, plus sérieux et plus profond. Voyez comme il développe ses idées à la suite du passage que j'ai reproduit. « Oublier durant le cours de cette vie le souci qu'on doit avoir de la vie future, dont la notion repose essentiellement sur l'idée même de la Providence, se borner à la connaissance de certains droits naturels qui peuvent également être admis par l'athée, c'est mutiler la science dans ce qu'elle a de plus beau, c'est détruire

une foule d'excellentes actions. Qui voudrait, dans cette hypothèse, exposer sa fortune, son honneur, sa vie pour le service de ses amis ou de sa patrie, pour la défense de la justice ou de la vertu? Que lui importerait le malheur des autres, pourvu qu'il continuât à vivre dans l'opulence et les honneurs? Sacrifier ses biens palpables et présents à ce qu'on appelle la gloire, à une renommée posthume, c'est-à-dire à un vain bruit dont on ne pourra pas même jouir, ne serait-ce pas une vaine et brillante illusion? »

Je ne me propose pas d'examiner tous les systèmes des philosophes allemands et de voir ce qu'ils pourraient renfermer de rationnel et d'admissible; mon intention est uniquement de signaler quelques-unes de leurs principales erreurs, en nommant l'écrivain qui les a inventées ou propagées, et sans prétendre nullement faire peser sur les autres penseurs de la même nation une responsabilité qu'ils n'auraient pas encourue.

Kant, il est juste de l'avouer, n'est pas tombé, par rapport à Dieu, à l'homme, au monde, dans d'aussi graves erreurs que l'ont fait quelques-uns de ses disciples; mais il faut avouer aussi que, tout en poussant à la réaction contre la philosophie sensualiste, il laissa tellement à découvert les principales vérités, que la saine philosophie ne lui doit guère de reconnaissance pour les efforts qu'il a faits en leur faveur. Soutenir, en effet, que les preuves métaphysiques sur lesquelles on appuie l'immortalité de l'âme, le libre arbitre, la durée

du monde, sont tout simplement d'un poids égal à celles qu'on donne en sens contraire, c'est un mauvais moyen d'établir ces grandes vérités qui sont comme la base de toute religion. Il est bon sans doute d'en appeler à la puissance du sentiment, aux inspirations de la conscience; il est bon de reconnaître la faiblesse de la raison et de ne pas en exagérer la portée; mais encore faut-il se garder de la détruire, de la tuer à force de lui représenter son impuissance, d'éteindre, en un mot, ce flambeau divin que le Créateur nous a transmis comme le plus beau titre de notre grandeur originelle, comme un reflet de sa propre divinité.

Souvent, mon cher ami, cette sorte d'abnégation intellectuelle n'est pas une preuve d'humilité, mais bien au contraire d'un orgueil excessif, d'un sentiment outré de sa propre supériorité qui fait qu'on dédaigne de recourir au raisonnement et à la discussion, quand on croyait pouvoir tout embrasser et pénétrer d'un coup d'œil. N'allez pas croire néanmoins que je suis de ceux qui n'invoquent jamais que la raison et n'accordent rien au sentiment, rien à ces nobles et subites inspirations dont notre âme est comme sillonnée sans qu'elle puisse en découvrir la source; je connais, et je vous en ai fait plus d'une fois l'aveu dans notre correspondance, l'extrême faiblesse de notre raison et ses prétentions non moins extrêmes; je sais qu'elle est constamment prête à tout prouver comme à tout combattre; mais de là à lui refuser tout droit d'intervenir dans les grandes ques-

tions de métaphysique, à la déclarer incompétente dans de semblables sujets, incapable enfin de distinguer la vérité de l'erreur, il y a une distance qu'il faut savoir comprendre et respecter.

Si Kant poussa jusqu'à l'excès la défiance à l'égard de la raison, s'il tenta de la renfermer dans de trop étroites limites, il ne manqua pas de philosophes qui tombèrent dans l'excès opposé, qui s'exagérèrent les forces de cette même raison et voulurent tout expliquer dans l'univers par ses seules forces. Nul n'ignore que Fichte se jeta dans un idéalisme si extravagant, qu'il attribua pour ainsi tout à l'âme et sembla refuser aux objets matériels jusqu'à l'existence même; son système conduit logiquement à la négation de tout ce qui n'est pas le *moi* qui pense. Quelque dangereuses que soient les conséquences d'une telle doctrine, elles ne sont ni plus funestes ni plus ennemies de toute religion et de toute morale que celles qui se déduisent du système de Schelling; en dépit de tous les voiles dont on enveloppe ce dernier système, il va se résoudre en définitive dans le panthéisme de Spinoza. Peu m'importe en effet qu'on parle beaucoup, dans l'école de Schelling, de ces qualités intimes qui ne périront pas quand je mourrai et qui retourneront dans le vaste sein de la nature, quand d'ailleurs on avoue que l'individu, l'âme, en tant qu'être particulier, doit être anéantie. Peu m'importe qu'on parle sans cesse spiritualisme, qu'on lance un perpétuel anathème contre le matérialisme, si je ne puis me re-

poser dans l'espoir de l'immortalité, si cette immortalité n'est en dernier résultat qu'une pure chimère. Peu m'importe enfin, si ce n'est pas moi qui dois survivre avec mes pensées et mes sentiments, que certaines qualités, qui me sont pleinement inconnues et dont je n'ai que faire après mon anéantissement, me survivent.

On a dit qu'Aristote avait à dessein laissé obscurs plusieurs passages de ses œuvres, dans l'espoir que ces passages, pouvant être interprétés de différentes manières, pussent offrir à ses disciples le moyen de le défendre en toute hypothèse contre ses détracteurs. Quoi qu'il en soit de la vérité de cette observation, il faut convenir que les philosophes allemands ont sous ce rapport laissé bien loin derrière eux le célèbre Stagyrte : ils ont enveloppé leurs idées dans de si profonds nuages, que les initiés eux-mêmes ne peuvent se flatter de les avoir parfaitement comprises. « Dans ses traités de métaphysique, dit madame de Staël en parlant de Kant, il prend les mots pour des chiffres et leur donne la valeur qui lui convient, sans égard à celle qu'ils tiennent de l'usage. » On peut dire la même chose des plus fameux philosophes du même pays : tout le monde sait combien est mystérieux le langage de Fichte et de Schelling. Quant à Hegel, lui-même a dit qu'il n'y avait qu'un homme qui l'eût compris, et craignant sans doute que ce ne fût encore trop, il ajoute : Et celui-là encore m'a compris assez mal.

Je crains bien de vous fatiguer en vous donnant quel-

ques échantillons d'une philosophie si vantée de nos jours; mais je regarde comme utile de faire cette épreuve, afin que vous puissiez à l'avenir faire justice de ces éternels apologistes qui ne cessent de vanter ce qu'ils ne comprennent pas. Vous êtes déjà convaincu, je pense, que les philosophes allemands sont la plupart lancés dans un monde imaginaire, et que pour les suivre dans leur vol, il faut d'abord se dépouiller des notions ordinaires qui nous sont transmises par le sens commun; mais je crois pouvoir vous démontrer quelque chose de plus; je crois pouvoir vous démontrer que la philosophie dont je parle ne conduit à rien moins qu'à la destruction du sens commun lui-même. Le mot pourra vous paraître dur, ne me condamnez pas cependant avant de m'avoir entendu. N'oubliez pas avant tout que les hommes dont il s'agit ont montré un souverain mépris pour tout ce qui n'était pas eux, qu'ils se sont posés en oracles infailibles du genre humain, que sous certains dehors mystérieux et emphatiques, ils ont porté l'orgueil beaucoup plus loin que tous les philosophes anciens et modernes.

Hegel, cet homme que personne n'a compris, comme il le dit lui-même, affirme néanmoins qu'il a fixé les principes, élevé le système, déterminé les limites de toute philosophie. Il a tout découvert; après lui, plus rien ne reste à découvrir; l'humanité n'a pas autre chose à faire qu'à développer les théories du sublime philosophe, à les appliquer sans exception à toutes les

branches des connaissances humaines. Et cette prétention serait peut-être moins intolérable, s'il ne s'agissait que d'objets de peu d'importance, si Hegel ne mandait pas à son tribunal l'homme, l'humanité, toutes les religions, Dieu lui-même, et s'il ne décidait pas de tout avec une outrecuidance absolue. « Hegel, a dit Lermier, se glorifie en lui-même ; il intervient en souverain arbitre entre Socrate et Jésus-Christ ; il prend le christianisme sous sa protection, et il semble penser que si Dieu a créé le monde, Hegel l'a compris. »

Ces orgueilleuses prétentions sont communes à plusieurs autres philosophes ; vous les trouverez même chez les Français qui se sont abreuvés aux mêmes sources et dont on nous cite parfois le nom d'un ton à la fois mystérieux et superbe. Je crois donc que nous emploierons utilement le temps à nous former une juste idée de semblables extravagances ; car c'est le seul titre que ces doctrines méritent, quelque soin que l'on prenne de les déguiser sous les livrées de la science.

Comme cette lettre tend à prendre des proportions démesurées, je ne puis vous donner aujourd'hui les preuves à l'appui de mes assertions ; mais je le ferai bien certainement dans une de mes prochaines lettres. Je ne doute pas qu'il n'en résulte pour vous la profonde conviction que cette nouvelle philosophie dont on ne cesse de nous parler avec tant d'éloges, n'est pas autre chose que la répétition des rêves insensés dont l'esprit humain s'est bercé à toutes les époques, quand l'ivresse de l'or-

gueil l'a jeté en dehors des voies de l'éternelle vérité.

Heureusement pour nous, il existe en Espagne un fonds de droiture et de bon sens qui ne permettra pas, je l'espère, l'introduction et bien moins encore le triomphe de ces opinions monstrueuses, qui cependant ont obtenu un si bienveillant accueil en d'autres pays. On peut donc présumer que de semblables erreurs ne causeront pas chez nous les ravages et les maux dont nous voyons ailleurs le triste spectacle. D'autre part néanmoins, nous avons à craindre que, les études philosophiques se trouvant fort négligées en Espagne et les esprits n'étant pas en général au niveau de la science moderne, il n'arrive aisément que des hommes bien intentionnés et attachés aux bonnes doctrines laissent les novateurs s'emparer de l'enseignement et jeter par là même la jeunesse dans des voies fausses et dangereuses. Si je dis cela, c'est que rien ne me garantit que d'autres ne feront pas comme vous, et qu'ils n'iront pas se persuader que les écoles contemporaines de France et d'Allemagne marchent à la restauration d'un spiritualisme pur, du spiritualisme professé par nos pères et encore défendu par tous les philosophes véritablement chrétiens.

De tout ce que nous avons encore à dire sur cet important sujet, il résultera un autre avantage, celui de nous faire une idée nette et précise des graves débats qui existent en ce moment en France, et qui attirent à bon droit l'attention de toute l'Europe ; je veux parler de la grande querelle entre le clergé catholique et l'u-

niversité. Quel que soit le jugement que vous aurez porté sur le plus ou le moins de sagesse et de modération que tel ou tel journal apporte dans la lutte, sur les mesures adoptées et les moyens pris par certains évêques, vous demeurerez au moins convaincu que les catholiques français ne se sont pas alarmés sans raison, et qu'il y a au fond de tout cela autre chose que ce que l'on veut nous faire entendre. Vous verrez clairement que l'ambition prétendue du clergé n'est pas le mobile de l'agitation qui nous frappe chez nos voisins, et qu'il y a là d'importantes questions de doctrine. Cette circonstance nous montrera une fois de plus le cas que nous devons faire de certains jugements portés avec tant d'assurance et d'aplomb sur les matières les plus graves ; elle fera ressortir l'injustice de ceux qui ne cessent d'accuser le clergé d'intolérance, quand ils poussent eux-mêmes l'intolérance au suprême degré. Il est des hommes qui dans les questions religieuses ne vont jamais puiser leurs documents qu'à des sources suspectes ou ne consultent que leurs propres préjugés. Ne pouvant encore espérer de vous le zèle pur de la religion, j'en attends du moins le calme et la dignité d'un esprit impartial.

LETTRE NEUVIÈME.

Suite du même sujet.

Dans ma précédente lettre, je vous manifestai, mon cher ami, une opinion peu favorable à la moderne philosophie allemande ; je me permis de la traiter avec une sévérité qui a dû peut-être vous sembler excessive. Une pareille hardiesse, quand il s'agit d'hommes qui ont acquis une grande célébrité et dont les paroles sont écoutées par un grand nombre de nos contemporains comme les réponses d'un oracle infailible, une pareille témérité m'impose le devoir de prouver ce que j'ai avancé et de le prouver d'une manière qui ne souffre pas de réplique. Vous vous souvenez, sans nul doute, du rapport que j'établissais entre les théories des philosophes allemands et les erreurs du panthéisme ; je ne les accusais de rien moins que de ressusciter les doctrines de Spinoza, bien qu'en les enveloppant de formes mystérieuses et symboliques. Je vais d'abord justifier mon accusation par rapport à Hegel.

Suivant ce philosophe, la religion est le produit du sentiment ou de la conscience que l'esprit humain tient de son origine, de sa nature divine, de son identité avec

l'Être universel. Il serait peut-être permis d'interpréter dans un sens favorable ce mot de nature divine, s'il était seul, puisque notre âme, étant créée à l'image et à la ressemblance de Dieu, et s'élevant par là même au-dessus de tous les êtres matériels, on pourrait dire que le philosophe voulait uniquement parler de la noblesse et de la dignité de notre esprit en faisant reposer le sentiment religieux sur la conscience que nous avons que notre origine, notre nature et notre destinée nous élèvent de beaucoup au-dessus de cette prison corporelle où notre âme est comme renfermée. Mais le texte du philosophe lui-même ne permet pas une semblable interprétation, puisqu'il affirme immédiatement après l'identité de notre esprit avec l'esprit universel.

Quel est cet esprit universel qui absorbe et s'assimile tous les esprits particuliers? Qu'est-ce que cela, si ce n'est la déclaration pure et simple d'un panthéisme spiritualiste, il est vrai, mais d'un panthéisme réel? N'est-ce pas là proclamer que Dieu est tous les esprits et que tous les esprits sont Dieu? N'est-ce pas dire clairement que la pensée humaine, que l'âme de chaque homme n'est autre chose qu'une modification de l'Être unique au sein duquel tous les autres êtres se confondent et s'identifient? Mais écoutons encore le philosophe allemand, pour voir si nous n'aurions pas, par hasard, mal compris le sens de ses paroles. « Cette conscience, continue Hegel, se trouve d'abord renfermée dans le sentiment proprement dit, dont l'expression se trouve dans

le culte ; puis cette conscience venant à se développer, Dieu passe à l'état d'objet, et de là viennent la mythologie et tout ce qui s'appelle la partie positive de la religion. Mais s'arrêter à ce second degré, où le Dieu de l'univers est adoré dans le marbre de Phidias, où Jésus-Christ n'est qu'un personnage historique, ce serait mentir à notre propre esprit. La religion a pour effet de dépouiller les peuples de leurs idées sur l'essence du monde et sur les relations qui existent entre cette essence et l'humanité. L'Être absolu est là l'objet de leur conscience : ils se le représentent plus haut au-dessus d'eux, tantôt avec les attributs de la bonté et tantôt avec ceux de la justice. Plus tard, l'homme s'élève à l'union avec l'Être divin. Or, l'Être divin est la raison existant *en soi et pour soi*, la substance universelle concrète, et la religion est l'œuvre de la raison qui se révèle au dehors. »

Vous serez peut-être surpris que le philosophe allemand se soit jeté dans de semblables détours pour en venir à dire que la religion n'est autre chose qu'une manifestation de la raison essentielle, que l'Être divin, l'Être objet de la religion et du culte, c'est-à-dire Dieu, n'est que cette raison même considérée dans son essence, ou bien la substance universelle concrète. Je ne sais si vous êtes assez versé dans cette nébuleuse terminologie pour en bien comprendre le sens, pour savoir ce que c'est qu'un être qui est en même temps la raison humaine et la substance universelle concrète. Quoi qu'il en soit, je

vais essayer de vous dire la pensée cachée sous les paroles énigmatiques de l'obscur métaphysicien.

Pour arriver à bien comprendre cette pensée, il faut remarquer d'abord que, suivant Hegel, le « monde entier n'est que l'évolution de l'idée, et que selon le degré où cette évolution se trouve parvenue, les êtres sont dits *exister en eux-mêmes*; puis, quand cette évolution a fait de plus grands progrès, les êtres sont dits *exister pour eux-mêmes*. » Vous me demanderez sans doute ce que c'est que l'idée. Dans l'opinion d'Hegel, « l'idée n'est autre chose que l'harmonieuse unité de cet ensemble universel qui va se déroulant sans cesse. Tout ce qui existe, ajoute-t-il, ne renferme de vérité qu'autant que l'idée est passée à l'état d'existence, car l'idée est la réalité véritable et absolue. » Et ne croyez pas qu'une semblable définition ait pour objet l'intelligence divine ou bien l'essence infinie du Créateur, au sein de laquelle se trouvent éternellement représentés tous les êtres existants et tous les êtres possibles. Ce n'est rien de tout cela; quand Hegel parle de son harmonieuse unité, qu'il applique à cet ensemble universel qui va se développant sans cesse, il entend parler du monde lui-même qui subit incessamment des formes nouvelles et des modifications infinies.

« Pour comprendre, dit encore Hegel, ce que c'est que cette évolution par laquelle l'idée se manifeste et se complète, il faut distinguer deux états : le premier peut être désigné sous les noms de disposition, de virtualité,

de puissance, et c'est celui que j'appelle *être en soi* ; le second est l'actualité, la réalité, et c'est celui que j'appelle *être pour soi*. L'enfant qui vient de naître possède la raison virtuellement, en germe ; mais il ne possède pas encore l'usage réel de la raison. Il est raisonnable *en soi*, mais il ne l'est pas encore *pour soi* ; il le devient à mesure qu'il se développe. Tout effort pour connaître et savoir, toute action de même nature n'a pour objet que de mettre en lumière ce qui est latent, de réaliser ou d'actualiser ce qui existe virtuellement, de faire passer à l'état d'objet ce qui n'est qu'en soi, de développer, enfin, ce qui existe en germe. Arriver à l'existence, c'est subir un changement, sans néanmoins cesser d'être le même. Voyez, par exemple, comment le chêne sort du gland, et comment l'arbre se compose lui-même de plusieurs parties différentes, toutes renfermées dans le germe, quoique d'une manière invisible et idéale. »

Laissons de côté les nombreuses et graves considérations auxquelles donnerait lieu l'étrange signification donnée par le philosophe allemand à ce mot idée. Les idéologues avaient déjà inventé plus d'un système pour expliquer le mystère de la pensée ou de l'entendement ; ils avaient dès lors pris dans des acceptions fort diverses le mot idée ; mais dire que l'idée est l'harmonieuse unité de l'ensemble universel se développant éternellement, ou bien, en termes plus clairs, appeler l'idée la nature elle-même, cela ne pouvait tomber, à mon avis, que dans l'esprit d'un homme déterminé à tout confondre

dans un monstrueux panthéisme, et qui, dans ce but, commence par donner aux mots une signification étrange, inconnue. Je voudrais bien qu'on m'expliquât à quoi bon tant de détours pour en venir à dire que dans l'univers entier il n'y a qu'un être, une substance qui subit des modifications incessantes, et que tout ce qui existe est uniquement un des accidents sans nombre de cet être total qui ne cesse de se transformer. C'est là bien certainement la pensée d'Hegel, voilà ce qu'expriment ses mystérieuses paroles ; ou bien elles ont ce sens, ou bien elles n'en ont aucun.

La distinction de l'*être en soi* et de l'*être pour soi*, formule employée par le philosophe pour exprimer les évolutions de l'idée, ne présente non plus aucun sens spécial propre à éclairer en rien les secrets de la nature. La virtualité et la puissance, par opposition à la réalité et à l'actualité, n'offrent elles-mêmes rien de nouveau dans ce qu'elles expriment de raisonnable. Nous savions tous, avant qu'Hegel nous l'eût révélé, que l'enfant qui vient de naître possède la raison virtuelle, mais non la raison actuelle, ce qui revient à dire que sa nature développée par l'âge aura l'usage de la raison qu'elle ne possède pas encore. S'il plaît à Hegel de nommer le premier état *être en soi*, et le second *être pour soi*, il n'y a pas d'inconvénient à lui passer de semblables expressions, si ce n'est la parfaite inutilité de créer des mots nouveaux, quand on en avait déjà qui ne leur cèdent assurément ni en concision, ni en exactitude. *Être en*

puissance, disaient les anciens, pour désigner cet état où un être se trouve quand il n'est pas encore parvenu à la réalité d'une chose à laquelle il peut néanmoins parvenir. Or, le mot *puissance* pouvait être compris de différentes manières, suivant la possibilité ou la disposition de l'être par rapport à l'acte ou à la réalité. Si la réalité venait à se produire, si la chose, qui n'était que possible, devenait existante, si l'être acquérait réellement ce pour quoi il était disposé, ou s'il exerçait une faculté qu'il avait jusque-là possédée sans en faire usage, on disait alors que la *puissance* était réduite en acte. Ainsi, pour continuer à nous servir de l'exemple cité par Hegel, l'enfant avait l'usage de la raison en *puissance* et l'adulte en acte ; ou bien encore, et pour parler avec plus de précision, l'adulte est en acte par rapport à la pensée quand il pense effectivement, et quand il dort il est en *puissance* de penser.

Hegel dit que tout effort pour connaître et savoir, que toute action même, a pour objet de mettre en lumière ce qui était auparavant caché, de réaliser ou d'actualiser ce qui n'était que virtuellement. Ceci mérite explication : il est vrai que tout effort pour connaître et savoir a nécessairement pour objet de rendre présent ou clair à notre esprit ce qui auparavant était obscur ou entièrement caché ; mais il n'est pas vrai que toute action ait uniquement pour objet de réaliser ou d'actualiser ce qui existait virtuellement. On ne saurait nier que dans l'ordre de la nature il y ait un développement

continuel d'après lequel les êtres sortent les uns des autres comme le fruit de son germe ; mais il est aussi des êtres dont l'essence répugne à ce qu'ils soient produits par un autre, des êtres qui doivent nécessairement être passés par un acte instantané de la non-existence à l'existence, c'est-à-dire des êtres qui sont l'objet d'une création proprement dite.

« Arriver à l'existence, dit Hegel, c'est subir un changement et néanmoins rester le même. » Cette proposition, établie d'une manière générale, détruit toute idée de création, puisque celle-ci n'existe qu'à la condition qu'un être passe du néant à l'existence. Si passer à l'existence n'est autre chose que subir un changement en demeurant le même, il faudra dire que lorsque l'univers a commencé, ce n'est pas qu'il ait été créé par Dieu, c'est uniquement par l'effet d'une grande transformation survenue dans la matière préexistante que s'est manifesté ce prodigieux ensemble qui nous étonne par son immensité, en même temps qu'il nous ravit par sa beauté et son harmonie. Une semblable hypothèse implique de toute nécessité l'éternité du monde, le chaos des anciens, et tous ces absurdes systèmes sur l'origine des choses que le flambeau du christianisme était venu chasser de l'esprit humain.

Il est assez étonnant, on l'avouera, que des philosophes si fiers de leur spiritualisme élevé, si courroucés contre le matérialisme français du dernier siècle, retombent de plein pied dans ce même matérialisme en dé-

truisant le spiritualisme, l'immortalité, l'origine divine de notre âme. Quand celle-ci commence à exister, s'il n'y a là autre chose que la modification d'un être, s'il ne faut y voir que le phénomène d'un germe qui se transforme en se développant, force nous sera d'en conclure que le vaste sein de la nature produit et développe une âme absolument comme un germe matériel. Ce serait là, si l'on veut, un produit plus ou moins subtil, plus ou moins actif, plus ou moins épuisé, mais un être, après tout, qui existait déjà, comme la plante existe dans la semence. Or, c'est là est, s'il en fut jamais, une doctrine matérialiste, et pour la laver de ce reproche, le langage énigmatique et mystérieux de la nouvelle philosophie ne sert absolument à rien.

Ce qui est simple, ce qui est indivisible, ne saurait être le résultat d'une transformation quelconque. Ce qui passe d'un état à un autre en revêtant une nouvelle forme, en prenant une existence nouvelle, comme le font les végétaux en sortant de leur germe, est nécessairement composé ; car ces modifications successives ne sauraient être comprises sans l'idée de division et de parties. Nous pouvons parfaitement admettre qu'une substance simple et indivisible exerce différents actes, reçoive diverses impressions, puisque toutes ces modifications peuvent se réaliser sans altérer la nature de cette substance, comme nous l'éprouvons, en effet, à chaque instant par rapport à notre esprit ; mais affirmer que la substance elle-même n'est qu'une autre

substance transformée et développée, c'est poser en principe que cette substance se compose de plusieurs parties qui peuvent se combiner de différentes manières.

La difficulté pour réfuter ces dangereuses folies, provient de ce que les nouveaux philosophes ont eu la prudence de se créer une langue étrange et symbolique, ce qui fait qu'on est toujours en doute si l'on a bien compris le sens de leurs propositions. Ainsi, dans le cas présent, si Hegel s'était contenté de dire tout simplement que dans le monde il n'y a qu'un être, une substance qui comprend et absorbe tout ce qui existe, en ajoutant que tout ce qui nous paraît êtres différents ou substances particulières n'est autre chose que les diverses modifications de la substance unique dans laquelle tout s'absorbe et se résout, nous saurions à qui nous avons affaire ; nous aurions en présence un professeur avoué du panthéisme, et, en le combattant, nous n'hésiterions pas dans le choix des arguments les plus propres à démontrer la fausseté d'un tel système. Mais comment s'y prendre pour attaquer un homme qui commence par vous jeter à la tête l'idée, l'harmonieuse unité, l'ensemble qui se développe éternellement, une idée qui est la réalité même, les évolutions de cette idée, l'être en soi et l'être pour soi, les rapports de la virtualité et de l'actualité ; et tout cela pour en venir à dire que le monde entier n'est qu'un développement successif, et tout cela couronné par cette étonnante découverte qu'un enfant

qui vient de naître possède la raison virtuellement et ne la possède pas encore actuellement, ou bien qu'un fruit sort de son germe ; comment attaquer, je vous le demande, une telle panoplie ?

Les branches, dit Hegel, les feuilles, les fleurs, les fruits d'une même plante se produisent successivement et individuellement, suivant que l'idée intérieure détermine cette succession et cette individualisation. Pourriez-vous m'expliquer, mon cher ami, comment il se fait que les branches, les feuilles, les fleurs, les fruits se produisent de la sorte, et surtout quelle peut être cette idée intérieure que le philosophe allemand a trouvée dans les plantes ? Veut-il donner à comprendre qu'au fond de la nature se trouve un être intelligent et prévoyant qui voit et règle toute chose ? Est-ce là cet être qu'il appelle idée, tout en le distinguant essentiellement de la matière ? Mais alors il en revient tout simplement à l'idée de Dieu ; car, nous aussi, nous disons que Dieu est dans tous les êtres, dans toutes les parties de l'univers, qu'il voit tout, ordonne tout et conserve tout, qu'il préside à ce magnifique développement qui s'accomplit dans la nature conformément aux lois établies par le Créateur. Mais nous, nous ajoutons que l'auteur de toutes ces merveilles existait de toute éternité, et par là même avant que rien n'existât au dehors de lui ; que maintenant il conserve, meut, vivifie le monde, non certes comme l'âme le corps, mais d'une manière indépendante et libre par l'action toute-puis-

sante de sa volonté, en renouvelant sans cesse ce sublime *fiat* dont Moïse nous a si magnifiquement représenté l'effet au sein du néant. Il y a loin de là à supposer dans la nature une idée intérieure, inhérente pour ainsi dire aux êtres corporels. Affirmer l'existence d'une telle idée, c'est dire que le monde est un être animé qui fonctionne de la même façon que notre corps sous l'action vivifiante de l'âme. Et si l'on ajoute à cela une sorte de confusion entre l'esprit et la matière, si l'on suppose que l'existence des êtres spirituels et corporels n'est que le développement simultané de cet admirable ensemble, on tombe dans le panthéisme pur, tel que l'avait compris et formulé Spinoza.

Vous ne vous étiez peut-être pas imaginé, mon cher ami, que les indignes successeurs de Leibnitz en fussent venus à ce degré d'extravagance. Voilà pourquoi j'ai voulu citer les expressions mêmes de l'un de ces philosophes si vantés de nos jours ; je me proposais encore de vous montrer ainsi que la prétendue supériorité dont on leur fait honneur consiste à ressusciter de vieilles folies recouvertes de mots nouveaux et de formules énigmatiques. Ma lettre se prolongerait outre mesure et deviendrait bien certainement fatigante pour vous, si j'entreprenais de vous dire, même en résumé, tous les paradoxes auxquels Hegel a été conduit par son étrange système. Je ne vous dirai rien, par exemple, du développement de l'idée dans la *sphère logique de la raison impersonnelle*, ni des autres merveilles de ce

genre ; je me contenterai de vous dire deux mots touchant la modeste espérance conçue par le philosophe allemand de déterminer *à priori*, au moyen de sa théorie, les lois du monde physique.

Newton et Leibnitz riraient bien d'une semblable prétention ; elles seraient également un objet de risée pour les physiciens, s'ils la connaissaient, eux qui sont si persuadés qu'il n'existe d'autre moyen que l'observation pour arriver à la connaissance des lois de la nature. Mais Hegel leur répondrait avec le plus grand sérieux que les lois du monde physique n'étant autre chose que les lois de notre propre esprit passées à l'état d'objet, rien n'est plus aisé que s'élever aux unes par le moyen des autres. Le philosophe allemand eût été probablement assez embarrassé si on lui eût demandé une explication nette et précise de ces lois de notre esprit qui sont en même temps les lois de la nature. Ce serait une chose assez curieuse de voir tracée dans notre esprit la loi, par exemple, qui passant dans le monde corporel devient l'attraction universelle, cette attraction exercée en raison directe des masses et en raison inverse du carré des distances. Il ne serait pas moins curieux de savoir à quoi se réduisent les lois de l'affinité moléculaire, quand cessant d'être objectives elles remontent à la sphère pure de notre intelligence. Les poètes, les orateurs, les philosophes, avaient déjà signalé un grand nombre d'analogies entre le monde moral et le monde physique : et ces analogies mises à profit par le talent,

revêtues des plus vives couleurs par une imagination féconde, donnent lieu aux plus beaux aperçus touchant les relations générales de l'univers, ouvrent à la littérature une source abondante de force, de grâce et de vie. Mais il était réservé à Hegel d'établir l'identité là où l'on n'avait saisi que des rapports, de rejeter l'observation comme une chose inutile et superflue pour découvrir les secrets de la nature, de nous révéler enfin qu'il suffirait, pour arriver à ce but, de méditer sur les lois de notre esprit, en faisant abstraction de tout ce qui nous entoure, et puis d'objectiver tout simplement les lois ainsi découvertes ; après quoi nous devons posséder *a priori* le secret de l'ordre merveilleux qui règne dans le ciel et sur la terre. Vous croirez peut-être que j'ai sans fondement pris à partie une de nos célébrités contemporaines, afin de donner plus de couleur et de vie à cette discussion philosophique ; que sans trop me préoccuper des véritables intentions de Hegel, je me suis uniquement proposé d'imprimer de la sorte un caractère plus attrayant à des matières naturellement abstraites et difficiles. Il faut que vous sachiez néanmoins que je ne me suis pas fait à plaisir un ennemi imaginaire et fantastique pour le frapper ensuite sans peine et sans danger ; les paradoxes que je viens de réfuter, Hegel les soutenait avec le sérieux d'un allemand ; et ce n'est pas ma faute, en vérité, si dans ses théories la folie le dispute au ridicule. Ce philosophe ne se proposa rien moins, je le répète, que de refaire à l'aide

de son système l'édifice tout entier des sciences naturelles. Vous trouverez dans ses œuvres l'application qu'il fait de son principe métaphysique à la mécanique, à la physique, à la géologie, qu'il prétend reconstruire ainsi d'après un plan nouveau. La vérité est que le ciel ne se montrait nullement complaisant pour les prophéties et les théories du philosophe; plus d'une fois il lui a fait complètement défaut : à peine Hegel venait-il de démontrer *a priori* qu'il ne pouvait exister aucune planète entre Mars et Jupiter, que précisément dans la même année le célèbre astronome Piazzzi lui jouait le mauvais tour de découvrir Cérés; laquelle planète venait sans façon occuper, comme vous ne l'ignorez pas, la place qui devait nécessairement rester vacante, d'après la démonstration donnée par Hegel.

Un homme lancé dans de telles démonstrations, en voie de poser des principes aussi hardis, pouvait bien sans hésiter faire la leçon à Newton lui-même. C'est ce qu'il fit, mais sans observer, il faut l'avouer, toutes les convenances. En dépit néanmoins d'une telle prétention, il est certain que la postérité ne laisserait pas volontiers graver sur le tombeau du métaphysicien allemand ce qu'elle lit avec un si légitime orgueil sur celui de l'astronome anglais : *Sibi gratulentur mortales tale tantumque exstittisse humani generis decus.*

La manie de Hegel sur ce point fut poussée à un tel degré que l'un de ses plus grands admirateurs, Sink, ne put s'empêcher de dire : « On ne peut se défendre d'un

profond sentiment d'affliction en voyant de quelle manière notre auteur parle des objets qui sont du domaine des sciences naturelles, de l'astronomie en particulier et des mathématiques; et cependant il y revient toujours avec une satisfaction marquée, il y porte un ton si magistral, une parole empreinte même d'une telle amertume, qu'on serait vraiment tenté d'en rire, si l'on pouvait rire en effet de voir un homme comme lui se jeter dans des aberrations aussi lamentables. Cette sorte de maladie empirait chez le philosophe vers les derniers temps de sa vie, à tel point qu'il se livrait à des accès de colère contre ceux qui lui refusaient leur approbation ou leur admiration. »

Ce n'est donc pas sans raison, vous le comprendrez maintenant, je l'espère, que je me suis montré si sévère contre la moderne philosophie d'outre Rhin. Il ne faut pas assurément d'autres commentaires sur la doctrine que je viens d'examiner, non-seulement pour en voir les tendances et l'esprit, mais encore pour connaître ce qu'elle est en elle-même et en réalité. Je compte bien toutefois revenir plus tard sur cette question pour la considérer sous un aspect différent et non moins utile.

LETTRE DIXIÈME.

L'électisme français.

Je viens, mon cher ami, m'acquitter envers vous d'une dette contractée il y a déjà quelque temps, et compléter en peu de mots mes idées sur une certaine école de philosophie, qui, après avoir pris naissance en Allemagne, a été propagée par la France, et dont les effets compromettent à la fois les intérêts de la religion et l'avenir de la science elle-même. Vous n'avez pas oublié, je pense, ce que j'ai dit dans mes précédentes lettres touchant cette philosophie, que j'ai hautement accusée de professer le panthéisme, bien que le plus souvent elle le déguise sous les formes les plus énigmatiques, en parlant d'une manière inintelligible sur Dieu, l'homme et l'univers. Je crois avoir appuyé cette accusation sur des passages décisifs, empruntés à l'un des principaux philosophes contre lequel elle était dirigée, de telle sorte que vous ne puissiez désormais la regarder comme calomnieuse. Mais peut-être aurez-vous quelque peine à vous persuader qu'on puisse élever de semblables charges contre l'école française qui reconnaît M. Cousin pour chef. Comme vous avez si souvent entendu les invective

des universitaires contre l'intolérance du clergé, peut-être vous serez-vous, en effet, persuadé que l'éclectisme français ne renfermait rien de dangereux, que la philosophie de Cousin était entièrement inoffensive; qu'il n'appartenait qu'à des hommes ennemis du progrès, pleins de défiance contre la raison et décidés à retenir l'entendement humain dans une éternelle immobilité et la plus profonde ignorance, d'accuser d'impiété le nouvel éclectisme.

Je n'aurai pas beaucoup de peine assurément à vous tirer d'une semblable erreur, à vous démontrer jusqu'à la dernière évidence que ce n'est pas sans raison que le clergé français élève la voix contre les funestes doctrines dont on empoisonne aujourd'hui l'esprit de la jeunesse.

En premier lieu, vous devez vous souvenir que déjà en 1819, M. Cousin enseignait qu'on ne pouvait donner aucune démonstration de l'existence et des attributs de Dieu. Il est vrai qu'il affirmait en même temps que l'existence de Dieu est une vérité supérieure à toutes les autres, supérieure même aux principes qu'on appelle axiômes; mais il ne laissait pas d'ajouter: « Quelle que soit l'opinion qu'on adopte sur ce point, il reste établi que ni l'expérience seule, ni l'expérience aidée du raisonnement ne peut nous servir à démontrer l'existence des attributs essentiels de Dieu. » A quoi servait donc de dire que l'existence de Dieu est une vérité supérieure à toutes les autres, puisqu'on devait aussitôt la saper

par la base en déclarant que la raison ne pouvait la démontrer et que par conséquent les philosophes qui se persuadaient pouvoir s'élever à la connaissance du Créateur par le moyen des créatures, étaient le jouet d'une vaine illusion? Ne pouvait-on pas dire que M. Cousin n'osait encore, en 1819, manifester toute sa pensée, qu'il accordait un hommage apparent à la vérité divine afin de pouvoir continuer à la miner, sans trop alarmer la conscience des hommes qui n'eussent pu se résigner à l'enseignement du panthéisme. Vous allez bientôt voir que cette conjecture n'est pas dénuée de fondement.

Voyons ce qui se lit dans son Cours imprimé en 1818, page 53, et nous resterons convaincus que le fond de sa philosophie n'était autre que celui de la philosophie allemande. « L'être absolu, dit-il, renfermant dans son sein le *moi* et le *non moi* fini, et formant pour ainsi dire le fond identique de toutes les choses, un et multiple à la fois, un par sa substance, multiple par les phénomènes, se manifeste à lui-même dans la conscience de l'homme. »

« Il ne saurait y avoir qu'une substance, dit-il à la page 139, la substance de la vérité, ou bien l'intelligence suprême. Dieu est l'être unique et universel (page 274); Dieu est la substance universelle dont les idées absolues sont la seule manifestation accessible à l'intelligence humaine (page 390); Dieu n'est autre chose que la vérité dans son essence, il n'est autre chose que le bien même, l'ordre moral pris substantiel-

lement (Œuvres de Platon, tome I, page 3). « Nous ne savons rien de Dieu, si ce n'est qu'il existe et qu'il se manifeste à nous par la vérité absolue. » (Cours de 1818, page 140). « La matière, telle qu'on la définit ordinairement, n'existe pas ; car on la considère en général comme une masse inerte, sans organisation et sans ordre ; et néanmoins la matière est le reflet visible de l'esprit invisible, l'être qui vit en nous vit en elle ; *est Deus in nobis, est Deus in rebus.* » (Page 265.) « Étudiez la nature, élevez-vous aux lois qui la dirigent et qui font d'elle une vérité vivante, une vérité qui s'est faite active et sensible ; en un mot, voyez Dieu dans la matière. Appliquez encore davantage votre esprit à l'étude de la nature ; plus vous vous pénétrerez de ses lois, et plus vous vous rapprocherez de l'esprit divin qui l'anime. Étudiez surtout l'humanité, elle est encore plus sainte que la nature, car, animée comme cette dernière de l'esprit de Dieu, elle a de plus l'avantage de le connaître, tandis que la nature ne le connaît pas. Embrassez d'un coup d'œil l'ensemble des sciences physiques et des sciences morales ; prenez séparément les principes qu'elles renferment, mettez-vous en présence de ces vérités, rapportez-les à l'Être infini qui en est l'origine et la base, et vous aurez connu de Dieu tout ce qu'il vous est donné d'en connaître dans les étroites limites de notre intelligence finie. » (Pages 141 et 142).

Pour peu que vous réfléchissiez, mon cher ami, sur ces passages de Cousin, moins que cela, si vous faites

seulement attention au sens littéral et obvie de quelques-unes de ses propositions, vous y verrez le panthéisme recouvert à peine d'un voile fort transparent. D'après M. Cousin, il ne peut y avoir qu'une seule substance; Dieu est l'être unique et universel, et cet être absolu est un par la substance, multiple par les phénomènes; l'homme n'est autre chose qu'une participation de cet être absolu, puisque l'être qui contient en lui-même le moi et le non moi fini, et qui forme en quelque sorte le fond identique de toutes choses, se manifeste à lui-même dans la conscience humaine. Si nous étudions la nature, si nous nous pénétrons de ses lois, nous nous rapprochons de l'esprit divin qui l'anime, car la nature est, comme vous l'avez entendu, une vérité vivante, une vérité qui est passée à l'état d'activité sensible; elle est, en un mot, Dieu dans la matière. Tout ce que nous pouvons savoir de Dieu, nous le connaissons en nous mettant en présence des principes renfermés dans les sciences physiques et morales, principes que nous devons rapporter à l'être infini qui en est la source et la base.

Pour qu'il ne nous reste aucun doute sur le sens que M. Cousin attache à ces paroles et sur l'impossibilité de leur donner une signification compatible avec la croyance d'un Dieu distinct de la nature, ce philosophe a pris soin de les expliquer dans un autre endroit de son livre; c'est là qu'il nous a comme révélé tout le fond de son système: voici ses propres expressions :

« Dieu compte autant d'adorateurs qu'il y a d'hommes qui pensent ! puisqu'il est impossible de penser sans admettre une vérité quelconque, ne serait-ce qu'une seule. » (Ib., page 128.) Voilà donc que M. Cousin réduit l'adoration de Dieu à la connaissance d'une vérité quelconque. Ainsi, par exemple, celui qui connaît un principe de mathématiques, quelles que soient d'ailleurs son ignorance ou ses erreurs sur tout autre objet naturel ou surnaturel, celui-là est un adorateur de Dieu. De cette sorte il n'y a plus d'athée possible ; car comme tout homme admet au moins sa propre existence, il reconnaît dès lors une vérité, et par conséquent il adore Dieu. Cousin dit que cette conséquence se déduirait logiquement de sa doctrine ; mais bien loin de la repousser, il l'admet d'une manière formelle et la consigne dans ses écrits. Voici comme il s'explique à cet égard : « Il n'existe pas d'athée. L'homme qui aurait étudié toutes les lois de la physique et de la chimie, alors même qu'il n'aurait pas résumé son savoir sous le nom de vérité divine ou de vérité de Dieu, serait néanmoins plus religieux, ou, si l'on veut, en saurait beaucoup plus sur Dieu qu'un autre qui, après avoir parcouru deux ou trois principes comme celui de *raison suffisante* ou celui de *causalité*, en aurait aussitôt formé un tout qu'il appellerait Dieu. Il ne s'agit pas d'adorer un nom, *Dieu*, mais bien de renfermer sous ce nom le plus grand nombre de vérités possibles, car la vérité est la manifestation de Dieu. » (Page 144).

« Quand vous avez conçu une vérité comme idée, dit le philosophe dans un autre endroit, vous comprenez qu'elle existe, et vous l'unissez ainsi à la substance; celui qui conçoit la vérité conçoit donc la substance, soit qu'il le sache, soit qu'il ne le sache pas..... Pour m'assurer si quelqu'un croit en Dieu, je lui demanderai s'il croit à la vérité; d'où il suit que la théologie naturelle n'est autre chose que l'ontologie, et que l'ontologie est renfermée dans la psychologie. La véritable religion n'est qu'un mot ajouté à l'idée de vérité : elle est. » (Page 385.)

Il est bien aisé de voir par là que le Dieu de M. Cousin n'est nullement le Dieu des chrétiens; car il n'est selon lui que la nature même, l'ensemble des lois qui la dirigent; puisqu'il suffit même, toujours selon lui, de connaître une de ces lois ou bien une vérité quelconque pour ne pas mériter la note d'athéisme. Croire en Dieu, dit M. Cousin, c'est croire à la vérité; la théologie naturelle se confond avec la science des êtres abstractivement considérés: la religion n'est autre chose qu'un mot ajouté à cette vérité. Une semblable théorie est assurément la formule la moins équivoque du panthéisme; car, selon cette théorie, Dieu est tout, et tout est Dieu. C'est là déclarer sans détour que l'être infiniment parfait, essentiellement distinct de la nature, n'est qu'une chimère, puisqu'il n'existe autre chose que la nature elle-même. Il suit de là que tout ce qui existe, absolument tout, est un phénomène spécial de la sub-

stance universelle, de cet être unique dans lequel tout s'absorbe et tout s'identifie, qui est à la fois actif et inerte, qui a toujours existé et qui existera toujours ; il s'ensuit enfin qu'il n'y a pas de création et que toutes les transformations que nous voyons dans l'univers sont tout simplement les phases diverses de cet être unique sans cesse le même et sans cesse modifié.

Ne croyez pas, mon cher ami, que les doctrines de Cousin touchant la divinité se trouvent émises sans dessein et comme par hasard ; elles sont liées avec d'autres principes qui leur servent de point d'appui. Mieux que cela ; nous devons y voir les conséquences naturelles du principe fondamental des panthéistes touchant la substance.

Voici comment il la définit lui-même dans ses *Fragments philosophiques*. (Tome I, page 312.) « La substance est ce qui ne suppose rien hors de soi relativement à l'existence. » Voilà donc que la substance doit être unique, puisqu'il entre dans sa nature d'exclure la coexistence d'autres êtres ; dès lors tout ce qui existe, fini ou infini, n'est au fond que cette substance unique ; dès lors aussi les êtres qui nous semblent distincts et séparés ne sont que les diverses modifications de l'être universel, unique, dans lequel tout s'absorbe et s'identifie. Du reste, ces corollaires, bien loin d'effrayer M. Cousin, sont adoptés par lui comme la seule doctrine raisonnable. « Une substance absolue, dit-il, doit être unique par là même qu'elle est absolue....

Des substances relatives détruisent l'idée même de substance ; et des substances finies qui supposent hors d'elles d'autres substances auxquelles elles se lient, ressemblent beaucoup à des phénomènes. » (Page 63.)

« La substance des vérités absolues, dit-il dans un autre endroit, doit nécessairement être absolue, et si elle est absolue, elle est par là même unique ; car si elle n'est pas unique on peut trouver une chose qui existe en dehors d'elle, et dès lors elle n'est plus que phénomène par rapport à cette autre chose, laquelle, à son tour, admettant l'existence de la première, perdrait nécessairement sa nature d'être et ne serait plus qu'un simple phénomène. Le cercle est infini ; ou il n'y a pas de substance, ou il n'y a qu'une substance. » (Page 312.)

On ne saurait professer avec plus de clarté le principe fondamental des panthéistes ; il ne restait plus qu'à savoir si Cousin admettait dans toute son étendue la doctrine de Spinoza. Malheureusement pour lui, nous trouvons un passage où il formule sa pensée à cet égard de la manière la plus explicite qu'on puisse imaginer. « Le Dieu de la conscience n'est pas un Dieu abstrait, un roi solitaire, relégué au delà de la création sur le trône désert d'une éternité muette et d'une existence absolue qui ressemble au néant lui-même. C'est un Dieu à la fois véritable et réel, à la fois substance et cause, toujours substance et toujours cause ; mais il n'est substance qu'en tant que cause, il n'est cause qu'en tant que substance. Ce qui revient à dire qu'étant la cause absolue,

un et plusieurs, éternité et temps, espace et nombre, essence et vie, indivisibilité et totalité, principe, fin et moyen, au sommet de l'être et à soi plus humble degré, infini et fini, triple enfin, il est à la fois Dieu, nature et humanité. En effet, si Dieu n'est pas tout, il n'est rien; et s'il est absolument indivisible en soi, il est incompréhensible, et son incompréhensibilité est par rapport à nous sa destruction: incompréhensible comme formule et dans l'école, Dieu est clair dans le monde qui le manifeste, et pour l'âme qui le possède et le sent; étant partout, il revient en quelque sorte à lui-même dans la conscience de l'homme, dont il constitue le mécanisme et le triple phénomène par le reflet de sa propre vertu et de la triplicité substantielle dont il est l'identité absolue » (Tome I, préface, page 75.)

Après une déclaration aussi décisive, je ne suppose pas, mon cher ami, qu'il puisse vous rester un doute sur la véritable pensée du philosophe; et quelles que soient les protestations de christianisme faites en d'autres endroits par M. Cousin, il devra reconnaître avec nous qu'on ne saurait y voir qu'une sorte de compliment fait à la religion dominante, et nullement une expression de foi ou même de simples convictions philosophiques. Pour ma part je ne saurais comprendre comment il serait possible de professer plus ouvertement le panthéisme qu'en disant cuvertement et sans détour que Dieu est un et plusieurs, éternité

et temps, espace et nombre, essence et vie, indivisibilité et totalité, principe, fin et moyen, au plus haut comme au plus bas degré de l'être, fini et infini, à la fois Dieu, nature et humanité. Ajoutez à cela, s'il est nécessaire, ce mot qui résume si clairement toute la doctrine : si Dieu n'est tout, il n'est rien.

Ces principes une fois établis, il est aisé de comprendre que la doctrine morale de M. Cousin ne ressemble en rien à celle du christianisme; la première conséquence du principe panthéiste est tout naturellement la destruction, la négation de la liberté humaine. Il est évident, en effet, que l'homme n'étant plus qu'un pur accident de la substance unique, tout ce qu'il pense, veut ou fait, doit être considéré comme une modification de cette substance universelle, et par là même disparaît la liberté de l'individu, puisqu'il n'a pas même d'existence propre et distincte, et que tout en lui appartient à l'être unique par lequel il est absorbé. Aussi M. Cousin n'hésitait-il pas à dire : « L'homme n'est pas libre d'une manière absolue, car cette force dont il est doué, une fois tombée dans le domaine du temps et de l'espace, perd son caractère illimité et absolu. » (Introduction générale au Cours de 1820, pages 66 et 67.)

Dans un autre endroit, expliquant ce qu'il entend par liberté, il s'exprime de la sorte : « Un être est libre quand il porte en lui-même le principe de ses actes, quand, dans l'exercice de sa force, il n'obéit qu'à ses

propres lois. » (Cours de 1818, page 40.) Ainsi, d'après ce philosophe, pour être libre il n'est pas nécessaire d'avoir le choix entre agir et ne pas agir, entre agir d'une telle manière ou agir d'une telle autre, il suffit de posséder en soi le principe de ses actes et d'obéir uniquement à ses propres lois. D'où il suit que la brute, qui possède en soi le principe de ses actes, le fou, l'idiot, en un mot tous les êtres qui possèdent en eux le principe de leur action, seront aussi libres que l'homme qui jouit pleinement de toutes ses facultés intellectuelles.

La révélation intime, aussi bien que toutes les religions, est réduite à néant par les théories de M. Cousin ; et c'est en vain qu'il s'obstine à soutenir que ces doctrines n'ont rien de contraire au dogme chrétien. Après avoir lu les passages que je viens de citer, vous trouverez assurément fort étrange le langage que tient le même philosophe dans la préface de ses *Fragments* : « Que peut-il y avoir entre moi et l'école théologique ? Serais-je par hasard un ennemi du christianisme et de l'Église ? Dans les cours nombreux que j'ai faits, dans les livres que j'ai écrits, pourrait-on trouver un seul mot qui s'écarte du respect dû aux choses saintes ? Qu'on m'en cite un seul de douteux ou de léger, et je le retire, je le réprouve comme indigne d'un philosophe. Serait-ce par hasard que, sans que je le veuille, sans que je le sache, la philosophie que j'enseigne aurait pour effet d'ébranler la foi chrétienne ? Cela serait plus dangereux, mais en même temps moins criminel, car

n'est pas toujours orthodoxe qui désire de l'être. Voyons quel est le dogme que ma théorie met en péril. Est-ce celui du Verbe, celui de la Trinité ou un autre quelconque ? Qu'on le dise, qu'on le prouve ou qu'on essaie de le prouver ; ce sera là du moins une discussion sérieuse et vraiment théologique ; je l'accepte d'avance, je la sollicite. »

Vous voyez déjà, mon cher ami, que M. Cousin entend la religion chrétienne d'une manière fort singulière ; car, après avoir fait profession de panthéisme, c'est-à-dire, après avoir détruit l'idée fondamentale de toute religion, l'idée d'un Dieu essentiellement distinct de la nature, il s'opiniâtre encore à se donner pour un véritable chrétien ; il ne veut pas qu'on lui dise qu'il s'est étrangement éloigné des doctrines du christianisme. Pour vous, mon cher ami, qui n'avez aucun intérêt à voir les choses autrement qu'elles ne sont, vous ne concevrez pas sans doute qu'un homme grave ait osé consigner dans ses écrits de semblables paroles, après avoir aussi clairement manifesté dans ses œuvres antérieures quelle était sa manière de voir touchant les vérités auxquelles il rend un si parfait hommage. Votre étonnement cessera peut-être, quand vous saurez que M. Cousin n'admet pas, comme il dit, *la tyrannie du principe absolu qu'il n'est jamais permis de tromper*. Le philosophe déclare au contraire qu'il y a des *tromperies innocentes, qu'il y en a d'utiles et même d'obligatoires*. (Traduction de Platon, tome 4, pages 276 et

277.) Un philosophe qui nie la nature de Dieu et la liberté de l'homme, ne pouvait, en effet, se faire un grand scrupule de légitimer le mensonge ; la seule chose surprenante en ceci c'est qu'il ait pu s'imaginer pouvoir tromper quelqu'un par rapport à ses doctrines. Le contraste est si frappant, disons mieux, il existe une telle contradiction entre les passages cités, que pour ne pas la voir il faudrait fermer les yeux à la lumière du jour.

Ce rapide aperçu vous suffira sans doute pour vous faire une idée juste de ces systèmes de philosophie où vous aviez supposé des tendances spiritualistes parfaitement saines et entièrement conformes aux enseignements du christianisme. Vous pourrez ainsi rectifier, ou plutôt changer l'opinion que vous aviez du clergé catholique en France, alors que vous étiez persuadé que ces vives réclamations contre les doctrines professées par les principaux chefs de l'université n'étaient que des déclamations fanatiques, fruits de la vieille intolérance cléricale, et de l'idée préconçue d'enchaîner l'esprit humain dans un éternel esclavage. J'aurais peut-être le droit de vous demander à l'avenir de vous tenir en garde contre les jugements portés en pareille matière par quelques-unes de nos publications littéraires et scientifiques ; de ne pas vous laisser imposer par le ton décisif et magistral de certains écrivains qui n'ont le plus souvent aucune idée de la question elle-même et ne font que répéter les clameurs de quelques journalistes français.

Et quoiqu'il soit vrai de dire que nos journaux les plus répandus ne sont pas toujours les plus attachés à la doctrine catholique, on peut affirmer en général que les jugements émis avec le plus grand air d'impartialité et de conviction consciencieuse, ne sont que la reproduction littérale du plaidoyer d'un parti, sans même que l'écrivain espagnol se soit donné la peine d'écouter la défense du parti opposé. C'en est assez, je pense, touchant la philosophie de Schelling, Hegel et Cousin ; ou je me trompe fort, ou vous devez être médiocrement amusé par la *substance universelle* et ses *transformations successives*, par les *phénomènes de l'être unique qui se révèle à lui-même dans la conscience humaine*, en un mot par toutes ces belles abstractions écloses du cerveau de ces philosophes qui s'élèvent si haut au dessus de l'humanité, mais en oubliant par malheur d'emporter avec eux dans leur sublime essor les simples notions du sens commun. Pour nous qui ne pouvons atteindre aussi haut, nous tâcherons de marcher dans les humbles sentiers de la raison et de la conscience ; et nous ne nous préoccupons guère du rapproche qu'on pourrait nous adresser de suivre les inspirations de la *Musa pedestris*.

LETTRE ONZIÈME.

De l'amour de soi-même.

J'estime pour beaucoup, mon cher ami, que vous m'ayez dispensé une fois pour toutes de vous parler de la philosophie allemande et de l'école française qui n'a su que la copier ou l'imiter. J'avais, en effet, espéré que la rectitude de votre esprit et votre amour pour la vérité ne s'accomoderaient guère de semblables abstractions et feraient promptement justice de ce langage symbolique et cette obscure fantasmagorie où ces bons allemands ont plongé la philosophie, usant pour cela sans doute des longs moments de loisir que ne peut manquer de leur procurer leur froid et nébuleux climat. Mais une chose qui vous aura certainement étonné, c'est qu'une telle philosophie ait pu s'accréditer en France, où les esprits inclinent vers un excès tout opposé, vers une sorte de positivisme sensualiste et matériel. Cette imitation ou ce plagiat était à mon avis une sorte de nécessité : la philosophie voltairienne étant tombée dans un discrédit profond, il fallait bien, à vouloir encore passer pour philosophe, se couvrir d'un manteau plus ample et plus respectable. Or. comme les

philosophes français ne voulaient en aucune façon reprendre les traces des grands écrivains qui les avaient précédés dans leur propre pays, comme ils avaient entièrement répudié les traditions du XVII^e siècle, force leur a été de porter leur regard au delà du Rhin et d'en ramener, à grands renforts d'éloges et d'enthousiasme, pour les jeter à l'admiration d'un peuple ami de la nouveauté, les systèmes de Schelling et de Hegel, systèmes qu'on lui présentait comme une sublime découverte, comme un progrès merveilleux accompli par l'esprit humain.

Mais s'il faut dire à cet égard toute ma pensée, j'incline à croire que le génie français ne saurait longtemps s'accommoder de la philosophie allemande, qu'il ne tardera pas à découvrir ce qu'elle cache au fond de ses théories, à savoir le pur panthéisme; et je crois dès lors aussi qu'il ne saurait longtemps s'arrêter à discuter et subtiliser, touchant la *substance universelle et unique*, et qu'il en viendra bientôt à la dernière conséquence de ces nuageux systèmes, qui n'est autre que l'athéisme. En présence d'un tel résultat, il devra se dire à lui-même qu'il n'a rien appris de nouveau, et qu'au fond les doctrines modernes ne diffèrent pas de celles qu'enseignaient les philosophes du XVIII^e siècle. Repoussant alors avec dédain cette philosophie qui se donnait pour une invention et qui n'était réellement qu'un plagiat, il sera dans la nécessité de se créer des illusions nouvelles, afin de donner un aliment, au

moins momentané, d'une part à la curiosité des écoles, et de l'autre à la vanité des maîtres ; tel est, mon cher ami, l'histoire de l'esprit humain ; étudiez-la dans toutes ses phases, et vous verrez bientôt que le phénomène dont nous sommes les spectateurs et les témoins, n'est que la répétition de ce qui s'est passé dans tous les siècles. L'enseignement que les hommes religieux tirent d'un pareil spectacle n'est pas moins utile que frappant ; ils comprennent de plus en plus, à cet aspect, la nécessité d'un guide supérieur pour éviter tant d'aberrations et de mécomptes.

Après avoir fait justice de ces importations étrangères, l'argument que vous me proposez encore contre la vérité de notre religion n'a pas laissé que de me surprendre ; vous faites un reproche à nos doctrines de s'élever contre l'un des sentiments les plus indélébiles et les plus légitimes, dites-vous, qui vivent dans le cœur humain, contre l'amour de soi. J'ai suivi néanmoins avec intérêt le développement que vous donnez à vos idées. Les raisons sur lesquelles vous les appuyez seraient très-fortes assurément, si elles ne reposaient sur une fausse hypothèse, si elles n'étaient par là même comme un édifice sans fondement. « Je ne sais, me dites-vous, quel esprit de misanthropie règne parmi les catholiques, esprit qui leur fait tout voir sous les couleurs les plus sombres. Vous n'entendez pas qu'on parle de quoi que ce soit de terrestre ; vous ne permettez pas qu'on pense aux choses de ce monde, vous

anéantissez en quelque sorte l'univers entier ; et quand vous l'avez comme sacrifié à votre impitoyable système, quand vous êtes parvenu à créer autour de l'homme un immense désert, vous exigez qu'il se retourne alors contre lui-même, qu'il se renie, qu'il s'anéantisse à son tour, qu'il se dépouille de ses sentiments les plus intimes, qu'il professe pour lui-même une sorte de mépris et d'horreur, qu'il lutte enfin d'une manière infatigable, impie, contre les plus vifs instincts de sa nature. Eh quoi ! le Dieu créateur serait-il donc contraire au Dieu sauveur ? Dieu qui nous a donné cet invincible amour de nous-mêmes, qu'il a gravé dans notre cœur en caractères ineffaçables, ce même Dieu, quand il agit dans l'ordre de la grâce, suivant votre expression, agirait-il contre lui-même considéré comme auteur de la nature, se plairait-il à détruire l'œuvre de ses mains ?

« Voilà des choses que je n'ai jamais pu comprendre, et je regarde comme extrêmement difficile que vous parveniez à dissiper les ténèbres qui, sous ce rapport, m'empêchent de voir la vérité. Vous vous imaginerez peut-être qu'il s'agit uniquement, pour me la découvrir, de m'adresser un beau sermon sur les iniquités et les misères de l'homme, sur les justes motifs que nous avons de nous mépriser et de nous hair. Mais je commence par vous avertir que je ne saurais m'élever à un tel degré de sainteté, que je ne le désire même pas, que pour faible, vain et méchant que je me con-

naisse, je ne puis m'empêcher de m'aimer. Quand je compare au contraire ma petitesse et mon néant à la grandeur, par exemple, des Chérubins qui brillent selon vous à la tête des légions célestes, je me sens pénétré d'un plus ardent amour pour mon être souffreteux et borné, que pour ces intelligences supérieures. » La manière dont vous vous exprimez, mon cher ami, me donne à comprendre que vous n'avez pas seulement des doutes sur ce point, mais que vous vous êtes fait une conviction véritable ; et ce n'est pas cela qui peut m'étonner, puisque vous êtes parti, comme je vous l'ai déjà fait observer, d'un faux principe, et que vous avez bâti là-dessus tout l'échafaudage de vos raisonnements. Quelques mots que vous aurez lus dans des livres ascétiques et que vous aurez pris au pied de la lettre, vous ont fait attribuer à la religion des doctrines qui ne sont pas les siennes.

Qui vous a dit, mon cher ami, que le christianisme condamnait l'amour de soi compris dans un sens absolu ? Voilà justement l'erreur qui s'est glissée dans votre argumentation. Vous ne vous êtes pas assez assuré de votre principe, c'est-à-dire de votre fondement, et voilà pourquoi, croyant bâtir sur le roc, vous avez bâti sur le vide. Ce n'est pas la première fois que pareille chose arrive à la religion ; bien souvent, au contraire, ses ennemis se créent des fantômes contre lesquels ils luttent bravement, en les donnant pour les enfants du christianisme, quand le christianisme n'a

rien à voir dans ces vaines imaginations et peut au moins demander de n'être pas solidaire des inventions de ses ennemis. Je n'entends pas dire par là que vous ayez obéi à des intentions hostiles ou peu loyales ; je suis bien persuadé qu'il n'existe sur ce point entre vous et moi qu'un malentendu, et j'ose espérer de vous le montrer d'une manière aussi claire que facile, malgré ce que vous m'avez dit des ténèbres épaisses qui vous empêchent de voir la vérité. Quant au beau sermon que vous sembliez craindre sur les iniquités et les misères de l'homme, je croyais vous avoir mis à l'abri d'une semblable appréhension et vous avoir suffisamment prouvé jusqu'ici que je n'aimais les déclamations d'aucune sorte. Mais venons-en au point réel de la difficulté.

Il est faux, mon cher ami, entièrement faux que la religion nous défende de nous aimer nous-mêmes ; bien au contraire, cet amour est un de ses préceptes fondamentaux. Et pour vous en convaincre je n'ai besoin que du catéchisme. Vous n'aurez peut-être pas oublié le précepte qui nous est fait d'aimer notre prochain comme nous-mêmes ; or, ce précepte n'implique-t-il pas de la manière la plus positive l'amour que chacun doit avoir pour soi-même, comme une obligation sacrée. Cet amour est le modèle de celui que nous devons à notre prochain ; il y aurait donc contradiction dans la loi qui nous est imposée d'aimer celui-ci, en supposant qu'elle nous défend de nous aimer nous-mêmes.

alors qu'elle prend ce dernier amour pour base et type du premier.

Savez-vous, mon cher ami, que cet axiôme qui court le monde : Charité bien ordonnée commence par soi-même, se trouve formellement consigné dans tous les traités de théologie à l'endroit de la charité ? On explique là l'ordre que la charité doit suivre dans les différents objets qu'elle embrasse : le premier et le principal, c'est Dieu, mais le second, c'est nous-mêmes.

Votre raisonnement croule donc par la base, vous le voyez, puisque je nie sans hésitation et sans détour le principe sur lequel il reposait ; de plus, j'appuie ma négation de preuves tellement claires et simples que vous ne pouvez y rien opposer. Je consens toutefois à développer un peu mes idées, en donnant quelques exemples des applications qu'elles peuvent recevoir, afin que vous soyez encore plus satisfait.

Revenons une seconde fois au catéchisme : là on nous dit que l'homme est créé pour aimer et servir Dieu en cette vie, et pour jouir dans l'autre d'un bonheur éternel. Voilà donc que tous nos actes ont pour fin Dieu et notre éternelle félicité. Mais qui désire être éternellement heureux ne s'aime-t-il pas lui-même ? L'être qui a pour obligation de travailler pendant tout le cours de sa vie à obtenir le bonheur véritable, n'est-il pas aussi dans l'obligation de s'aimer véritablement lui-même ? Je dirai mieux, ces deux obligations ne constituent-elles pas un seul et même devoir ? C'est un

dogme de foi pour le chrétien que la vie présente n'est qu'un passage pour arriver à une vie meilleure ; si donc il dédaigne le lieu de son passage, s'il ne fait aucun cas des vanités du monde, c'est parce que tout ce qu'il y rencontre est de bien courte durée, c'est que tout n'est rien en comparaison du bonheur qui l'attend après la mort, s'il trouve le moyen de le mériter par ses bonnes œuvres. Ses biens, sa santé, sa vie, son honneur, il doit tout sacrifier, s'il le faut, plutôt que de souiller sa conscience par un seul acte capable de lui fermer les portes du ciel. Mais dans une abnégation de cette nature, dans un semblable renoncement à soi-même, l'amour de soi bien compris et bien ordonné reste entièrement sauf : on dédaigne le moins pour obtenir le plus, on laisse les choses de la terre pour acquérir les richesses des cieux, on foule aux pieds le temporel pour gagner un bien éternel. De telle sorte qu'à le bien prendre, il se trouve que la doctrine chrétienne unit et harmonise admirablement le triple amour de Dieu, de soi-même et du prochain. Il est donc absolument faux de dire que cette invincible affection que l'homme éprouve pour lui-même est battue en brèche par les dogmes de la religion ; il serait plus vrai de dire qu'elle est rectifiée, dirigée, épurée par ces mêmes dogmes, séparée des éléments grossiers qui la corrompent, préservée des égarements qui tendent à la détruire, élevée vers sa fin suprême, vers son but ultérieur et définitif, qui est Dieu lui-même.

Que faut-il dès lors entendre par cette mortification de l'amour-propre dont il est parlé dans les livres saints et dans les auteurs mystiques ? Il faut uniquement entendre par là l'extirpation des vices, la lutte contre les passions, la fuite de tout orgueil et de toute vanité ; c'est-à-dire que les affections déréglées de l'homme sensuel ne doivent pas nuire aux glorieuses destinées de l'homme moral, que la partie supérieure et divine de notre être doit toujours dominer sur la partie inférieure. Ce n'est donc pas là tuer réellement l'amour de soi-même, c'est le forcer à marcher dans la voie qui nous est tracée par la loi éternelle et par nos intérêts les plus sacrés. Quand un homme s'abstient de prendre un aliment qui flatterait son goût, mais qui serait de nature à nuire à sa santé, peut-on dire que cet homme agit contre lui-même et s'est dépouillé de l'amour qu'il se doit ? On dira avec plus de raison que la privation qu'il s'impose a pour but son bien véritable et qu'elle lui est par conséquent inspirée par un amour bien entendu de lui-même, amour qui le porte à sacrifier, comme nous l'avons dit, le moins pour le plus, une satisfaction grossière et momentanée pour un bien-être durable et réel. Cet exemple si simple et si familier nous montre d'une manière assez claire les rapports qu'on peut établir entre les préceptes du christianisme et l'amour de l'homme pour lui-même ; il ne s'agit que d'appliquer ce principe à des objets plus élevés et d'étendre à toute la vie du chrétien la

pensée qui le dirige dans une action particulière.

Mais comment a-t-on pu dire que nous sommes en guerre avec nous-mêmes ? Cette guerre intérieure et personnelle du chrétien a seulement pour objet de détruire le mal qu'il trouve en lui, de corriger les mauvaises inclinations, de réprimer tous les penchants qui tendent à l'éloigner du chemin de la vertu. Le chrétien ne doit, ni ne peut se détester lui-même dans ce que sa nature a de bon, dans ce qui est l'œuvre de Dieu ; bien au contraire, dans ce sens c'est un devoir pour lui de s'aimer, et la preuve que cet amour est véritable, c'est qu'en détestant le mal d'un être quelconque, on veut le bien de ce même être.

Vous n'ignorez pas, mon cher ami, que dans les règles données au chrétien pour diriger sa conduite, il faut distinguer les préceptes et les conseils ; l'observation des premiers est nécessaire pour le salut éternel, celle des seconds a pour effet de perfectionner la vie présente et de nous faire obtenir un plus haut degré de gloire et de bonheur dans la vie future ; mais les conseils ne nous obligent pas de telle sorte qu'il y ait faute directe et réelle à ne pas les observer. Ceci s'applique immédiatement à l'amour de soi-même. Par les préceptes nous sommes tenus à ne jamais enfreindre la loi de Dieu, quelque violence que nous fassent nos appétits déréglés, nous sommes tenus à sacrifier le plaisir de satisfaire nos passions, quand il s'agit d'accomplir un devoir qui nous est véritablement imposé par

la conscience. Si nous plaçons l'amour de nous-mêmes dans la satisfaction de ces passions et de ces appétits, nous devons sans doute mortifier cet amour ; si nous ne le faisons point, la foi nous enseigne que bien loin d'obtenir la vie éternelle, nous avons à redouter un châtement éternel.

Cette guerre contre soi-même, cette mortification de l'amour de soi, nous les voyons pratiquées avec plus ou moins de rigueur, avec plus ou moins de générosité par les personnes qui désirent marcher dans le chemin de la perfection ; elles ont été portées par quelques saints à un degré qui nous étonne et nous épouvante. Ces mêmes saints toutefois n'avaient pas étouffé dans leur cœur le sentiment qui nous porte à nous aimer nous-mêmes ; ils se vouaient entièrement à la pénitence, soit pour achever de se purifier de leurs fautes, soit pour offrir un plus parfait holocauste au Seigneur, en lui sacrifiant leur sang, leur corps, tout ce qu'ils avaient et tout ce qu'ils étaient ; mais ces grands pénitents, ces anachorètes chrétiens s'oubliaient-ils réellement eux-mêmes ? Oui, sans doute, si l'on entend parler de l'homme sensuel dont la plus grande sainteté ne se dépouille entièrement qu'à la mort ; pour celui-là, ils ne se contentaient pas de l'oublier, ils lui faisaient une guerre incessante, une guerre à mort, ils cherchaient à l'abattre, à l'anéantir par tous les moyens possibles ; mais c'était uniquement parce qu'ils le regardaient comme l'ennemi de l'homme spirituel,

comme un ennemi terrible, souverainement dangereux, contre lequel il faut toujours être en garde, dont on ne saurait briser le frein ou lâcher les rênes sans s'exposer à le voir se révolter et réduire en servitude cette âme immortelle qui devait régner sur lui. Ces illustres serviteurs de Dieu étaient donc bien loin d'oublier leur véritable bonheur, leurs destinées éternelles; ils en faisaient au contraire l'objet incessant de leurs efforts et de toutes leurs pensées; ils soupiraient ardemment et sans relâche après le moment heureux où Dieu les affranchirait des entraves de leur corps; ils n'avaient qu'un désir, celui d'être délivrés et d'aller avec le Christ. La vision de Dieu, l'union avec Dieu par les liens indissolubles de l'amour, tel était le but constant de leurs espérances, de leurs gémissements et de leurs sacrifices. Bien loin de pouvoir dire que ces hommes se haïssaient eux-mêmes, il faut donc avouer qu'ils s'aimaient d'un amour supérieur à celui qui anime le reste des hommes.

Ce que je viens de dire suffira, je le pense, à vous prouver que vous raisonnez sur une fausse hypothèse, et que si vous voulez encore attaquer la religion comme détruisant l'amour de l'homme pour lui-même, force vous sera de chercher un autre point d'appui, un autre principe d'argumentation. L'idée que la religion chrétienne nous défend de nous aimer nous-mêmes étant en effet complètement renversée, et la vérité contraire étant démontrée jusqu'à la dernière évidence, il

ne nous resterait qu'une chose à prouver, c'est que la religion n'a pas compris cet amour et qu'en voulant le diriger et l'épurer, elle le suffoque et le tue. Mais savez-vous sur quel terrain se placerait alors la question ? Savez-vous que, considérée sous ce point de vue, elle n'a plus rien de commun avec celle que nous avons traitée jusqu'ici, et qu'il ne s'agirait de rien moins que d'examiner si les préceptes et les conseils de l'Évangile sont conformes aux règles de la justice, de la prudence et de la sainteté ?

Or, je ne pense pas que votre intention soit de mettre en question une vérité généralement reconnue par tous les philosophes, sans en excepter les plus violents ennemis du christianisme, Ils nient ses dogmes et se rient de ses cérémonies, ils battent en brèche l'ordre hiérarchique et la base même de son autorité, ils la considèrent elle-même comme un pur système de philosophie, la dépouillant de tout caractère surnaturel et divin ; mais quand ils en viennent à sa morale, ils s'accordent tous à proclamer qu'elle est pure, admirable, sublime, qu'elle est supérieure à celle de tous les législateurs anciens et modernes, qu'elle est en parfaite harmonie avec les lumières de la raison, avec les plus nobles sentiments du cœur humain, qu'elle est la seule digne de régner sur l'humanité et de présider aux destinées du monde. Alors même que, livrés à leurs vaines pensées, ils rêvent de refaire le christianisme ou de forger une religion entièrement nouvelle, ils pren-

nent invariablement pour type de leur code moral celui qui se trouve renfermé dans l'Évangile; et s'il arrive que par rapport à la morale elle-même, ils professent dans leur cœur de dégradantes doctrines, des principes funestes et corrupteurs, ils n'osent pas pour la plupart les exposer d'une manière publique, ils se répandent au contraire en éloges pompeux touchant la douceur, la sainteté, l'élévation des maximes sorties de la bouche de Jésus-Christ.

Vous auriez donc à redouter une véritable déconvenue, si vous étiez dans le dessein de renouveler vos attaques sur ce point. Permettez-moi de vous donner encore un autre conseil dont la plupart des ennemis de la religion auraient, je vous assure, grand besoin, c'est qu'en jugeant de nos dogmes et de notre morale, vous ne vous laissiez pas entraîner par cette légèreté maintenant si commune, qui prononce en dernier ressort sur les questions de la plus haute importance, sans les avoir examinées et presque sans les connaître. Voici une autre réflexion capable, ce me semble, de frapper un esprit droit et sincère : une religion crue et enseignée, pratiquée par tant de nobles génies, par des hommes si éminents en science et en sainteté, doit sans doute avoir des fondements bien respectables et ne saurait dès lors être ébranlée par les observations quelquefois ingénieuses peut-être, mais toujours futiles de nos demi-savants. Croyez-moi, mon cher ami, lors même qu'un argument en apparence plus solid

semblera mettre en danger quelque'une des vérités de la religion, suspendez votre jugement, ne vous laissez pas aller à la précipitation, méditez, lisez ou consultez ; et bientôt vous verrez que cette redoutable machine de guerre repose sur une fausse supposition ou sur un raisonnement défectueux. Dans tous les cas, soyez bien persuadé que si vous savez un jour vous résoudre à rentrer au sein de la religion, vous aurez encore le droit de vous aimer vous-même.

LETTRE DOUZIÈME.

L'Évangile et les passions.

Mon cher ami, le chemin où vous m'entraînez dans notre discussion épistolaire, rend de plus en plus évidente à mes yeux une vérité qui m'était déjà connue : c'est le peu d'ordre et de fixité qui règnent dans un esprit même honnête et par rapport à la question morale, quand on n'a pas la religion pour guide et pour fondement. On a dit avec raison que la morale sans doctrine était une justice sans tribunal. Il fait bon vous entendre relever par les éloges les plus enthousiastes les principes établis par Jésus-Christ en tout ce qui concerne la conduite de l'homme. Vous avouez qu'il n'existe rien de supérieur, rien d'égal même dans les philosophies anciennes et modernes ; vous proclamez sans cesse qu'on ne peut y rien ajouter, qu'on ne doit en rien retrancher ; et tout cela avec une sincérité, avec une expression de bonne foi qui ne peut laisser aucun doute sur vos sentiments touchant la partie morale de la religion, alors même que vous en repoussez les dogmes. Mais voilà qu'au plus beau moment de cet enthousiasme, à propos d'une question de la

plus haute importance, vous émettez des principes ou des idées qui se trouvent en pleine opposition avec la morale de l'Évangile, puisqu'ils en attaquent l'un des points essentiels. C'est ce qui vous est arrivé dans votre dernière lettre; après avoir abandonné l'objection où vous vous étiez d'abord retranché comme dans un point inexpugnable, en prétendant que la religion détruisait l'un des sentiments les plus intimes de notre nature, à savoir l'amour de soi, vous modifiez sans doute votre argument, mais au fond c'est une difficulté tout à fait semblable que vous me proposez.

Vous déclarez reconnaître avec moi que la religion ne détruit pas, mais au contraire rectifie l'amour de soi-même; vous avouez sans détour que les objections renfermées dans votre précédente lettre reposaient en effet sur une fausse hypothèse, et toutefois, ne voulant pas abandonner le terrain sans essayer d'une dernière lutte, vous prétendez que la manière dont la religion rectifie l'amour de soi est empreinte d'une excessive dureté, et toujours contraire par conséquent aux instincts de la nature. Ici se manifeste clairement cette contradiction où tombent, comme je l'ai déjà dit, les ennemis de la religion, en louant d'une part la morale de Jésus-Christ, et l'attaquant de l'autre avec autant d'inconsidération que d'opiniâtreté. Sans être un ennemi déclaré, vous êtes du nombre de ceux qui se font gloire, il est vrai, de reconnaître et de proclamer la sainteté

de la morale évangélique, et qui n'hésitent pas en même temps à la condamner dans la conduite qu'elle nous prescrit par rapport aux passions. Mais ne savez-vous pas que déclarer une morale mauvaise ou inutile ou inapplicable en ce qui regarde les passions, c'est à peu près la condamner absolument et sans réserve ? Comment n'avez-vous pas observé que la majeure partie des principes moraux n'ont d'autre objet que la répression de nos penchants et l'empire à exercer sur nos passions ? Si la morale de l'Évangile ne peut recevoir d'application à cet égard, à quoi pourra-t-elle donc servir ?

Vous affirmez que les préceptes de l'Évangile sont d'une excessive dureté, en ce qu'ils s'opposent aux instincts de la nature ; et quant à plusieurs de ses conseils, vous allez jusqu'à dire que difficilement on vous montrera leur conformité avec les règles de la prudence et les lumières de la raison. Vous posez en principe que le secret de diriger les passions consiste à leur laisser une issue afin d'éviter une explosion ; et vous ajoutez que l'oubli de ce principe est un défaut capital que vous signalez dans la morale de l'Évangile. Vous ne regardez pas sans doute comme un mal, qu'on déclare criminels les actes qui tendent à jeter la perturbation dans la famille, ou bien à multiplier dans la société les scandales dont la charité publique ne peut efficacement combattre les funestes effets ; mais vous ne pouvez admettre que la rigueur de la loi morale aille

jusqu'à condamner la seule pensée du mal, jusqu'à déclarer coupable devant Dieu celui qui renferme cette pensée dans le secret de son cœur et qui s'abstient de tout acte repoussé par la loi naturelle, comme vous vous exprimez, ou capable de nuire à la famille ou à la société. Laissant de côté les aspects divers que présente une question d'une telle importance et d'une aussi vaste étendue, je ne la considérerai qu'au point de vue de la prudence, celui, je crois, qui vous tient le plus à cœur, et je soutiens que la morale de l'Évangile est profondément sage et prudente dans sa prétendue rigueur, et qu'elle ne pourrait être taxée de dureté que dans le cas où elle se plierait à vos doctrines. Cette assertion vous paraîtra bien étrange sans doute, et cependant j'espère l'entourer de telles preuves que vous ne puissiez vous dispenser de la reconnaître comme vraie.

Puisque vous aimez, comme j'ai pu m'en apercevoir, l'étude du cœur humain, je vous demanderai si, dans la supposition où un acte doit être défendu, il n'est pas plus facile d'obtenir l'obéissance en défendant même le désir, et s'il n'y a pas au contraire un danger évident à laisser l'homme sous la libre influence de ce même désir. On a dit bien souvent que de la pensée à l'exécution il n'y a pas plus de distance que de la tête au bras; et l'expérience de tous les jours nous apprend que lorsqu'un homme nourrit dans son cœur un ardent désir de posséder un objet, diffi-

cilement il renonce à mettre en œuvre tous les moyens de l'obtenir. Il en est de même par rapport à la question qui nous occupe : quand un homme se laisse dominer et subjugué par ses passions, il n'écoute plus la voix de la raison, il se dégrade et s'abrutit, il foule aux pieds, avec un aveuglement lamentable, son honneur, ses biens, sa santé et sa vie même. Or, si le caractère des passions est tel, comme on n'en saurait douter, pensez-vous qu'il soit prudent et raisonnable de permettre le désir alors qu'on défend l'action ?

Vous affirmez néanmoins, sans hésiter, que la loi qui s'étend au désir est empreinte d'une sorte de cruauté ; et vous ne vous apercevez pas que c'est à votre système seul qu'on peut, avec raison, adresser ce reproche, car il a naturellement pour effet d'infliger à chaque homme le supplice de Tantale en faisant, pour ainsi dire, passer sous ses lèvres desséchées par la soif des eaux fraîches et limpides auxquelles on ne lui permet pas de toucher. Pesez bien, mon cher ami, ces quelques observations, et vous demeurerez convaincu que votre morale seule est entachée de dureté, et non celle de l'Évangile ; vous verrez que sous une apparence de condescendance et de douceur, vos principes mettraient le cœur humain à la torture, et que, par une sage et prudente rigueur, l'Évangile procure aux âmes vertueuses un détachement plein de calme et de suavité. L'homme qui sait qu'il ne lui est pas permis de s'arrêter à une pensée mauvaise, la repousse dès le

premier moment avec force et générosité; il ne permet pas, de la sorte, que la passion s'exalte et l'aveugle; celui au contraire qui ne verrait le mal que dans l'exécution se laisserait entraîner à toutes les inclinations de la nature, se persuadant aisément à lui-même qu'il saura poser une limite entre le désir qui le séduit et l'acte qui lui est défendu. Mais est-il besoin de le dire? Quand les mêmes idées et les mêmes sentiments absorbent les facultés d'une âme, cette âme abdique peu à peu les prérogatives de sa royauté, elle n'est bientôt plus maîtresse d'elle-même; elle a beau s'être dit qu'elle ne franchirait jamais les bornes du devoir; elle ne peut plus contenir dans ces bornes des passions qui jouissent déjà d'une certaine liberté; une pleine révolte ne tarde pas à punir de lâches concessions.

Une différence capitale existe sous le rapport moral entre la religion chrétienne et les différentes philosophies qui l'attaquent; la religion pose en principe qu'il faut attaquer les passions à leur naissance, par la raison qu'il est plus difficile de les soumettre et de les diriger quand on les a laissées grandir et dominer dans une âme; les philosophies, au contraire, ont pour doctrine de permettre aux passions, dont les tendances sont même les plus dangereuses, de se développer jusqu'à un certain point où elles prétendent les arrêter. Et, chose remarquable, une semblable théorie est professée par des hommes qui n'ont d'autres moyens pour agir sur le cœur que des discours pompeux, des paro-

les vaines et stériles, comme il est aisé de s'en convaincre toutes les fois que la philosophie entre en lutte avec une passion quelque peu enracinée ; tandis que la religion suit une méthode opposée, elle qui dispose de tant de moyens pour agir sur l'esprit et le cœur, pour soumettre l'homme à son empire. C'est que la religion a appris de l'inspiration même qui la fonda, c'est-à-dire d'une inspiration divine, à prévenir le mal pour n'avoir pas à le guérir, à le corriger quand il est encore faible, pour n'avoir pas à le combattre quand il est devenu puissant ; et l'on sait toutefois quelle sublime lutte elle livre à cet éternel ennemi, même dans cette dernière hypothèse. Il n'appartenait qu'à la débile pensée d'un être mortel de laisser d'abord un libre cours aux eaux débordées, jusqu'à ce qu'elles fussent parvenues au point qu'elle leur a fixé d'avance, espérant pouvoir leur dire, elle aussi : Vous irez jusque là, et là vous briserez l'orgueil de vos flots.

Je ne sais, mon cher ami, si les raisons que je viens de vous donner en faveur de la morale évangélique et contre celle de la philosophie, auront le pouvoir de vous convaincre. Quoi qu'il en soit, vous ne pouvez nier que de telles considérations ne soient dignes d'attention et de respect, puisqu'elles sont fondées sur la nature même de l'homme et sur les incessantes leçons de l'expérience. Ce que nous avons dit par rapport à la passion la plus violente et la plus dangereuse qui tourmente le cœur humain, peut s'appliquer à toutes les

autres. C'est de celle-là néanmoins qu'on peut dire d'une manière toute spéciale que le seul remède à lui opposer consiste dans la fuite : maxime extrêmement sage et profonde, de laquelle il suit que l'homme ne doit jamais s'exposer à perdre son empire sur lui-même, car il lui suffit le plus souvent de commettre une première imprudence pour tomber sous l'esclavage de ses passions déchaînées.

On peut observer dans l'individu ce qui se passe ordinairement dans la société. Si le pouvoir, dont la charge est de diriger et de gouverner, commence à s'engager dans la voie des concessions envers ceux qui doivent obéir, les exigences de ces derniers vont toujours en augmentant, l'autorité se dégrade à mesure qu'elle perd du terrain, de telle sorte qu'à la fin on tombe dans une complète anarchie, état déplorable qui provoque à son tour de violentes réactions et tous les excès du despotisme. Toutes les lois dont le but est de faire régner l'ordre, ont entre elles une profonde analogie, analogie qu'il est facile de saisir jusque dans leurs applications les plus diverses. On pourrait même dire qu'elles constituent une seule et même loi, sans autres modifications que celles qui sont inhérentes à la nature des sujets auxquels elles s'appliquent.

J'ai dit que mes considérations sur la passion qui pousse l'homme aux voluptés sensuelles s'appliquent à toutes les autres passions. Je vais tâcher de le prouver

en prenant pour exemple la philanthropie elle-même, cette passion éminemment philosophique, car, vous le savez, les philosophes ne souffrent pas qu'on mette en doute leur amour pour l'humanité. Vous ne cessez de préconiser le principe de la fraternité universelle, principe qui, dans la religion de Jésus-Christ, doit unir tous les hommes comme les membres d'une même famille. De là suit évidemment la défense de nuire aux intérêts du prochain ; et selon notre doctrine, non-seulement nous ne pouvons pas leur nuire en effet, mais il nous est encore défendu de nous arrêter à la pensée de leur nuire ; de telle sorte que nous péchons à nos yeux, en nourrissant, par exemple, dans notre cœur une pensée de vengeance.

Eh bien, appliquons maintenant au devoir de la fraternité votre théorie morale : il en résultera qu'il faut d'abord condamner celle de l'Évangile comme étant d'une rigueur outrée, et que pour s'en tenir aux conseils d'une sagesse plus tolérante, on devra se contenter de voir le mal dans les actes seuls qui nuisent au prochain, et nullement dans le désir de lui nuire, si l'on ne va pas plus loin. Ainsi votre fraternité peut à peu près se traduire en ces termes : Hommes, ne vous causez jamais aucun dommage mutuel, ni par œuvres, ni par paroles, car vous manqueriez de la sorte aux règles de la saine morale, vous offenseriez le Dieu qui vous a créés et qui veut que vous viviez dans la paix et l'harmonie. Là s'arrête votre devoir, mais dans le secret de

votre cœur vous pouvez sans crainte désirer aux autres hommes tout le mal que vous voudrez, vous ne commettrez en cela aucune faute; Dieu condamne seulement l'action, sa justice ne scrute jamais vos pensées et vos désirs. Ne vous semble-t-il pas, mon cher ami, que le précepte de la charité, de la fraternité universelle, serait une chose assez étrange, s'il était permis de l'exprimer de la sorte. Telle est néanmoins la seule expression que vous puissiez lui donner : je n'ai fait que résumer vos propres principes, pour en faire une application propre à les mettre en relief.

Le vice radical du système que je combats consiste donc à mettre en contradiction l'intérieur de l'homme avec sa conduite extérieure, à séparer l'action de la pensée qui doit l'animer; ce qui ne peut aboutir en dernière analyse qu'à une sorte de morale civile, de jurisprudence purement humaine, sans action sur les cœurs et les volontés, incapable par là même de sauvegarder les intérêts matériels qu'elle avait uniquement en vue. Vos doctrines ne peuvent avoir d'autres résultats : et cela ne doit nullement vous étonner, car, en excluant la pensée de Dieu des affaires de ce monde, en n'admettant aucune sorte de religion, en détruisant toute influence supérieure sur la direction de la vie humaine, vous brisez le frein le plus efficace et le plus puissant mobile que l'homme et la société aient jamais connus ; vous ne vous proposez qu'un bien extérieur à réaliser, un mal extérieur à détruire ; et ces objets ainsi consi-

dérés échappent en grande partie à vos prescriptions morales. Vos principes anéantissent donc, relativement à l'homme, la religion et Dieu même; c'est la plus grave atteinte qu'il fût possible de faire à la conscience humaine; et cette base une fois renversée, vos plus habiles calculs touchant les intérêts de la terre sont frappés d'impuissance et de stérilité.

Vous aurez assurément de la peine à admettre de telles conséquences, et je ne doute pas que vous ne fassiez effort pour les repousser; mais pour couper court à toute discussion, je vous demande avec instance de vouloir bien repasser en vous-même les raisons que je viens de vous donner; et je suis persuadé qu'en les parcourant une seconde fois avec un esprit impartial et sincère, vous ne pourrez vous empêcher de reconnaître que mes paroles n'ont rien de faux ni d'exagéré.

Pour mieux vous convaincre, néanmoins, de l'erreur et du danger de votre doctrine, je veux en faire une seconde application à ce même précepte de la fraternité considéré cette fois, non point comme précepte négatif, mais comme précepte affirmatif. S'il est vrai que le mal ne consiste que dans les actes extérieurs, il ne le sera pas moins que la bonté d'une action dépend également de ce que cette action a d'extérieur et de sensible. Ainsi, nous faisons une œuvre louable en faisant du bien à notre prochain et non en lui en désirant. Savez-vous, mon cher ami, à quoi nous conduirait un

semblable principe ? Savez-vous qu'il n'irait à rien moins qu'à détruire d'un seul coup cette fraternité universelle si chère à nos philosophes modernes ? Qu'est-ce que l'amour qui se borne aux actes extérieurs ? N'est-ce pas dans le cœur que réside ce noble sentiment ? Peut-on même appeler amour ce qui n'a pas sa source dans le fond de notre cœur ? La langue elle-même ne nous apprend-elle pas à distinguer entre la bienfaisance et la bienveillance , c'est-à-dire entre l'acte et le sentiment ? L'une et l'autre de ces deux choses ne méritent-elles donc plus notre approbation et nos louanges ? Celui qui ne peut faire du bien en réalité parce qu'il n'a pas les moyens nécessaires, n'a-t-il aucun mérite à être bienveillant, c'est-à-dire à désirer de pouvoir faire le bien qui n'est pas en son pouvoir ? Celui-là même qui fait le bien ne le désire-t-il pas avant de le réaliser ? Le réaliserait-il même s'il ne l'avait auparavant désiré ? La bienveillance, en un mot, n'est-elle pas la source et la cause première de la bienfaisance ?

Je ne sais, mon cher ami, si vous êtes impressionné sur ce point comme je le suis moi-même ; quant à moi, je suis tellement convaincu que le désir et l'acte sont inséparables, que le second me semble uniquement la suite et le complément du premier. Je vais même plus loin en ce qui regarde la bienfaisance, et je dis qu'un homme qui ferait du bien pour un motif, n'importe lequel, mais dont le cœur n'éprouverait aucun sentiment

d'affection ou de pitié qui le poussât à se conduire de la sorte, ne mérite nullement le titre d'homme vertueux ; je dis que dans la bienfaisance séparée de toute bienveillance il n'existe aucune trace de vertu, que la bienfaisance est par là même dépouillée de sa plus belle couronne, de tout ce qui fait, aux yeux des hommes, son prestige et sa grandeur.

Vous voyez donc que la religion chrétienne n'est pas tellement dénuée de philosophie, quand elle pénètre jusque dans les actes internes, quand elle étend ses commandements et ses prohibitions jusqu'aux mouvements les plus secrets de notre âme ; vous voyez bien que lui reprocher une telle conduite comme un excès de rigueur, c'est renverser par la base, non-seulement la morale religieuse, mais encore toute morale fondée sur les lumières de la raison. C'est ainsi, du reste, que se rattachent entre elles, par des liens intimes et puissants, les choses en apparence les plus diverses : les vérités de l'ordre moral sont si étroitement unies ensemble, qu'on ne saurait en nier une sans être forcé d'en renverser plusieurs autres auxquelles on portait souvent un respect sincère et convaincu. De toutes les considérations qui précèdent, je voudrais, mon cher ami, vous voir tirer une conséquence que je vous ai plus d'une fois indiquée et que je ne me laisserai pas de rappeler à votre mémoire. C'est la nécessité de ne pas isoler les questions religieuses, si nous voulons les étudier avec fruit ; on court, sans cette précaution, le

danger de mutiler la vérité, et la vérité mutilée c'est l'erreur. Les incrédules et les sceptiques tombent presque toujours dans ce travers ; ils prennent un dogme, un commandement, une pratique, une cérémonie de la religion, et, les séparant de tout le reste, ils se mettent à les analyser, à les discuter, sans tenir aucun compte des relations qui nous en montrent la force et la vérité ; ils ne considèrent la chose que sous un rapport, et c'est ainsi qu'ils parviennent à présenter la cérémonie comme ridicule, la pratique comme opposée à la raison, le commandement comme empreint de cruauté, et le dogme comme absurde. Il n'est aucune vérité, à quelque ordre qu'elle appartienne, qui puisse rester debout avec une telle méthode d'examen et de critique ; car ce n'est plus là étudier la vérité telle qu'elle est en elle-même, c'est la considérer avec les idées préconçues et les antipathies mal déguisées d'une école philosophique. On ne se bat plus alors contre de véritables ennemis, on se forge des ennemis fantastiques, on se crée des illusions plus ou moins ridicules, on fuit le monde des réalités pour triompher tout à son aise et sans aucun danger dans un monde imaginaire.

Dans tout ce qui tient à la moralité, et surtout par rapport aux sentiments les plus entraînants et les plus séducteurs du cœur humain, rien n'est plus aisé que de se faire illusion en prenant pour une expansion légitime ce qui n'est qu'un poison mortel. Ainsi, par

exemple, dans le cas même que vous avez posé dans votre lettre, quoi de plus conforme à nos instincts naturels, à nos penchants les plus impétueux, que de se laisser guider par vos principes ? « Eh ! quoi, me disiez-vous, ne suffit-il pas de condamner les actes extérieurs, ceux qui peuvent entraîner de funestes conséquences pour la société, la famille et l'individu ? Faut-il encore pénétrer dans le sanctuaire de l'âme et la torturer dans ses plus secrètes aspirations, en réprouvant, comme coupable aux yeux de Dieu, ce qui doit être regardé comme une légitime inclination de la nature ? Si l'on ne commet aucun acte mauvais, à qui le désir peut-il être nuisible ? Est-il possible que le Créateur s'offense des actes les plus inoffensifs de sa faible créature ? »

Voilà bien ce qu'on peut appeler les coups du sentimentalisme contre l'austère rigueur de la loi. Ce sont là néanmoins des arguments décisifs pour tant d'âmes ardentes et sensibles qui ne demandent pas mieux que de trouver une doctrine ayant pour résultat d'excuser leurs faiblesses et d'adoucir un peu les sévères prescriptions de la morale évangélique. Mais voilà bien en même temps des sophismes aussi dangereux qu'inutiles, puisqu'ils ne peuvent rien, après tout, pour le bien-être et la consolation de ces âmes faibles et passionnées, et qu'ils n'ont pour effet que de les jeter dans de plus grands écarts et dans une corruption plus profonde. Eh ! quoi, pourrais-je vous dire en employant vo-

tre propre langage, serez-vous assez cruel pour permettre au malheureux de porter à ses lèvres l'eau limpide et rafraîchissante, sans lui permettre de s'y désaltérer ? Serez-vous assez cruel pour lâcher la bride aux passions dans l'intérieur de l'homme en leur refusant toute satisfaction au dehors ? Serez-vous assez cruel pour déchaîner les tempêtes au fond de son cœur en le forçant à garder extérieurement le calme et la paix, à laisser l'orage s'accumuler dans les régions intimes de la conscience, à subir éternellement le supplice d'une passion qui se replie sur elle-même et qui dévore incessamment, comme le vautour de Prométhée, les entrailles de sa victime ? Ou bien fermez entièrement la porte au mal, ou bien laissez en même temps l'entrée libre au remède ; ne mettez pas ainsi l'homme intérieur aux prises avec l'homme extérieur, n'organisez pas la lutte du cœur avec les œuvres ; puisque vous êtes touché d'une si généreuse compassion pour l'homme, faites que ce sentiment soit pour lui plus réel et moins funeste !

Quant à savoir si Dieu peut s'offenser des actes reu-fermés dans les limites de la conscience humaine : Eh ! quoi, vous dirai-je encore, s'il existe des relations entre l'homme et Dieu, si le Créateur n'a pas entièrement abandonné sa créature, s'il la regarde encore comme un objet digne de sa sollicitude et de sa bonté, n'est-il pas évident que cette sollicitude doit s'attacher d'une manière plus directe et plus spéciale à ce qu'il y a de

plus grand et de plus noble dans l'être humain, à ce qui le rend capable de connaître et d'aimer son Créateur, à ce qui le place au-dessus de tous les êtres animés ou inanimés, à ce qui le fait roi de la création tout entière ? N'est-il pas évident que Dieu fixe ses regards sur l'intelligence et le cœur, et que les actes extérieurs n'ont de mérite et de valeur à ses yeux qu'en tant qu'ils émanent de ce sanctuaire intérieur où il veut être connu, aimé et adoré ? Qu'est-ce que l'homme, si nous faisons abstraction des puissances de son âme ? Qu'est-ce que la morale si elle ne s'applique ni à l'entendement, ni à la volonté ? Que faut-il penser enfin d'une doctrine qui ne cesse de vanter son amour pour l'humanité, qui se fait gloire de relever notre grandeur et notre indépendance, et qui commence toutefois par détruire impitoyablement ce qu'il y a de plus noble et de plus digne dans l'homme ?

Restez bien convaincu, mon cher ami, qu'il n'y a ni vérité ni dignité dans ce qui s'oppose à la religion, que ce qui semble à première vue noble et généreux en dehors d'elle n'est au fond que dégradation et mensonge. Et pour nous borner à cette question de la philanthropie, tenez-vous constamment en garde contre ces impressions rapides et momentanées, qui vous paraissent des arguments décisifs contre la religion, mais qu'un examen attentif vous montrera bientôt comme les illusions d'un cœur trop sensible, ou même comme

des tendances uniquement propres à faire dominer le corps sur l'esprit, à faire prévaloir dans le monde les instincts de la matière au préjudice de l'intelligence et de la pensée.



LETTRE TREIZIÈME.

L'humilité chrétienne.

J'ai depuis longtemps désespéré, mon cher ami, de vous amener à suivre une méthode régulière dans notre discussion touchant les dogmes de la religion et les fondements de ces mêmes dogmes. Fidèle à votre système, qui consiste à n'obéir à aucun système, invariablement attaché à votre méthode, qui est la négation de toute méthode, vous voltigez, comme le papillon, de fleur en fleur, vous courez d'un sujet à l'autre avec une mobilité propre à dérouter tous les plans. Quand on vous croit plongé dans une question capitale et décidé à poursuivre vigoureusement une attaque hardiment commencée contre un point des murs de la cité sainte, vous levez tout à coup votre camp, vous le transportez sur un point opposé, et là vous menacez d'ouvrir une nouvelle brèche, espérant m'attirer de ce côté, pour vous diriger ensuite d'un autre et me fatiguer ainsi sans résultat par ces marches continuelles. Mais je me trompe en disant que je me suis fatigué sans résultat : si je n'ai pas encore pu vous retirer de l'erreur, par la raison surtout que vous n'avez jamais voulu vous as-

sujétir au travail d'une discussion méthodique et suivie, j'ose me persuader néanmoins que j'aurai dissipé quelques-uns des préjugés qui vous fermaient le chemin de la foi ; et ce serait pour moi un bien sensible bonheur de vous avoir rendu le retour plus facile, si votre esprit, éclairé par une lumière supérieure, et votre cœur, ébranlé par les secrètes impulsions de la grâce, entreprenaient sérieusement de briser les entraves qui les retiennent loin de Dieu, et de revenir à cette source infinie de toute lumière et de toute félicité.

Pardonnez-moi, mon cher ami, un préambule que vous regarderez peut-être comme inopportun et déplacé ; mais il est des inopportunités qu'une loi divine nous impose. Je me réjouis de n'avoir pas à revenir sur le sujet traité dans ma précédente lettre. Quoiqu'il soit, en effet, de la plus haute importance, il présente des questions si délicates et si glissantes, qu'on est obligé, en les traitant, de veiller avec une extrême attention sur les idées qu'on émet et sur le choix des expressions elles-mêmes, de crainte de porter atteinte à la pudeur, tout en voulant défendre les droits de cette vertu céleste. Nous n'avons plus besoin de semblables précautions pour parler de l'humilité ; nous n'avons pas à craindre ici qu'une parole peu mesurée vienne blesser une âme vertueuse et faire monter la rougeur à son front.

En vérité, mon cher ami, Voltaire vous reconnaîtrait encore pour son disciple à la manière dont vous parlez

de l'humilité, à la piquante ironie surtout avec laquelle vous louez cette vertu *sublime*, ainsi que l'appellent les chrétiens. Vous vous êtes fait, à ce que je vois, des idées bien étranges sur les obligations que le christianisme nous impose à cet égard, puisque vous allez jusqu'à dire qu'il vous serait impossible de pratiquer l'humilité, alors même que vous en auriez un désir sincère, par la raison toute simple, dites-vous, que vous ne regardez pas comme permis de se tromper soi-même, et que, de plus, vous ne croiriez pas pouvoir y réussir. Je vous avoue que j'ai eu de la peine à m'empêcher de rire, en voyant que vous pensiez bien m'avoir proposé à cet égard une difficulté insoluble. Il ne vous est pas possible, en effet, de vous regarder comme le plus stupide de tous les hommes, puisque vous en voyez tant d'autres qui ne possèdent ni les connaissances, ni les dispositions que vous tenez du travail et de la nature. Il ne vous est pas plus aisé de vous croire le plus pervers de tous les hommes, puisque vous ne dérobez, ni ne tuez, ni ne commettez aucun de ces actes atroces ou honteux dont vous êtes témoin chaque jour dans le monde; et c'est en cela, néanmoins, que consisterait l'humilité, selon la doctrine des auteurs ascétiques; telle est la perfection à laquelle sont parvenus les plus grands saints dans la pratique de cette vertu. Je ne vois pas d'inconvénient, mon cher ami, à ce que vous ne vous lanciez pas encore dans cette voie si sublime: vous n'êtes pas obligé de simuler la folie, afin d'attirer

sur vous le mépris et l'insulte, dans la vue de mieux pratiquer l'humilité. Une chose m'étonne, c'est que vous ayez pu regarder de tels arguments comme invincibles, c'est que vous ayez cru me mettre dans l'alternative, ou de condamner les vies des saints et de jeter au feu les traités ascétiques les plus renommés, ou d'avouer tout simplement que nous embrassons des maximes et des exemples absurdes. Le dilemme ne me paraît pas tellement bien posé, qu'il ne laisse une issue ; je suis, au contraire, persuadé que je n'ai ni à me résigner à une absurdité, ni à remplir envers mes frères l'office dont se chargèrent envers Don Quichotte les amis qui livrèrent aux flammes tous ses livres de chevalerie.

Votre esprit chevaleresque me permettra, j'en suis sûr, de le renvoyer à l'autorité de sainte Thérèse, qu'on ose bien parfois présenter comme une illuminée, mais à laquelle on ne peut refuser les plus éminentes vertus, une âme sincère, un cœur généreux, un génie profond, une plume élégante et sublime. Vous n'ignorez pas que cette sainte avait bien quelques droits de donner son avis en fait de vertus chrétiennes ; elle avait assez médité, assez étudié, assez consulté d'hommes savants et de grands lettrés, comme elle dit elle-même, pour savoir en quoi consiste l'humilité et comment on entend cette vertu dans le christianisme. Croyez-vous, par hasard, qu'il soit nécessaire, au sentiment de sainte Thérèse, de se tromper soi-même pour arriver à la pra-

lique de l'humilité ? Je suis sûr que vous ne devinez jamais la définition que cet illustre docteur donne de cette vertu ; définition admirable, en vérité, et qui semble faite exprès, je dois le dire, pour répondre à vos objections. La sainte nous dit que, ne comprenant pas pourquoi l'humilité est si agréable aux yeux de Dieu, elle se mit à réfléchir profondément sur cette question et qu'elle en vint à se dire à elle-même que c'était sans doute parce que *l'humilité est la vérité*. Il ne s'agit là ni d'illusion, ni de mensonge, comme vous le voyez ; bien au contraire, l'humilité a pour effet de nous mettre à l'abri de l'erreur, puisque son plus grand mérite, son plus beau titre aux yeux de Dieu, c'est d'être la vérité.

Permettez-moi de développer en peu de mots cette sainte mais admirable proposition de sainte Thérèse ; je puis bien facilement, toujours à la lumière de ce flambeau, vous faire comprendre ce qu'est l'humilité par rapport à nous-mêmes, à Dieu et à notre prochain.

Est-il contraire à l'humilité de connaître les heureux dons naturels ou surnaturels que Dieu nous a faits ? Assurément non ; parcourez toutes les œuvres des théologiens mystiques ou scolastiques, et vous verrez qu'ils s'accordent tous à proclamer qu'une telle connaissance n'est nullement en opposition avec cette vertu. Un homme à qui l'expérience, et l'expérience de tous les instants, prouve qu'il comprend avec une

extrême facilité tout ce qu'il lit ou entend ; un homme qui n'a qu'à fixer un moment son attention sur les questions les plus abstraites pour qu'elles se présentent à son esprit dépouillées de toute obscurité, parfaitement nettes et précises, un tel homme ne peut s'empêcher de reconnaître intérieurement qu'il a reçu du Ciel une faveur toute spéciale ; je dirai plus, il lui serait absolument impossible de détruire une conviction qui s'applique à des faits toujours présents à sa pensée, sans cesse attestés par sa propre conscience, à des faits inséparables de son être lui-même, et qui constituent en grande partie sa vie intellectuelle, cette vie intime dont nous ne sommes pas moins certains que de l'existence même de notre corps. Pensez-vous que saint Thomas d'Aquin, par exemple, eût pu se persuader qu'il était aussi ignorant que les bons frères employés aux travaux manuels du couvent qu'il habitait ? Saint Augustin pouvait-il mieux s'imaginer qu'il connaissait aussi peu la religion que l'homme le moins instruit de son auditoire ? Et saint Jérôme, ce génie si versé dans les langues savantes, ce profond interprète de nos livres saints, pouvait-il être convaincu au fond de lui-même qu'il ne possédait que très-médiocrement le grec et l'hébreu, et que ses investigations sur le texte sacré n'avaient eu ni succès ni résultat d'aucune sorte ? Non, ce n'est pas là ce que les chrétiens prétendent dire. Non, une vertu aussi solide, aussi belle, aussi agréable aux yeux de Dieu ne peut exiger de nous de semblables

extravagances; l'humilité ne nous impose pas pour devoir de fermer les yeux à ce qui est plus clair que la lumière du jour.

Cette vertu bien comprise implique une connaissance vraie de soi-même, une connaissance par conséquent qui n'ajoute ni ne retranche rien à la réalité. Le savant peut reconnaître en lui-même qu'il possède en effet la science, mais il doit en même temps reconnaître qu'elle lui vient de Dieu, il doit en rapporter à Dieu l'honneur et la gloire. Le savant doit reconnaître encore que si la faveur qu'il a reçue l'élève au-dessus du vulgaire ou de ceux qui sont moins savants que lui, il reste néanmoins bien inférieur à un grand nombre d'autres dont le génie possède à la fois plus de profondeur et d'étendue. Cette science, du reste, quelle qu'elle soit ne lui donne le droit de mépriser personne ; car, comme elle n'est après tout qu'un bienfait spécial de Dieu, tout autre eût pu la recevoir comme lui de la munificence divine. Il doit considérer enfin que les avantages de la science et du talent ne le mettent nullement à l'abri des faiblesses et des misères qui pèsent sur la malheureuse humanité ; et que plus les faveurs de Dieu ont été grandes à son égard, plus il a reçu de dons intellectuels, et plus aussi sera terrible le compte qu'il rendra de ces bienfaits, si sa vertu ne s'est pas montrée au niveau de son intelligence.

L'homme qui possède quelques vertus peut le reconnaître de même sans tomber dans le péché, mais à

la condition qu'il reconnaisse en même temps que ces vertus sont l'effet d'une grâce toute particulière ; que s'il ne commet pas les désordres auxquels tant d'autres se laissent entraîner, c'est uniquement parce que la main de Dieu le protège et le soutient. L'homme vertueux doit reconnaître que s'il fait quelque bien, s'il évite un grand nombre de dangers, il le doit à une impulsion supérieure et divine, et que lors même que sa nature le pousse à certains actes de vertu, c'est toujours de son Créateur que ces dispositions lui viennent. Le juste a sans doute des motifs de consolation et de joie, mais aucun d'orgueil et de vanité ; il ne serait plus juste, en effet, s'il osait s'attribuer à lui-même le bien qu'il a reçu et la gloire qui n'appartient qu'à Dieu.

Mais souffrez que je produise ici le témoignage d'un grand saint, d'un homme qui joignait à un esprit brillant et cultivé les plus sublimes vertus et en particulier l'humilité la plus profonde ; c'est de saint François de Sales que je veux parler. Vous verrez que d'après cet illustre conducteur des âmes il est non-seulement permis de reconnaître le bien que nous possédons, mais encore utile et salutaire d'y fixer quelquefois nos regards et de les considérer avec une religieuse attention.

« Vous désirez, Philothée, que je vous fasse entrer plus avant dans la pratique de l'humilité ; je vous en loue, et je vais vous satisfaire ; car, en ce que je viens de dire, il y a presque plus de sagesse que d'humilité.

« L'on voit bien des personnes qui ne veulent jamais faire attention aux grâces particulières que Dieu leur fait, de peur que leur cœur, surpris d'une vaine complaisance, ne lui en dérobe la gloire : c'est une fausse crainte et une véritable erreur ; car, puisque la considération des bienfaits de Dieu nous porte efficacement à l'aimer, comme l'enseigne le docteur angélique, plus nous les connaissons, plus nous l'aimerons ; mais parce que notre cœur est plus sensible aux grâces particulières qu'aux bienfaits généraux, c'est sur ces grâces mêmes que nous devons faire plus de réflexions.

« Rien ne peut nous humilier davantage en la présence de la miséricorde de Dieu que la multitude de ses grâces, et la multitude de nos péchés en la présence de sa justice. Considérons donc attentivement ce qu'il a fait pour nous et ce que nous avons fait contre lui ; puisque nous recherchons nos péchés en détail, examinons aussi en détail les grâces que Dieu nous a faites ; et pour lors, il ne faut pas craindre que cette vue nous enfle l'esprit, pourvu que nous pensions bien que ce que nous avons de bon n'est pas de nous. Hélas ! les mulets ne sont-ils pas toujours des bêtes lourdes et infectes, quoiqu'ils soient chargés des meubles précieux et parfumés du prince. *Qu'avons-nous de bon, que nous n'ayons pas reçu ? et, si nous l'avons reçu, pourquoi nous en glorifier ?* Au contraire, la vive considération des grâces de Dieu nous doit rendre humbles, puisque la connaissance d'un bienfait en produit naturellement

la reconnaissance ; mais, si cette vue flatte notre cœur de quelque vaine complaisance, le remède infailible à ce mal est le souvenir de nos ingratitude, de nos imperfections et de nos misères. Oui, si nous considérons ce que nous avons fait quand Dieu n'a pas été avec nous, nous connaissons bien que ce que nous faisons quand il est avec nous, n'est pas de notre façon ni de notre fonds ; véritablement nous jouirons du bien qu'il a mis en nous, et même nous nous en réjouirons, parce que nous le possédons ; mais nous en glorifierons Dieu seul, parce qu'il en est l'auteur. C'est de là que la sainte Vierge publie que Dieu a opéré en elle de très-grandes choses, et elle ne le publie que pour s'en humilier tout ensemble, et pour l'en glorifier : *Mon âme, dit-elle, glorifie le Seigneur, parce qu'il a opéré de grandes choses en moi.* » (Introduction à la vie dévote, troisième partie, chap. 5.)

Il ne saurait y avoir de témoignage plus concluant en faveur de la doctrine que je viens d'établir ; vous voyez donc encore une fois qu'il ne s'agit nullement de se tromper soi-même, mais bien de voir les choses telles qu'elles sont en réalité. Comment se fait-il alors, m'objecterez-vous peut-être, que les plus grands saints ne cessent de proclamer qu'ils sont les plus grands pécheurs du monde, qu'ils ne méritent pas de fouler la terre et de jouir de ses bienfaits, qu'ils sont les plus ingrats de tous les hommes ? Tâchez de bien comprendre, mon cher ami, le sens de ces paroles ; n'oubliez

pas qu'il faut y voir l'expression d'un sentiment de repentir et d'amour portée à sa plus haute puissance ; songez qu'elles sont prononcées dans un moment où l'esprit s'anéantit en présence de son Créateur ; et vous comprendrez sans peine qu'elles soient susceptibles d'une interprétation aussi satisfaisante pour la raison que pour le cœur. Éclaircissons ce point par un exemple. Quand sainte Thérèse disait qu'elle était la plus grande pécheresse du monde, voulait-elle faire entendre par là qu'elle se regardait comme coupable des crimes honteux où tant de malheureuses femmes se laissent entraîner ? Ignorait-elle les grâces et les bienfaits dont le Ciel l'avait favorisée, l'inaltérable pureté de son corps et de son âme ? Assurément non. Pouvons-nous même supposer qu'elle crût avoir un seul péché mortel sur la conscience ? Non encore ; eût-elle osé s'approcher aussi souvent de l'auguste sacrement de nos autels, eût-elle pu recevoir son Dieu avec de telles extases de reconnaissance et de bonheur ?

Sainte Thérèse ne pouvait ignorer en effet qu'il existe dans le monde un grand nombre de personnes coupables des péchés les plus graves aux yeux de Dieu ; elle était la première à les déplorer, à prier le Ciel de jeter sur tant de malheureux un regard de miséricorde ; quand elle affirmait donc qu'elle était la plus grande pécheresse du monde, pouvait-elle prendre cette expression dans le sens rigoureux que vous semblez lui donner ? Que voulait-elle donc exprimer par là ? Le voici

bien simplement. Représentons-nous une des scènes les plus familières à sa pensée, et nous comprendrons aisément le sens des paroles dont votre esprit est offusqué. Se mettant en la présence de Dieu avec une foi vive, une ardente charité, un profond sentiment de son néant et de sa faiblesse, en présence de l'être infiniment grand et parfait, elle scrutait les plus secrets replis de son cœur, et là trouvant quelques-unes de ces légères imperfections qui n'avaient pas encore été consumées par le feu de l'amour divin, cette âme généreuse se sentait remplie de confusion et de repentir ; au souvenir de l'époque de sa vie où elle ne marchait pas avec la même ardeur dans le chemin de la perfection, elle déplorait avec amertume le temps qu'elle avait passé sans travailler à l'acquisition de cette sublime vertu dont le désir et l'amour possédaient maintenant toutes les puissances de son être.

Développons encore, si vous le voulez, mon cher ami, le spectacle de ce travail intérieur si peu connu, si mal apprécié par les personnes du monde. Quand cette âme supérieure, rivale des esprits angéliques, se rappelait les fautes légères de sa vie passée, son défaut de promptitude et d'ardeur à correspondre aux inspirations du Ciel, quand elle comparait tout cela aux bienfaits naturels et surnaturels dont le Seigneur l'avait comblée, quand enfin elle poursuivait ce triste et glorieux parallèle, au flambeau de sa foi, avec le sentiment de sa charité, en la présence de ce Dieu qui l'é-

levait si haut au-dessus des idées et des impressions de la terre, elle voyait avec tant de clarté, elle sentait d'une manière si profonde la laideur du péché, même véniel, elle se trouvait tellement pénétrée du sentiment de son ingratitude à l'égard d'un Dieu qui ne cessait de l'appeler à lui par tant de moyens et de faveurs, qu'elle se déclarait alors la plus ingrate des créatures, la plus grande pécheresse de l'univers. Ce cri s'échappait donc de son âme, quand elle mettait en parallèle sa propre sainteté avec l'infinie sainteté de son Dieu, son amour faible et borné avec cet amour infini qui est Dieu même; c'est alors qu'elle perdait entièrement de vue le bien réel qu'elle possédait, ses qualités naturelles et ses vertus acquises, pour ne considérer que sa faiblesse et son néant; de là ces expressions qui nous étonnent sans doute au premier abord, mais dont on peut comprendre le sens et saisir la beauté, au point de vue de cette âme généreuse et sublime. Que voyez-vous là, mon cher ami, d'irrationnel ou de contradictoire? Voudriez-vous condamner ces tendres épanchements d'un cœur religieux dans le sein de la bonté suprême? Pourriez-vous encore repousser au nom de la raison les plus magnifiques élans dont la nature humaine soit susceptible?

Si j'osais rapprocher de ces sentiments inspirés par la religion une pensée purement philosophique, je vous dirais que l'humilité chrétienne est la vertu la plus capable de former un véritable philosophe. S'il est vrai

que la philosophie consiste à voir les choses ce qu'elles sont dans leur nature, sans y rien ajouter, sans y rien retrancher, comment ne pas nous souvenir de cette belle définition de l'humilité donnée par sainte Thérèse? Non, mon cher ami, cette vertu ne rabaisse pas l'homme, car elle ne lui défend pas de reconnaître les bonnes qualités qu'il possède, elle lui ordonne seulement de les rapporter à celui dont il les a reçues; et ce devoir, bien loin d'amoindrir l'homme, le relève et l'agrandit, fortifie son énergie morale au lieu de la briser. Connaissant en effet la source d'où tous nos biens sont émanés, nous savons en outre que nous pouvons encore y puiser chaque jour, à la condition d'y revenir avec un cœur droit et sincère. L'humilité ne nous laisse pas ignorer sans doute le bien réel qui se trouve en nous, mais elle ne nous laisse pas oublier non plus nos maux, nos faiblesses et nos misères. Elle nous permet de considérer et d'apprécier la grandeur de notre nature, la dignité de notre origine, les bienfaits et les faveurs que nous avons reçus; mais elle ne nous permet de rien exagérer, de rien nous attribuer que nous ne possédions réellement, elle veut que nous rapportions tout à celui de qui tout émane. L'humilité a donc pour effet de nous remplir de reconnaissance et d'amour envers Dieu, tout en nous inspirant un profond sentiment de notre bassesse en présence de sa grandeur infinie.

Dans nos rapports avec nos semblables, l'humilité chrétienne nous défend de nous élever au dessus d'eux,

d'exiger de leur part des distinctions et des hommages qu'ils ne nous doivent pas. Elle nous rend affables et doux à leur égard ; car en nous ouvrant les yeux sur nos propres faiblesses, elle nous apprend l'indulgence envers celles de nos frères ; en éloignant de notre cœur l'amour-propre et l'envie, elle nous fait respecter le mérite partout où nous le rencontrons ; elle fait que nous le reconnaissons franchement et que nous lui rendons hommage, sans craindre que ce tribut de justice et de vérité puisse obscurcir notre propre gloire.

Puisque j'ai prononcé ce mot de gloire, je voudrais bien savoir, mon cher ami, si vous faites un reproche à l'humilité de ce qu'elle nous défend de nous complaire dans les louanges des hommes, de ce qu'elle nous inspire des sentiments supérieurs à cette vaine fumée dont tant d'esprits se laissent enivrer. S'il en était ainsi, comme j'ai de la peine à le croire, il me suffirait d'une réflexion pour dissiper une semblable erreur. Vous êtes persuadé, n'est-ce pas, que tout ce qui fait le grand homme est un bien réel. Vous me répondrez sans hésiter que telle est en effet votre conviction. Eh ! bien, le monde ne regarde-t-il pas comme un véritable héros celui qui fait des actions dignes d'éloges, et qui cependant ne s'arrête pas à ces éloges qui lui sont donnés, mais au contraire les dédaigne et les méprise, et passe à travers ces enivrantes vapeurs de la gloire humaine sans détourner un seul moment son attention des grandes pensées qui occupent son esprit et des nobles sen-

timents qui font battre son cœur. Le monde par conséquent rend justice à ceux qui s'élèvent au dessus de la gloire humaine, c'est-à-dire à ceux qui dans un sens véritable aiment et pratiquent l'humilité. Voudriez-vous être moins juste que le monde dans vos appréciations ?

Voulez-vous une contre-épreuve de ce que je viens de dire ? La voici : ceux qui n'ont pas l'humilité recherchent avec ardeur les flatteries et les louanges, et savez-vous ce qu'ils obtiennent en réalité, quand une fois on a découvert le but de leurs recherches ? Le ridicule et la moquerie. Quand nous voulons être estimés des hommes, si nous ne sommes pas humbles nous cherchons du moins à le paraître, nous donnons à entendre avec plus ou moins d'habileté que nous ne faisons aucun cas des louanges, et si elles nous sont accordées nous les repoussons en nous en déclarant indignes. Vous remarquerez, mon cher ami, à quel point est grande, sage et sublime la religion qui nous fait un devoir de fuir les vains éloges des hommes, puisqu'au fond c'est l'unique moyen d'obtenir leur estime véritable et leur admiration spontanée. Les hommes en effet décernent volontiers la gloire à qui la mérite et ne la recherche pas ; ils n'ont que du mépris pour quiconque la recherche sans la mériter. Chose admirable ! La vanité humaine pour satisfaire, son désir de bruit et de renommée, est obligée de se renier elle-même et de se couvrir du manteau de l'humilité. Ainsi s'accomplit

dès la vie présente cette parole de nos livres saints : Quiconque s'élève sera abaissé, et quiconque s'abaisse sera élevé.

Assez sur le sujet traité dans cette lettre. Ce que j'en ai dit suffira, je l'espère, pour vous convaincre que l'humilité, telle qu'elle nous est ordonnée par la religion chrétienne, n'exige pas précisément de nous que nous allions dans le monde simuler la folie, ni que nous nous jugions dignes de la prison ou de l'échafaud, ni qu'un homme instruit, enfin, se regarde comme inférieur sous ce rapport à celui qui ne sait pas même lire. Si vous rencontrez parfois dans les vies des saints certains faits qu'on ne puisse expliquer par les principes que nous venons d'établir, souvenez-vous qu'il est un autre principe communément accepté parmi nous, c'est qu'il y a des choses qu'on doit admirer et non imiter ; je dois vous rappeler encore qu'il ne serait pas raisonnable de juger d'après des considérations purement humaines ce qui s'éloigne entièrement des idées et des sentiments de la terre. C'est ce que nous appelons, nous, mystères du salut, prodiges de la grâce ; tandis qu'une certaine philosophie y voit uniquement une exaltation de l'esprit, une exagération du sentiment religieux.

Je suis avec autant d'affection que de respect, etc...

LETTRE QUATORZIÈME.

Influence des sentiments religieux.

Il m'est bien doux de penser, mon cher ami, que votre scepticisme religieux pèse déjà singulièrement à votre âme; je vois en effet que vous rougissez d'une telle situation morale, puisqu'elle ne diffère en rien de celle que vous reprochez, avec une bonne intention sans doute, mais sans en avoir bien certainement le droit, aux esprits qui, sous ce rapport, ont également subi les entraînements de notre époque. Je ne puis comprendre l'étonnement que vous cause la conduite de tant de chrétiens dont les actes donnent un continuel démenti à leur croyance; il faut, dites-vous, ou que leur attachement à la religion soit une pure hypocrisie, ou qu'ils ne comprennent pas un mot de sa doctrine. C'est une chose incompréhensible à vos yeux que ce contraste permanent entre des enseignements rigoureux, sublimes, parfois même terribles, et la vie des hommes qui les ont embrassés, qui ne manifestent à cet égard aucun doute, et qui néanmoins n'en tiennent aucun compte dans leur conduite, ou les méconnaissent ouvertement et de la manière la plus directe. Je conçois

parfaitement, ajoutez-vous, la religion d'un saint Jérôme, d'un saint Benoît, d'un saint Pierre d'Alcantara, d'un saint Jean de la Croix, et de tous ces hommes enfin qui, pénétrés du néant des choses humaines, de l'importance des intérêts éternels, meurent à tout ce qui les environne et n'ont plus de pensée que pour la gloire de Dieu, la sanctification de leur âme et le salut du prochain. Mais ce qui ne peut se comprendre, toujours dans votre sentiment, c'est d'abord la religion des hommes vicieux, c'est-à-dire des hommes qui croient aux peines éternelles de l'enfer et qui vivent néanmoins de manière à les mériter dans toute leur rigueur; ce que vous ne pouvez comprendre, c'est encore la religion de ceux qui, sans être adonnés au vice, passent leurs jours dans une certaine indifférence et ne se préoccupent guère de ce qui doit leur arriver après la mort; c'est enfin la religion de ceux-là mêmes qui, pratiquant la vertu, ne se montrent pas exempts d'une certaine tiédeur morale et n'ont pas toujours présente à l'esprit la pensée qu'ils vont dans quelques instants se trouver en présence d'un bonheur ou d'un malheur sans limites. Tout cela vous scandalise beaucoup, à ce que je vois, et pourrait même être une cause qui vous éloignerait de la religion; car d'après cette manière de considérer les choses, il n'y aurait pas de milieu entre le sceptique et l'anachorète.

Je veux en premier lieu vous soumettre une réflexion qui se présente naturellement à mon esprit; elle porte

sur la diversité, sur la contradiction même qui existe entre les arguments dirigés contre la religion : le plus souvent, en vérité, nous n'aurions qu'à laisser les indifférents ou les sceptiques se réfuter entr'eux. Voit-on une personne parfaitement chrétienne, animée d'une grande ferveur, passant ses jours dans les exercices de la prière et de la pénitence, foulant aux pieds toutes les choses du monde comme indignes de fixer son attention, profondément pénétrée du néant de la vie présente et montrant incessamment par toute sa conduite qu'elle ne perd jamais de vue Dieu et l'éternité ; on ne manque pas de dire aussitôt que la religion rapetisse l'homme, rétrécit ses idées, étouffe ses sentiments, le rend ennemi des autres hommes, que la religion en un mot n'est bonne tout au plus que pour des nonnes ou des moines. On ira même jusqu'à nous donner à cet égard quelques sages conseils, en nous recommandant de présenter la religion sous un aspect joyeux et agréable, unique moyen de ne pas en éloigner beaucoup d'hommes qui se sentiraient disposés à la suivre, mais qui ne peuvent consentir après tout à devenir sombres et mélancoliques, à s'en aller la tête basse et le cou tordu à travers les rues ou même dans les églises. Mais voilà justement que si l'on trouve des hommes sachant allier avec une religion profonde, avec une foi sincère dans les plus terribles vérités, souvent même avec une grande délicatesse de conscience, un air paisible et serein, une conversation vive et gaie, avec un extérieur

qui n'accuse pas d'une manière pénible les préoccupations de l'éternité, on s'étonne alors, on se récrie avec horreur contre une telle conduite, et l'on se jette dans l'apologie de ceux qui suivent une marche tout opposée et qui naguère ne semblaient dignes que de dérision et de mépris. De telle sorte que si la religion pleure, on lui fait un crime de ses larmes; si elle rit, on se scandalise de sa joie, et si elle montre du calme et de la sérénité, on l'accuse d'indifférence. Il est bon de faire remarquer ces sortes de contradictions; elles mettent en évidence la déraison de ceux pour qui tout est une arme contre la religion et qui s'exposent souvent à se combattre eux-mêmes, soit pour n'avoir pas assez réfléchi sur les sujets dont ils parlent, soit parce qu'ils se laissent toujours entraîner par l'impression du moment.

Reprenons maintenant la difficulté proposée, abordons la question sans détour, et voyons s'il n'est pas possible ainsi de la résoudre. Comment un homme religieux peut-il être en même temps un homme corrompu ? Voilà bien, si je ne me trompe, la difficulté dont il s'agit. Permettez-moi de vous dire en toute sincérité, mon cher ami, que présenter sérieusement une telle objection, c'est montrer une bien faible connaissance du cœur humain. La vie tout entière de l'immense majorité des hommes n'est qu'un tissu de contradictions entièrement semblables à celles que vous ne pouvez vous expliquer. Il faudrait, pour que votre ob-

jection eût quelque fondement, que tous les hommes réglassent invariablement leur conduite sur leurs convictions, et qu'ils n'agissent dans aucun cas d'une manière contraire à leurs idées. Dans quel temps, dans quelle partie du monde cet ordre inflexible a-t-il donc existé ? Ne voyons-nous pas tous les jours, en dehors même des pensées religieuses, se réaliser cette belle sentence du poète latin : Je vois le bien et je l'approuve, et néanmoins je fais le mal ; *Video meliora proboque, deteriora sequor*. Un philosophe beaucoup plus initié aux mystères du cœur humain, disait peu de temps après : Le bien que je veux je ne le fais pas, et le mal que je déteste je le fais ; *Non quod volo bonum hoc ago, sed quod odi malum illud facio*.

Nous causons avec un homme passionné pour le jeu, et la conversation tombe justement sur la passion qui le domine ; eh bien, un prédicateur, du haut de sa chaire, ne s'expliquera pas avec plus d'énergie en parlant des maux entraînés par le jeu. Peut-il y avoir une passion plus funeste ? l'entendrez-vous s'écrier ; toujours dans l'inquiétude, toujours dans un état de surexcitation et de malaise, toujours incertain sur l'avenir, tantôt nageant dans l'abondance et ne sachant que faire de l'or ; tantôt dépouillé de tout, obligé de recourir aux amis, aux emprunts les plus hasardeux, aux expédients les plus problématiques, afin de pouvoir au moins de nouveau tenter la fortune ; telle est la vie du joueur. S'il perd, il est en butte aux inspirations du désespoir ;

s'il gagne, il a constamment sous les yeux le désespoir des autres ; toujours forcé de refouler au fond de son âme les sentiments généreux qu'elle éprouve, et de déguiser, sous les apparences du calme et de la joie, la douleur et le remords dont on est accablé, à quelle angoisse n'est-on pas en proie quand on sort d'une maison de jeu ! Si ce n'est pas sa propre famille, c'est souvent la famille d'un ami qu'on vient de ruiner ; on était entré avec l'espérance d'améliorer ou d'agrandir sa position, et l'on se retire avec la seule perspective d'une pauvreté sans consolation et sans honneur. Non, on ne peut pas concevoir qu'il y ait des hommes qui se laissent aller à ce vice honteux. Le joueur est un véritable fou, mais un fou de la pire espèce, qui court sans cesse après une illusion sans avoir même pour excuse une sorte de bonne foi dans le désordre, puisque cette illusion ne pouvait tenir contre les lumières de l'expérience. Qu'un jeune homme, au sortir de la maison paternelle, en entrant pour la première fois dans le monde, fasse un faux pas, on le comprend, et jusqu'à un certain point on l'excuse ; mais qu'un homme d'expérience persévère dans la même voie, c'est ce qu'on ne peut excuser ni comprendre.

Vous avez entendu, mon cher ami, ce moraliste si grave, si judicieux et si sévère contre les joueurs, eh ! bien, sa belle harangue est à peine achevée, si même il a la patience d'arriver jusqu'au bout, qu'il consulte sa montre d'un regard inquiet, ou demande à

ses auditeurs l'heure qu'il est ; et savez-vous pourquoi ? c'est que le moment de la partie est proche, c'est que le tapis vert attend un de ses fidèles habitués, c'est que ses compagnons de jeu occupent sans doute déjà leur place, et, dans la fièvre dont ils sont dévorés, murmurent contre le paresseux retardataire ; et son pauvre cœur tressaille de joie en pensant à la rude tâche qu'il va tout à l'heure commencer, aux monceaux d'or qui feront le tour de la table, tantôt en face d'un joueur et tantôt en face de l'autre, mais pour s'arrêter enfin, à une heure assez avancée de la nuit, quand il faudra mettre un terme à ce violent exercice, devant l'éloquent moraliste qui ne peut manquer de demeurer vainqueur et pleinement vengé de ses désastres de la veille ; c'est du moins là son espoir, et sa morale finie, le voilà qui se lève, prend son chapeau, et court en toute hâte au lieu du rendez-vous en maugréant tout bas contre son défaut de ponctualité. Que pensez-vous, mon cher ami, d'une pareille contradiction ? Me direz-vous que cet homme est un hypocrite, qu'il ne pense pas ce qu'il dit ? Bien au contraire, cet homme a parlé avec toute la conviction dont il est capable, et ceux qui l'ont entendu, s'ils ne sont pas eux-mêmes joueurs, n'étaient pas en état de comprendre la vivacité de sentiment avec laquelle il s'exprimait. Et pour preuve, supposez que cet homme ait un fils, un jeune frère, un ami, une personne quelconque à laquelle il porte intérêt, il lui conseillera fortement de ne pas jouer, et ce conseil il le don-

nera dans toute la sincérité de son âme : s'il a autorité sur cette personne, il lui interdira sévèrement le jeu, et s'il n'a pas autorité sur elle, il lui adressera les plus vives exhortations, les prières les plus tendres ; s'il lui est permis enfin de parler avec une entière franchise, il s'écriera avec l'accent de la douleur la plus profonde : Croyez, je vous en conjure, à la parole d'un homme à qui l'expérience ne donne que trop le droit de vous parler, cette funeste passion a toujours causé et cause encore mon malheur ; je crains bien, hélas ! qu'elle ne finisse par m'entraîner à ma perte. L'infortuné connaît donc le mal qu'il se fait à lui-même, il connaît son imprudence et sa folie, il se la reproche mille fois, soit dans les moments de calme et de sérénité, soit dans les moments de désespoir et de rage ; mais il n'a pas assez d'énergie pour résister à l'attrait d'une passion enracinée et corroborée par l'habitude, il ne sait pas conformer ses actions à ses discours, à ses convictions les plus profondes.

Voulez-vous à cet égard que je vous cite un autre exemple ? rien de plus facile que de les accumuler. Voici un homme d'une fortune honnête, d'une réputation sans tache, et qui jouit au sein de sa famille de tout le bonheur qu'il peut désirer ; son instruction peu commune, son éducation soignée, ses principes de moralité lui font considérer avec douleur les égarements des autres, il ne comprend pas qu'ils consentent à sacrifier les biens les plus réels à une passion honteuse,

qu'ils souillent un nom respecté, qu'ils s'exposent au mépris de tous ceux qui les connaissent ; laissez passer quelque temps ; une occasion se présente, une amitié dangereuse se forme peu à peu et l'enveloppe dans ses filets ; richesses, réputation, santé, vie même, cet homme est prêt à tout sacrifier pour son idole. A-t-il cependant perdu ses anciennes convictions ? Le changement de sa conduite est-il un effet du changement de ses idées ? Non, il pense comme il pensait autrefois, aucune de ses convictions n'a été modifiée, il agit seulement comme s'il n'en tenait aucun compte. Aux parents, aux amis qui lui représentent ses torts et lui rappellent ses propres paroles, à tous ceux qui lui tiennent maintenant les discours qu'il adressait lui-même aux autres, et qui tâchent de le ramener au bien en vertu de ses propres conseils, il ne cesse de répondre : Oui, sans doute, vous avez raison, je ne le sens que trop ; avec le temps..... mais..... Ce qui signifie clairement qu'il manque de courage et nullement de lumière ; il est bien assuré que la coupe dorée du vice renferme un poison mortel, et néanmoins il la porte à ses lèvres, malgré le danger qu'il connaît, ou plutôt avec la certitude de sa perte.

Parcourez tous les vices qui s'attachent au cœur humain, considérez attentivement chacune de ses passions et vous y trouverez toujours la contradiction que je signale. Il y a peu d'hommes, bien peu, qui ne connaissent le mal qu'ils se font, les préjudices qu'ils se cau-

sent par leur mauvaise conduite, et cependant combien ne leur est-il pas difficile de se corriger ? Il suit de là qu'on ne doit pas trop s'étonner si une personne profondément convaincue de la vérité de la religion, agit néanmoins d'une manière contraire à ses préceptes; on ne saurait conclure d'une semblable opposition que la foi de cette personne n'est pas sincère.

Si vous aviez vu, mon cher ami, des œuvres de morale et d'ascétisme, ou bien si vous aviez conversé avec des hommes expérimentés dans la direction des consciences, vous sauriez dans quelle triste situation, dans quelles angoisses terribles se trouvent parfois certaines âmes, vous sauriez de quel courage et de quelle patience les confesseurs ont besoin pour supporter et ranimer ces âmes infortunées qui se proposent d'abandonner le vice, qui pleurent amèrement leurs fautes passées, qui tremblent sur leur avenir éternel, qui même, à force de conseils, de prières, de précautions et de remèdes, réussissent pour un temps à se corriger de leurs mauvaises inclinations, mais qui retombent ensuite pour aller de nouveau s'humilier au pied de leurs confesseurs, et puis retombent encore, passant ainsi par les plus cruelles alternatives, jusqu'à ce qu'enfin, plus affermis dans leurs résolutions par le secours de la grâce, ils jouissent, dans une pratique constante de la vertu, des bienfaits d'une vie calme et paisible.

S'il n'est pas impossible, d'après ce que j'ai dit, s'il n'arrive même que trop fréquemment de voir une per-

sonne ayant une religion pure et sincère vivre dans le relâchement et la corruption, il ne sera pas évidemment difficile de comprendre qu'une autre personne, sans tomber dans de semblables excès, vive néanmoins dans une sorte de tiédeur et d'indifférence, alors même que les croyances religieuses sont le mieux établies dans son esprit, y règnent même avec assez d'ardeur et de vivacité. Les causes qui peuvent produire ou maintenir un tel état moral sont si nombreuses qu'il serait fastidieux de les énumérer ici. Qu'il me suffise de dire que la vie de l'homme presque tout entière est tissée d'inconséquences et de contradictions ; que les choses présentes préoccupent tellement l'esprit de l'homme qu'il oublie d'ordinaire les choses passées et les choses futures ; que celui-là même, dont l'âme n'est dépourvue ni d'intelligence ni d'énergie, se laisse trop souvent dominer par ses passions et se précipite à leur remorque dans une voie dont il n'ignore ni les dangers ni les écueils. Les exemples déjà cités et les considérations émises auront suffi, je l'espère, à vous montrer combien sont peu fondées les difficultés que vous élevez sous ce rapport contre la religion. Vous aurez également compris que si votre raisonnement avait quelque force, il prouverait que beaucoup d'hommes n'ont aucun principe de morale, puisqu'il leur arrive si souvent d'agir contre ses principes ; que beaucoup d'hommes sont d'une ignorance absolue quant à ce qui regarde même leur santé, leurs intérêts matériels et leur honneur, puisqu'ils ne ces-

sent d'y porter atteinte. Votre raisonnement prouverait enfin que l'homme qui mange ou boit avec excès ne connaît nullement les funestes résultats de son intempérance, et qu'en général les hommes sont dénués des notions les plus simples et les plus communes. Disons tout simplement que l'homme est faible, mobile, inconséquent, qu'il se laisse trop souvent préoccuper par les choses présentes au point d'oublier son bonheur à venir ; c'est la seule explication qu'on puisse donner des contradictions qui règnent dans sa conduite, sans qu'on soit obligé pour cela de le supposer plus ignorant qu'il ne l'est en réalité.

J'ai lieu de penser, d'après votre dernière lettre, que vous êtes encore sous ce rapport dans une erreur non moins grande que celle que je viens de réfuter. Votre opinion, à ce que je vois, est que la religion produit bien peu d'effet sur la conduite des hommes : et cette opinion vous l'appuyez sur ce que les hommes, tant incrédules que croyants, ont coutume de vivre comme s'ils n'avaient à peu près rien à espérer ni rien à craindre après la mort. « Ils s'occupent de leurs affaires, me dites-vous, ils songent à leurs plaisirs, ils travaillent à satisfaire leurs passions et leurs caprices, ils en sont toujours à former de grands projets ; en un mot ils vivent dans des distractions si continuelles, dans un tel oubli de la mort et de ce qui doit la suivre, que l'influence de la religion par rapport aux mœurs du plus grand nombre peut assurément être comptée pour rien. » Pour vous bien

prouver à quel point est inexact le fait que vous posez en principe, il me suffit de vous rappeler le profond changement opéré dans les mœurs publiques par la propagation du christianisme ; car ce souvenir tout seul met hors de doute l'influence de la religion sur la conduite des hommes ; il nous prouve même de la manière la plus évidente que les enseignements religieux sont l'unique moyen d'agir efficacement sur les mœurs. Aujourd'hui comme alors les hommes s'occupent de leurs affaires, les passions les travaillent, les plaisirs les entraînent ; ils vivent presque toujours distraits et dissipés ; mais quelle différence entre les mœurs des temps anciens et celles de nos jours !

Si les bornes d'une lettre me permettaient de développer cette question, rien ne me serait plus aisé que de citer un grand nombre d'exemples et de produire les considérations les plus convaincantes à l'appui du principe que je viens d'établir ; vous verriez combien on a eu raison de dire qu'avant le christianisme il se commettait plus de crimes dans le cours d'une année qu'il ne s'en commet aujourd'hui dans le cours d'un demi-siècle. Rappelez-vous seulement les doctrines des premiers philosophes de l'antiquité touchant l'infanticide ; doctrines qu'on professait avec une sérénité qui pour nous est une chose incompréhensible et qui nous révèle d'une manière effrayante l'état moral de ces anciennes sociétés ; rappelez-vous les vices infâmes si communs à cette époque, et qui maintenant sont cou-

verts de honte et d'horreur ; rappelez-vous ce qu'était la femme dans les sociétés païennes et ce qu'elle est dans les nations formées par le christianisme , et vous comprendrez alors quels sont les bienfaits que cette religion a répandus sur la terre en ce qui concerne l'amélioration des mœurs, vous comprendrez combien il est faux de dire que la religion n'exerce aucune salutaire action sur la conduite des hommes.

Il nous arrive souvent, quand nous voulons apprécier le bien produit par une institution, de ne considérer que ses effets positifs et palpables, sans faire attention à ceux qu'on peut appeler négatifs et qui n'en sont toutefois ni moins réels, ni moins importants. Nous regardons le bien opéré par cette institution et nous oublions le mal qu'elle empêche, alors qu'il serait juste, pour la bien juger, d'avoir autant d'égard à cette dernière considération qu'on en fait ordinairement à la première.

L'absence d'un mal qui n'eût pas manqué d'exister sans une institution, doit sans doute être regardée comme un bien que cette même institution a produit; les hommes ne lui doivent pour ce genre de bienfait, ni moins d'estime, ni moins de reconnaissance. Pour bien apprécier des résultats de cette nature, il faut supposer que cette institution n'existe pas et voir ce qui aurait lieu dans cette hypothèse. Si quelqu'un, par exemple, niait l'utilité des tribunaux humains, rien ne pourrait mieux le ramener à la vérité qu'une semblable

méthode. Puisque les tribunaux, pourrait-on lui dire, vous semblent tellement superflus, supposé qu'ils viennent à disparaître, et que dès lors le voleur, l'usurier, l'assassin, le faussaire, l'incendiaire et toute la bande des malfaiteurs n'ont plus à redouter que la résistance ou la vengeance de leurs victimes; évidemment la société retomberait aussitôt dans le chaos, les hommes s'armeraient les uns contre les autres, le nombre et l'audace des criminels iraient toujours en augmentant de la manière la plus effrayante. Qui nous garantit de tous ces malheurs? c'est assurément la crainte des tribunaux, et nous délivrer d'un tel mal, n'est-ce pas déjà produire un grand bien?

Supposez de même que la religion n'existe pas, qu'on ne nous donne dans notre enfance aucune idée de la vie future, de Dieu, de nos devoirs; qu'arriverait-il alors? Nous serions tous plongés dans une immoralité profonde, et les individus comme les sociétés seraient lancés dans une voie qui ne pourrait que les conduire aux abîmes. Et cependant une objection se présenterait ici, en argumentant d'après votre principe: puisque nous sommes tellement occupés de nos affaires, et que vivant au milieu des distractions du monde nous songeons si peu à nos devoirs religieux, à la vie future, à nos intérêts les plus sacrés, de quoi nous sert-il d'avoir reçu une éducation propre à graver dans notre esprit toutes ces vérités? Vous voyez bien que la question présentée sous ce point de vue ne saurait admettre

la solution que vous prétendez en donner ; d'où il suit évidemment que votre manière d'argumenter se trouvant fautive dans sa principale application, ne peut avoir sous d'autres rapports que des conséquences également fautes.

Qui vous a dit que cet homme si distrait, si préoccupé, ne pense jamais à la religion qu'il professe ? Est-il obligé de vous dire à chaque instant ce qui se passe au fond de son cœur, ce qu'il éprouve au moment où poussé par l'attrait des passions il va méconnaître la voix de sa conscience ? A-t-il besoin de vous dire combien de fois ses idées religieuses l'ont empêché de tomber dans le mal, ou d'y croupir comme tant d'autres ? Une preuve évidente de l'influence exercée sur la conduite des hommes par les idées religieuses et de la place qu'elles occupent dans leur esprit, alors même qu'ils semblent les laisser dans un oubli complet, c'est la promptitude avec laquelle ces idées se réveillent aussitôt qu'on se croit en danger de mourir. On dirait que deux instincts agissent à la fois, dans de telles circonstances, l'instinct de la conservation et celui de la religion.

Comment se manifeste dans le cours ordinaire de la vie l'instinct de la conservation ? Il faut reconnaître que nous veillons incessamment à notre conservation sans même y penser ; il y a toujours en nous quelque chose qui tend à ce but, sans le concours formel de notre intelligence ou de notre volonté. Pourquoi cela ?

C'est que tout ce qui se lie avec la vie de l'homme est sans cesse présent à ses yeux ; il ne le regarde pas, mais il le voit ; il y pense, mais sans se rendre compte de sa pensée. Ce que nous disions de la vie matérielle doit également se dire de la vie de l'âme ; il y a un ensemble d'idées, de raison, de justice, de droiture et d'honneur qui flotte pour ainsi dire dans notre âme et qui exerce une continuelle influence sur chacune de nos actions. Il se présente une occasion de mentir, et la conscience dit : Cela est indigne d'un homme, et la parole qu'on allait prononcer se trouve refoulée par ce sentiment honnête et moral. On parle d'une personne que l'on n'aime pas, la tentation de rabaisser son mérite, de révéler un de ses méfaits, de la calomnier même, se présente à l'esprit, mais la conscience dit : Voilà ce qu'un homme de bien ne doit pas faire, c'est là une vengeance ; et l'ennemi se tait. On a une occasion favorable pour frauder sans que personne le sache, sans que l'honneur puisse en souffrir, et néanmoins on ne fraude pas ; qui empêche ce mal ? la voix de la conscience. Il serait aisé de multiplier ces applications, et toutes prouveraient avec la même évidence que l'homme obéit sans s'en douter, ou du moins sans y faire attention, à ses idées religieuses ; tantôt elles le retiennent, tantôt elles le poussent, elles le font changer de voie, elles modifient incessamment sa conduite, elles ont en un mot une action continuelle sur sa vie.

Si cela se réalise chez les incrédules eux-mêmes,

combien plus une telle action ne se fera-t-elle pas sentir chez les hommes sincèrement religieux ? Le monde jugera qu'ils oublient entièrement leurs croyances, qu'il ne leur sert de rien de croire aux plus grandes, aux plus terribles vérités, que le ciel, l'enfer, l'éternité ne sont pour eux que des idées abstraites ; mais eux savent bien que l'éternité, le ciel et l'enfer ne manquent pas de s'offrir à leur esprit toutes les fois qu'il s'agit de commettre une action mauvaise, qu'un tel souvenir les écarte souvent du chemin de l'iniquité, ou bien ralentit du moins l'impétuosité de leur marche ; ils savent qu'après avoir cédé à leurs passions, ils éprouvent des remords cruels qui les forcent à rentrer dans le chemin de la vertu. Il n'est pas de chrétien qui n'ait éprouvé cette influence de la religion. Si l'on est réellement chrétien, en effet, on ne peut manquer de ressentir au fond de son âme ou la peine du mal qu'on a commis, ou la récompense du bien qu'on a fait, et rien de plus efficace qu'un tel souvenir pour nous tenir attachés à nos devoirs.

Ces réflexions suffiront, je l'espère, pour vous convaincre que vos idées touchant l'influence de la religion sont condamnées par la raison, l'histoire et l'expérience. Il est certain, et je l'ai déjà avoué, que les hommes qui ont la foi ne se conduisent pas toujours d'après ces inspirations, qu'ils ont quelquefois une conduite très-mauvaise ; mais il n'est pas moins certain que les personnes religieuses ont en général une conduite incom-

parablement meilleure que celles qui ne croient point. Combien en avez-vous connu qui, ne professant aucune religion, eussent une conduite de tous points irréprochable? Ce qui ne veut pas dire une vie exempte de ces crimes que nous font éviter une certaine horreur naturelle, la crainte de la justice et le soin de notre réputation ; ce qui ne veut pas dire non plus une immoralité flagrante que repoussent également le sentiment de l'homme, une sorte de respect humain et cette délicatesse de goût, fruit d'une bonne éducation ; je parle de cette moralité rigoureuse et sévère qui préside à tous les actes de la vie, alors même que la voix de l'honneur se tait et que nous ne sommes retenus par aucune considération humaine.

En admettant l'existence d'une certaine probité, de quelques vertus morales chez des hommes qui n'ont pas de religion, il ne faut pas que ces hommes soient exposés à une tentation violente. Celui qui ne croit à rien, pas même à Dieu, n'a aucun motif raisonnable de s'abstenir d'une mauvaise action, quand cette action ne peut compromettre, ni son honneur, ni ses intérêts. Rien de plus funestè que d'établir une sorte d'accord entre la raison et les passions humaines. Ne vous laissez pas imposer, mon cher ami, par ces vertus d'apparat, par cette honnêteté mensongère que vous croyez apercevoir encore en dehors des sentiments religieux.

Il reste dans votre esprit quelques autres illusions

qui ne me sont pas inconnues ; mais l'expérience ne tardera pas à déchirer le voile brillant dont le monde se couvre à vos yeux ; et quand vous verrez les choses et les hommes ce qu'ils sont en réalité, vous comprendrez, mon cher ami, l'absolue nécessité de la foi religieuse ; mais il est beau, il est digne de votre intelligence et de votre cœur de prévoir et de prévenir ces cruelles déceptions, ces graves et terribles leçons de la vie.

Comptez toujours sur mon dévouement, etc.,

FIN.

TABLE.

—

Préambule de l'auteur.	1
1 ^{re} LETTRE. — Aperçu général sur le scepticisme.	15
2 ^e — — De la pluralité des religions.	36
3 ^e — — De l'éternité des peines.	55
4 ^e — — Philosophie de l'avenir.	90
5 ^e — — Le sang des martyrs.	120
6 ^e — — Transition et progrès.	151
7 ^e — — Tolérance, expérience, prière.	181
8 ^e — — Du panthéisme et de la philosophie allemande.	195
9 ^e — — Suite du même sujet.	209
10 ^e — — L'éclectisme français.	225
11 ^e — — De l'amour de soi-même.	240
12 ^e — — L'Évangile et les passions.	255
13 ^e — — L'humilité chrétienne.	273
14 ^e — — Influence des sentiments religieux	290